

Correspondance / Jean-Jacques Ampère

1816

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Paris, 18 juillet 1816.

"Mon cher père, j'ai été déjeuner jeudi chez M Clément. J'avais bien fait, à la vérité, mon analyse, mais comme le sulfate n'était pas entièrement évaporé, je n'ai pu la lui porter. Je suis, dans ce moment, indécis du parti que je dois embrasser ; je t'en prie, ne t'afflige pas de me voir hésiter. Avant de me déterminer pour les manufactures il faut mûrement réfléchir. Ne te fais pas d'illusion, regarde les choses telles qu'elles sont et tu les verras telles que je les vois. Il y va du bonheur, il y va de bien plus, il y va de la gloire. Ne pense pas que je me butte contre une idée, j'ai la meilleure envie du monde que tu me persuades ; mais si tu ne me persuades pas, je te le dirai. Je suis retourné chez M Clément, plein d'ardeur pour la chimie manufacturière. Il y a dans les paroles de cet homme quelque chose qui désenchante. Je l'aime et voudrais l'admirer ; il me raisonne bien, mais il ne m'entraîne pas. 

"Mon ignorance en arithmétique l'a désagréablement surpris. Il m'a dit que j'allais oublier tout ce que j'avais appris en littérature pour m'occuper de choses utiles. Utiles tant qu'il voudra, je n'oublierai jamais Racine ni Virgile. Un instant après il a ajouté : "Tout ce que l'on apprend à l'école polytechnique ne sert à rien dès que l'on en est sorti." Je te demande si je puis entendre ces paroles sans être découragé, au moment où je viens de contenter mes professeurs du lycée par de bons devoirs, par des progrès dans l'allemand ? Tandis que je m'occupe de ranger mes substances organiques, on me presse de renoncer à tout cela : que faire ? que devenir ? Toi seul, toi seul as connu le moyen

lettere di Ampère 18 juillet 1816

de me faire avancer ;c'est en me plaçant au-dessus de mes propres forces, en me piquant d'émulation. Oui, avec M Clément, je n'aurais pas fait le dixième de ce que j'ai fait depuis deux mois.

"Je serais désolé de t'avoir chagriné par ma franchise, mais je n'en serai pas moins franc dans la suite. Adieu, écris-moi le plus tôt que tu pourras.

J.-J. AMPÈRE.

I lettera

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Août 1816.

"Cher père, une lettre contre six, c'est trop peu, surtout dans un moment où il s'agit de déterminer l'état que je dois embrasser.

"Ma résolution est prise, je veux être *quelque chose*. On dit que l'école polytechnique va être réorganisée, que le plan vient d'être présenté ; mais, quelle que soit la décision du ministre, j'en suis venu à un point où il me serait impossible de devenir marchand. Ma tête s'est montée, je le répète : je veux être quelque chose. J'ai du goût pour les sciences et les lettres à peu près également, ce qui est rare. Le commerce est la seule partie pour laquelle j'ai une aversion prononcée, et une envie méprisable de gagner me ferait accepter cette carrière ! Quoi donc ! pendant huit ans on cherche à exciter dans l'âme des enfants des sentiments nobles et généreux, on leur prêche le désintéressement ; leurs thèmes, leurs versions ne sont composés que de maximes de modération et de sagesse, et au sortir de cette éducation stoïque, on leur déclare que tout cela est un tas de bêtises, on les envoie pourrir dans un comptoir, où, en moins d'un an, ils ont acquis l'art de compter au suprême degré de perfection et d'aimer autant l'argent, grâce au secours des gens mûrs et raisonnables, qu'ils aimaient la gloire naguère. Quand toutes les routes de la vie me sont ouvertes, pourquoi choisir celle où l'on se traîne ? Plutôt des précipices que la boue !

"Cher père, voici enfin des nouvelles ; elles me font grand plaisir, une seule chose exceptée. Tu parles de mathématiques, de chimie, de dessin pour l'année prochaine. Tu oublies les lettres : crois-tu donc que je veuille les perdre de vue un seul instant ? J'espère que c'est sans intention de ta part.

"Adieu,

"Ton fils qui t'aime de tout son coeur,

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à André-Marie.

Août 1816.

"Depuis hier soir que j'ai reçu ta lettre, je suis dans des transports de joie inexprimables. Je tremblais d'y voir du mécontentement et du chagrin.

Ton idée sur ma carrière était la mienne, mais je n'osais m'avouer à moi-même de si audacieuses espérances. Ah ! une telle perspective me met au-dessus de toutes les difficultés :

Hic opus, hic labor est ; oui, c'est là tout mon désir. Tu cherches à me prouver par l'exemple de savants distingués qui ont autrefois été élèves de l'école la fausseté de l'assertion de M Clément ; il n'en est point besoin, la voix publique et le bon sens la démentent assez formellement. La belle union que celle de la science et des lettres !

"Je suis dans les compositions jusqu'au cou : discours français et latin. Le sujet du discours français le voici : Un orateur adresse des reproches aux Athéniens qui voulaient décerner des récompenses à un certain Menon, accusateur de Phidias, mort en prison. Je t'envoie ma péroraison.

"La composition latine a pour sujet : Richelieu rentrant en grâce auprès du roi.

Plus je vais, plus je sens combien j'aurais eu tort d'embrasser la carrière commerciale. Cette idée me tourmentait, mon humeur s'en ressentait. Souvent je te paraissais en contradiction avec moi-même. Tu dois avoir éprouvé que quand on cherche à se cacher quelque chose, à se dissimuler sa propre volonté, l'esprit est gêné, contraint. Maintenant je suis gai, heureux, le temps a passé de la pluie au beau.

"Adieu, cher bon père.

J.-J. AMPÈRE.

*DE J.-J. Ampère à Jules Bastide.
Vanteuil, près de la Ferté-sous-Jouarre,
lundi, 17 juillet 1818.*

"Je deviens sérieux de plus en plus, mais je ne veux pas être sombre ; cela est mal, car ça fait de la peine à ceux avec lesquels on vit. J'ai déjà eu le plaisir de m'entendre appeler fou ; courage, je viens de lire dans le bonhomme Charron qu'Aristote dit que la folie est le comble de la sagesse, et que Platon affirme que celui qui est d'un jugement rassis frappe en vain aux portes de la poésie. Rien n'est difficile comme la lecture ; deux ou trois moralistes occuperont tous mes loisirs de Vanteuil. Ma vie est douce ; je suis dans le bon sens jusqu'au col. Ce qui s'est passé d'heureux en moi depuis quelque temps, c'est que je n'ai jamais si bien senti les avantages de la bonté et tout ce qu'on peut mettre de grand dans les plus simples occasions de la vie par un constant oubli de soi et un sacrifice habituel de sa volonté à celle d'autrui. Ici je suis entouré de mille exemples qui me prêchent ces vertus.

"Je viens d'écrire à Edmond d'être doux et de ne pas rager ; mais nous ragerons encore tous deux plus d'une fois : tout est si mal ! Allons, voilà mon noir qui me reprend...

Mardi 18. - "Je conçois maintenant plus que jamais le christianisme comme étant la loi sous laquelle le genre humain doit se ranger, et c'est à établir cette folie sublime, comme parle saint Paul, cette religion de dévouement, de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, que doivent tendre tous nos efforts. Oui, mon ami, mon but unique maintenant sera d'être utile, mais utile dans le sens divin de ce mot. Perfectionner moi-même et les hommes, voilà l'idée que j'ai toujours devant les yeux et fixée dans mon esprit. Tout ce qui ne se rapporte pas à ça, je l'exclus de ma vie ; je ne veux ni travailler, ni apprendre, ni sentir, ni composer rien qui ne vise là.

"Adieu, mon ami, viens vite à Paris. Adieu, songe aux hommes.

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

De Vantueil, 22 juillet 1818.

"Je pense, mon cher papa, que nous nous reverrons à la fin de cette semaine. Quoiqu'il fasse ici fort beau temps et que je sois dans une excellente famille, je n'en désire pas moins être près de vous. Quelquefois je rêve les voyages, mais bientôt, las de m'égarer sur les plages lointaines, je rentre au logis, pauvre pèlerin désabusé, pauvre rêveur réveillé en sursaut. Il en est un peu ainsi pour mon fameux projet de séjour en Grèce ; dix-huit mois, n'est-ce pas un peu long ? Cependant vivre en présence de la terre et du ciel, de la mer, des montagnes, voilà une vie grande et poétique, propre à développer l'âme, à nourrir l'enthousiasme, la chose à laquelle je crois le plus en ce monde. étudier les plantes, les minéraux, non dans un jardin ou dans un cabinet, mais sur le vaste théâtre de la nature, dans les vallées profondes des Apennins ou sur les sommets du Pinde ou de l'Hémos, après lequel soupirait Virgile ; aller l'interroger dans les abîmes du Vésuve ou de l'Etna, respirer la poussière d'Athènes et de Troie, se pénétrer de cette atmosphère riante et gracieuse qui enveloppe l'antiquité, tout cela mérite réflexion ; il faut donc peser mûrement. J'ai le malheur de voir beaucoup de faces à toutes choses et de sentir très-vivement chacune d'elles à son tour, ce qui me fait aller du pour au contre, du oui au non, assez facilement. C'est un très-mauvais résultat qui naît d'un assez bon principe. Quoi qu'il en soit, il faut se décider, mais je ne puis rien prendre sur moi. C'est à toi, à toi de me guider entièrement. Je ne suis plus un enfant mutin et grognon, mais un jeune homme que l'imagination cherche à troubler en colorant successivement des plus vives couleurs l'une et l'autre détermination. Que ta raison et ta tendresse viennent à mon secours, je remets ma destinée entre tes mains.

"Adieu, cher papa.

"Ton fils,

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

PARIS, 1er août 1818.

"Mon cher Jules, si tu as un lit à me donner, mercredi, j'irai passer une semaine au Limodin. Je suis bien désolé de ne pas mettre Stapfer de la partie, mais il est revenu seulement depuis peu de jours et sa famille veut le garder. Outre cela, il a beaucoup à faire pour le Goethe, des épreuves à revoir, à corriger, une autre tragédie (Egmont) à traduire. Je voudrais avoir plus de temps à te donner, mais mon père repartira bientôt ; je dois retourner à Vanteuil. Après tout cela, exécuterons-nous nos projets ? Irons-nous les dimanches au Musée voir des statues et des tableaux, ou bien entendre de la musique ou admirer Talma ?

"M de Biran m'a appris que Cousin ferait le cours de philosophie ancienne. Ce serait pour nos esprits un bien noble exercice, dont le mien sent le besoin et le prix. Je suis assez tenté de me présenter à la société, afin d'apprendre à parler et à écrire. En comprenant tout ce que j'ai à faire, je dis comme notre ami Simpson : Prodigious ! En attendant, le premier acte de ma tragédie est presque terminé ; tu verras, et me diras si tu trouves que sous cet oripeau élégant, mais un peu usé, il se remue quelque chose de la nature vivante : "La gloire est pour nos cendres", dit Sénancourt. Je le sais, mais je ne puis pourtant la mépriser tout à fait.

"Ton ami,
J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Adrien de Jussieu.

Novembre 1818.

"De la paix de Vanteuil j'ai passé un peu brusquement aux agitations politiques de Paris. à peine étais-je arrivé que j'ai entendu bourdonner autour de moi les mots d'élection, de ministère, d'intrigue, etc. Tout le monde veut la paix, mais, malgré cette bénigne intention, chacun est sur un pied hostile. Enfin, on les a faites, ces élections. Je me suis flatté quelques jours que B Constant serait nommé ; mais non. Le ministère a envoyé chercher en masse les électeurs champêtres de Clamart, de Vincennes, de Meudon. Ces braves gens qui ont vu venir les gendarmes chez eux pour les engager, au nom de M le maire, à librement voter pour M Ternaux, ont librement voté ainsi qu'on le voulait, et M Ternaux a été nommé librement député de la libre France. N'importe, M Ternaux est un constitutionnel prononcé ; c'eût été beaucoup de l'avoir l'année passée ; ce n'est pas assez cette année-ci : les choses marchent, il faut marcher avec elles. Il faut ou avancer ou reculer, céder ou vaincre, être envahi ou conquérir. Les frontières du pouvoir seront éternellement incertaines, il faut toujours les repousser plus près du trône. Voilà, selon moi, la politique qui convient à un peuple sensé. Je suis le peuple, tu es le roi ; je veux être libre, et toi aussi ; nous nous poussons jusqu'à ce que tu tombes sur le derrière : cela est juste, cela est légitime. Je définis la balance politique une brimade, tant pis pour qui attrape les coups de poing. Pour moi, je me bats avec le temps. Je voudrais que ce coquin me donnât plus qu'il ne possède ; on dit qu'il est toujours solvable à qui sait le prendre. Je fais maintenant dix-sept choses, je ne désespère pas d'en faire bientôt cinquante. "Adieu. Il y a cinq espèces de racines : les fibreuses, les tubercules, les bulbifères, les pivotantes, les progressives. Tous les angles droits sont égaux. Les marsupiaux se divisent en six genres : a plus a égale 2a. Romulus fut le fondateur de Rome ; Clovis se fit chrétien à la

lettere di Ampère Novembre 1818.

bataille de Tolbiac. Les sensations ne sont pas des idées. Le syllogisme est un raisonnement composé de deux prémisses et d'une conclusion ; rappelle-toi que la matière n'est pas ; Verum enim vero, patres conscripti ; et le jeune Zoroëz et la lyre de Pindare.

Tu sauras

que Paris est la capitale de la France.

"Addio, my friend, (...). Mes hommages à ta famille.

J.-J. AMPÈRE.

1819

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Paris, 5 juillet 1819.*

"Cher père, j'ai la Flore française ; j'espère la mettre à profit et faire d'ici à la fin de l'été un certain nombre d'excursions productives. Ce maudit mois de juin a été si variable que j'ai pu à peine herboriser depuis ton départ ; mais enfin nous voilà dans une température italienne ; je veux avoir un commencement d'herbier à te montrer à ton retour. Pour le dessin, j'ai quitté mon maître, il m'a donné des principes qui me seront toujours utiles. Maintenant il faut aller me mettre en présence de la nature. Si tu le permets, je substituerai à M Dufaure, qui est ultra, ce que je ne pardonne pas à vingt-sept ans, M Lobstein ; Fulgence Fresnel partagera ma leçon deux fois par semaine. En même temps je coulerai à fond l'allemand.

"Il y a eu du bruit dans notre quartier, l'école de droit s'est soulevée avant-hier. M Bellart s'est rendu chez M Bavoux (le professeur à l'occasion duquel on s'est ému), on a mis les scellés chez lui, chassé MM Dupin et Ferey, deux avocats de ses amis. Il n'y a dans ce moment qu'un cri d'indignation sur le compte de M Bellart, de M Delvincourt et de sa bande ; tout est à peu près fini ; dix jeunes gens sont en prison.

"Ton jardin est charmant ; les dahlias, les roses trémières l'embellissent ; trop de pavots ont étouffé de jolies plantes. Nous couperons les têtes avec soin avant qu'elles mûrissent, sinon ce serait une véritable invasion de barbares pour l'été prochain.

"Ta maison avance ; le salon est aux mains des peintres. Tout cela est long, mais finira pourtant. Quel bon hiver nous allons passer ensemble, isolés du monde par la rue Saint-Victor qui nous entoure comme un fleuve de boue, et par les cimes glacées de l'Esplanade. Que de philosophie, de physique, de lectures et d'études ! Au coin de mon feu, dans

lettre di Ampère 5 juillet 1819.

la jolie chambre que tu m'as choisie, vite, quand je trouve une difficulté, je grimpe le petit escalier, je traverse le salon ; me voilà près de toi, tu m'expliques et je redescends au travail.

"La famille de Jussieu, MM Chevreul, Stapfer et Cousin te disent bien des choses. Moi je t'embrasse de tout mon coeur et t'attends impatiemment.

Ton fils,
J.-J. AMPÈRE.

1820

*De J.-J. Ampère à Jules Bastide.
Paris, janvier 1820.*

"M Cousin est malade ; il a renoncé pour quelque temps à toute occupation ; il se déterminera, dès qu'il le pourra, à voyager, il en sent la nécessité. Ah ! il y a des moments où il me semble, comme à Werther, que Dieu a détourné sa face de l'homme et l'a livré au malheur, sans secours, sans appui.

Je suis triste, inquiet, désirant une lettre de Morel. Je ne suis pas sorti hier, je ne sortirai pas aujourd'hui. J'apprends des mots anglais, des particules, des règles, que sais-je ? toutes les saloperies dans lesquelles je me plonge pour oublier les tristes réalités de la vie. L'homme est ici-bas pour s'ennuyer et souffrir. J'ai commencé la musique ; c'est un secret pour tout le monde, n'en dis rien. J'en attends beaucoup de consolation et de paix.

"Sautelet est revenu avant-hier ; il est résolu à bien occuper son année. Moi je suis décidé à ne pas vous quitter, ni vous, ni Cousin, ni mon père. Je continue à apprendre avec Mérimée la langue d'Ossian, nous avons une grammaire. Quel bonheur d'en donner en français une traduction exacte avec les inversions et les images naïvement rendues !

"Adieu. Mes respects à tes parents. Mes amitiés à Frank. Tout à toi.

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Paris, 20 mai 1820.

"Mon cher Jules, la semaine dernière le sentiment de malédiction a été sur moi, autour de moi, en moi. Je

dois cela à lord Byron ; j'ai lu deux fois de suite le Manfred anglais. Jamais, jamais de ma vie lecture ne m'écrasa comme celle-là ; j'en suis malade. Dimanche, j'ai été voir coucher le soleil sur la place de l'Esplanade ; il était menaçant comme les feux de l'enfer. Je suis entré dans l'église, où les fidèles en paix chantaient

lettre de Ampère janvier 1820.

l' Alleluia de la résurrection. Appuyé
contre une colonne, je les ai regardés avec
dédain et envie. J'ai compris pourquoi la malédiction
de lord Byron finissait par ces mots :

L'univers tout entier sur ton coeur a passé :

Que ce coeur désormais soit aride et glacé.

"Le soir, j'ai dîné chez Edmond ; il a fallu parler
avec Mme Morel de papiers peints et
d'appartements... à neuf heures, je n'en pouvais
plus ; j'étais dans un désespoir amer et violent,
les yeux fermés, la tête penchée en arrière, me
dévorant moi-même. Je laissai tomber quelques mots
de douleur et d'ironie aux consolations de
la douce Lydia.

"Adieu, parle de moi à Frank.

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

1er juin 1820.

"Que je maudis, que j'exècre la philosophie ! C'est elle qui m'a amené au dégoût de toutes choses.

Vraiment je l'ai en horreur, en mépris ; je ne veux plus en entendre parler. Je crois que je donnerai ma démission de la société, que je ne verrai plus Cousin, lui que j'admire et que j'aimerai toujours.

"Oui, il faut que je parte, je ne sais ce qui m'arrête ; mais où aller ? ô mon ami, je n'ai jamais été dans une situation si violente que celle-ci. Tu souffres autant que moi et Frank ! et Stapfer ! Tu dis que la solitude ne nous est pas bonne ; oui, mais qu'est-ce qui nous est bon ? Sais-tu quelque chose qui ne soit pas intolérable !!

"Croirais-tu que ces jours-ci j'ai eu des ambitions de gloire, des rêves poétiques ! Hier encore j'ai passé deux heures dans mon lit, entouré de scènes, de dénoûments, de plans. Pauvre fou !... J'ai même fait quelques vers ; j'en ferai quelques autres dans ma vie, mais je ne sais si je pourrai rien finir. Que m'importe !

3 juin 1820. - "J'arrive mardi soir, mon cher Jules. Lundi je t'avais écrit une lettre satanique, mais je la déchire ; cet accès de rage contre le destin a fait place à un dédain profond de toute chose, de l'avenir et de moi-même... Je veux partir.

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Lyon, 18 juillet 1820.

"Je suis à Lyon avec une grande impatience de ne plus y être, avec des négociants, des parents, oncles, tantes, cousins et cousines, aux prises avec une foule de devoirs que Dieu a imposés à l'homme pour exercer sa patience dans cette terre d'épreuves.

"Mon voyage a été fort agréable. J'ai causé avec M Ballanche, qui m'a dit ses projets, ses plans futurs et m'a demandé les miens. Je suis parvenu à oublier...

Mais certains mots ont réveillé certaines idées, et la tristesse est revenue. Je m'en vais passer mon temps comme je pourrai, avec des livres mystiques et allemands, m'ennuyant comme partout.

"La ville de Lyon est une ville détestable, de grandes maisons à huit étages, des rues sales et noires de six pieds de large, y compris le ruisseau. Une population misérable, ignoble et gagnante, le bruit du piétinement dans la fange au lieu de celui des voitures. Je suis avec de bien bonnes gens dont l'affection est vive pour moi, j'ai de la liberté. De la campagne où je vais tous les jours je vois les Alpes. En vérité, je suis honteux d'oublier si facilement ma misère et de n'être qu'ennuyé. Ne suis-je pas bien insensé ! Je viens de parler à table avec un cousin, comme un homme qui n'aurait jamais lu Oberman ni compris Byron.

"Jules, pourquoi n'écris-tu pas ? Ta santé serait-elle altérée de nouveau ? Je sens bien cruellement les cent lieues qui nous séparent ; cette distance va doubler, que sera-ce donc ? Je suis inquiet ; il faut huit jours pour qu'une réponse arrive ici ; cela m'explique ton silence sans le rendre plus tolérable. J'attends Albert et Cousin.

C'est aujourd'hui la dernière leçon ; j'espère qu'ils partiront ce soir ou demain.

J.-J. AMPÈRE.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Vevay, 10 août 1820.

"Nous avons quitté Cousin à Lyon. Il paraît qu'Albert a eu avec lui en route une prise violente touchant Sénancourt, Byron, Lamennais, qu'il appelle des polissons, des degrés du néant, des gens qui ramassent de la boue et en font de petits tas, et autres gentilles philosophiques dont il m'avait déjà répété une partie ; mais je n'ai pu m'empêcher de lui rire au nez quand il m'a dit, à moi : "M Sénancourt, c'est une bête."

"Je ne me suis pourtant pas ennuyé à Lyon autant que je l'aurais cru. Ces treize jours ont passé bien rapidement ; parfaitement libre, j'ai fait des promenades superbes en bateau le long des rives de la Saône et dans mes montagnes, ces montagnes sont mon Limodin. J'éprouve un vif plaisir à voir leurs croupes arrondies et boisées, leurs mamelons pointus où il ne croît que de la mousse, des pins et de la bruyère ; tous les soirs j'ai été voir le Rhône quand le soleil couchant y versait une teinte de rose et d'azur.

"Je n'ai pas avancé mon travail. Zoroë est toujours sur le chantier : il est vraiment immortel, car je ne puis l'exterminer, ni m'en débarrasser. J'ai lu beaucoup d'allemand et des choses de Schiller admirables, entre autres deux vers de Cassandre dont le sens est ceci : "L'erreur seule est la vie, et savoir c'est mourir." Je relis Werther, au fond duquel je n'avais jamais pénétré, et deux volumes de Lamennais ; dans le second il y a des passages absolument faits pour nous. Dieu, que cet homme a le sentiment de la ruine ! Goethe m'amuse parce que je ne m'attends jamais à ce qu'il va dire. Il a fait une pièce de trente vers intitulée :
Nouvel amour, nouvelle vie, où tout est profondément simple sans être vulgaire, où tout est vrai, neuf et senti ; tout, c'est beaucoup dire, mais enfin une partie ; au moins il a de l'inopiné, la seule chose que je sente encore dans l'art. Dans la nature je commence à m'accoutumer à l'extraordinaire. Hélas ! bientôt je ne le sentirai même plus. J'espère pourtant quelque chose des

lettere di Ampère 10 août 1820.

vallées, des glaciers, des cascades. Notre plan actuel est de visiter Milan, Venise, Trieste, et de revenir par l'Allemagne. Si cela se fait, je n'aurai plus rien à rêver et jamais, jamais l'envie de voyager ne me reprendra.

J.-J. Ampère.

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Vevay, 12 août 1820.*

"J'ai aujourd'hui vingt ans, mon cher père. La nature semble vouloir célébrer mon anniversaire, le temps est délicieux.

"Mardi, après avoir expédié nos paquets pour Berne, nous partions avec une chemise et une paire de bas dans la poche, le manuel de voyage sous le bras et la carte à la main.

"Première étape à Ferney, pour visiter la chambre de Voltaire ; le lendemain, déjeuner à Roll ; dîner à Lausanne, charmante petite ville, où l'on admire le lac dans toute sa beauté.

"Le jeudi, grande halte chez M le général de La Harpe, instituteur de l'empereur Alexandre, homme excellent, ami éclairé de l'humanité, des sciences, de la liberté. Je n'oublierai jamais cette journée passée près d'un véritable patriarche. Il nous a montré la bibliothèque, le plan d'Herculanum, la salle où s'assemble le grand conseil, au fronton de laquelle sont écrits ces mots : Liberté, Patrie. Il nous a raconté mille choses intéressantes de son voyage en Italie avec le grand-duc Michel. Il fait des collections d'histoire naturelle, reçoit toutes les semaines une société académique qui s'occupe de lettres, de science et d'art. Il m'a prié de le rappeler à ton souvenir.

"On ne court aucun risque sur le lac de Genève, avec trois rameurs et tout près des côtes. Montreux est dans une situation magnifique, au pied des grandes montagnes à pic, couvertes de hêtres et de sapins.

Quatre cascades tombent sur un pont fait d'une seule arche. Plusieurs habitants de ce village ont émigré il y a quelques années sur les bords de l'Ohio, où ils ont fondé la nouvelle Vevay.

Cette colonie prospère, le chef de l'entreprise est un paysan manchot, Jean-Jacques Dufour, homme, à ce qu'il paraît, d'un véritable génie. Nous avons son fils avec nous, qui va aller le rejoindre.

Depuis deux ou trois jours je suis dans un ravissement perpétuel. Ce matin dimanche, deux grands bateaux-vapeur chargés de monde viennent de partir, avec de la musique. Ces plaisirs-là valent

lettre de Ampère 12 août 1820.

bien les guinguettes des Champs-élysées. Hier, Albert, Adrien et moi avons été à Hofwyl voir l'établissement de M Fellemborg. J'y ai remarqué des semoirs très-ingénieux.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Berne, 20 septembre 1820.

"Oui, mon ami, il y a encore quelque douceur sur la terre, je l'ai éprouvé en lisant ta lettre.

"J'ai été avant-hier avec Adrien sur le lac de Brienne, à l'île Saint-Pierre. Oh ! si tu avais été avec moi ! Le ciel était un peu couvert, comme le jour où il t'arriva d'être content. L'orage menaçait, je ne m'en apercevais qu'au léger mouvement des vagues qui balançaient notre bateau ; quand nous fûmes près de l'île, j'entendis tout à coup s'agiter la cime des plus hauts arbres ; nous descendîmes, nous nous promenâmes sur les gazons de la rive, nous nous assîmes près du bord. Ce bord triste et noir de sapins s'élevait comme un grand mur dont le pied était lavé par les eaux ; autour de nous tout était riant et frais. Je me figurais le vieux Rousseau se promenant tout cassé à cette heure, un peu avant le coucher du soleil, ramassant quelques fleurs, la douleur sur le front. Quand nous nous rembarquâmes, un vent plus vif enflait notre voile et soulevait des vagues admirablement belles ; nous passions au milieu des roseaux sans effort et comme par enchantement ; j'étais ravi.

La nuit arriva ; la lune vint éclairer les eaux agitées ; il y avait dans la paix de ses rayons, dans les nuages qui passaient rapidement devant elle, dans la sérénité d'une grande partie des cieux, quelque chose de doux, de menaçant, d'incertain comme la vie. Pour revenir, nous nous mîmes en marche à travers une épaisse forêt, des maisons de bois et des prairies. Maintenant la pluie tombe ; quand l'orage sera calmé, irons-nous voir Lucerne, le lac et la chapelle de Guillaume Tell ? ou bien l'Oberland ?

"Mon ami, aie soin de toi. Oberman nous crie : "Serrez-vous, hommes simples qui avez le sentiment de "la beauté des choses naturelles." Nous tous qui souffrons, aidons-nous. Mon bon père m'écrit dans la joie de son coeur. Il vient de changer toute la théorie de l'aimant. Il en ramène tous les faits au galvanisme. Il paraît que sa théorie a un plein succès.

Jean-Jacques.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Berne, samedi 25 août 1820.

"Je viens de t'écrire, ma lettre est partie ; n'importe, il faut que je t'écrive encore pour calmer mes inquiétudes, et, te le dirai-je, mes remords... Oui, je me reproche comme un crime de t'avoir quitté après ta maladie, faible et relégué à la campagne, et Franck qui s'en va aussi ! Mon Dieu, pourquoi suis-je parti ? Mon ami, il y avait en moi une telle lassitude de la vie que je menais ! J'ai saisi la première occasion d'en sortir.

Barbare, j'ai tout oublié... mais je précipiterai mon retour. Que me font Venise et l'Illyrie quand je suis loin de celui qui se plaint et qui est seul... Oh ! ne nous séparons jamais : la vie est si courte, peut-on la dissiper ainsi ! L'affreuse démente de s'éloigner les uns des autres !... Et je suis à deux cents lieues, et je vais m'enfoncer encore plus avant dans ce monde où tu n'es pas !... Mon ami, je n'ai jamais senti à ce point combien je t'aimais, combien tu m'étais nécessaire.

"La pluie tombe à torrents. L'Aar a pris une couleur livide, la campagne est couverte d'un voile gris. Je suis seul dans ma chambre. Albert est avec sa famille. J'attends Adrien. J'ouvre et je ferme alternativement Goethe, Schiller, Burger, puis je me lève, je pense à mon père, à toi, à tous ceux qui m'aiment. J'ai dit à Paris que je serais peut-être de retour le 1er octobre. Si je puis l'obtenir d'Albert, nous n'irons pas en Italie : mon père serait trop inquiet, c'est trop loin ; d'ailleurs il faudrait se séparer du pauvre Adrien, qui a fait tant de chemin pour nous rejoindre.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Genève, 23 septembre 1820.

"Cher père, ta lettre me cause une vive joie. Que je suis aise de ton succès, que tu dois être heureux d'avoir révélé une vérité nouvelle ! Ah ! crois que je conçois bien ce bonheur désintéressé, ce sentiment plein de grandeur et de pureté dans lequel se repose l'homme qui a découvert ce qui est. Quand je reviendrai, que d'explications tu me donneras, n'est-ce pas, en me montrant tes expériences ! Tu es bien bon, bien bon, de prendre tant de part à ce que j'éprouve. Je suis tout fier de l'analogie que tu trouves entre mes sentiments et les tiens.

"Notre dernière excursion de Chamouny a été complètement stérile. Pour comble de malheur, Adrien vient de s'apercevoir qu'une partie de nos plantes étaient gâtées par l'humidité. Cependant il m'a promis de m'aider à te faire une liste avec nos débris et ses souvenirs.

"Ici nous serons forcés de nous séparer du brave Ulric, notre guide, si courageux, si complaisant. Il porte une quarantaine de livres, les plantes d'Adrien, et fait, ainsi chargé, dix lieues dans les montagnes, toujours de bonne humeur. Il brosse nos habits, nettoie nos bottes, raccommode nos effets et ne perd patience qu'avec les hôteliers ou les bateliers qui veulent abuser de notre bourse. Un certificat de ses loyaux services, signé de nous tous, le recommandera chaudement aux voyageurs.

"Qu'il va me paraître doux de te revoir. à bientôt, cher père. Dans quinze jours à peine.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Laveno, au bord du lac Majeur. (1820)

"Mon ami, pendant huit jours nous sommes devenus montagnards : j'ai passé au pied du Titlis, j'ai vu le Grimsel ; là, nous avons cheminé dix heures sans apercevoir un arbre ni un brin d'herbe ; il n'y avait plus que le granit nu sous nos pieds et le torrent du désert, dont les eaux ne donnaient la vie à aucun saule, à aucun sapin, pas même à la mousse et au grausen ; des lichens verts qui couvraient les rochers et les coloraient d'une teinte plus triste encore étaient la seule végétation dans ce lieu sauvage. Déjà les grandes émotions étaient épuisées pour moi : cette profusion de torrents, de rocs suspendus, précipités ou prêts à l'être, n'avaient plus rien à m'apprendre. Mais quand j'eus franchi le Saint-Gothard, entendu des paroles italiennes, suivi les bords du Ticino, le long de cette vallée de Levantino ; que je revis d'abord des sapins, puis des chênes, des vignes, et qu'arrivé à Bellinzona, je me trouvai tout à fait en Italie, entouré de collines arrondies, boisées, qui s'abaissaient par degrés, paulatim succedere colles ; enfin, quand à Lugano, en face d'un lac, dont les rives couvertes de maisons de campagne, de châteaux, de pavillons, la lune se leva sur ce doux pays planté d'orangers et d'oliviers, des impressions inattendues, profondes et variées s'emparèrent de moi. Je rêvai le voyage d'Italie comme un jour j'avais rêvé le voyage d'écosse. Nous avons gravi de hauts sommets, marché sur la neige à demi fondue, pendant que le soleil nous dévorait au milieu d'immenses pâturages. Tout à coup un brouillard épais nous enveloppe et cache les hautes cimes des glaciers ; on ne voyait plus à dix pas, il fallait avancer au hasard ; un torrent mugissait invisible. Il y avait là tout Ossian : l'atmosphère de nuages, le soleil sans rayons. Nous voyions les vaches paître, les chevaux bondir ; à travers la brume, quelques corneilles s'enfuyaient à notre approche. Ce souvenir restera plus vivant dans ma mémoire que telle vue vantée, telle situation dite romantique et pittoresque

par les manuels de voyage.

"Je reviens, mon ami, avec toute l'impétuosité qui m'emportait il y a deux mois. Cet hiver nous vivrons doucement au coin du feu, nous rêverons, nous imaginerons, nous désirerons : c'est, comme tu dis, tout le jour. Mais avant ce voyage jamais je n'avais senti aussi profondément la nature et l'amitié, jamais je n'avais eu autant la conscience d'une énergie vraie. Je suis sûr que je repartirai encore : il y a un charme délicieux dans la succession des lieux, des aspects, dans les longues marches, dans les fatigues et dans les repos fortuits. Ces jours remplis passent si rapidement !

"Adieu.

J.-J. Ampère.

1821

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Saint-Germain, septembre 1821.*

"Je suis encore ici, mon cher papa, en dépit de mes projets : on m'a témoigné tant d'amitié que je n'ai pu résister. Du reste, la journée est fort bien arrangée pour l'étude, je ne perds pas mon temps. Mme Récamier me demande toujours si j'ai travaillé et m'y invite continuellement. Peut-être même cette sorte de persécution, quelque aimable qu'elle fût, avait-elle contrarié tout d'abord mon inspiration ; mais je ne me suis pas tenu pour battu, et ma veine a recommencé.

"J'ai vu ici M de Châteaubriand, auquel on a lu un fragment de moi, intitulé : Malédiction contre le soleil. Je te montrerai cela ; mais ne crains rien pour la tragédie, elle marche. Tu ne peux t'imaginer à quel point Mme Récamier aime à faire valoir ses amis. C'est une bien charmante femme.

J.-J. Ampère.

1822

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 7 juin 1822.

"Cette soirée me fait l'effet d'un songe heureux, j'en suis encore tout enivré. Je cherche à rassembler mes idées, je ne le puis : le bonheur qui remplit mon âme étourdit ma pensée. Il ne me semble pas que demain je parte, que vous partiez ; que demain, après-demain, pendant plus de huit jours peut-être, je ne voie pas la petite chambre qui était ce soir si brillante, si parfumée ; que je ne vous voie pas, vous que j'aime si vivement ! Pourquoi y a-t-il tant de choses entre nous, et vos amis passés, vos amis présents, et tant de liens ? Oh ! s'il n'y avait que nous ! Du moins, au milieu de tant d'obstacles, il m'est donné quelques moments, quelques heures de trouble, de ravissement et de tristesse délicieuse, quelques-uns de ces moments qui répandent sur tout le reste de ma vie le charme et les regrets. Plus je vous connais, plus je vous aime ; et plus je vous aime, plus je sens le besoin de vous aimer. Mes ouvrages, mes projets, mes succès, mes ennuis, tout cela vous appartient ; c'est vous qui m'inspirez, qui me consolez, qui m'élevez ; je suis par vous. Je veux être ainsi. Je ferai Juliette, parce que ce plan vous sourit, parce qu'il sera ravissant de prononcer votre nom dans mes vers, de peindre sous ce nom une âme pure, tendre et gracieuse, et cette beauté qui erre dans vos regards, sur vos traits, qui attendrit votre voix, qui embellit votre sourire, qui donne à tous vos mouvements, à vos gestes, à vos bras, à vous tout entière ce charme qui n'est qu'à vous. Vous m'avez demandé votre portrait, je l'ai fait sans m'en apercevoir. Et vous partez, et je pars ! Je vous ai quittée ce soir, j'aurais pu vous voir plus longtemps. Oh ! pensez à moi, plaignez-moi et revenez samedi par pitié, par charité !

J.-J. Ampère.

*De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
La Ferté-sous-Jouarre, octobre 1821.*

Madame,
J'avais été trop heureux auprès de vous. Mon amitié, que la vôtre a daigné encourager, était devenue plus vive encore. Ce mois, le plus beau de ma vie, ne me laissait que de charmants souvenirs, que des impressions ravissantes dont je me plaisais à savourer la douceur en repassant dans mon coeur vos paroles si aimables, si consolantes, et vos douces confiances, et ces promenades, ces lectures, tous ces moments employés si bien à les perdre avec vous. Je songeais que bientôt j'allais vous rejoindre pour tout l'hiver, et après cet hiver, Saint-Germain, Marly, le printemps, la nature, encore un mois de bonheur ! Ces pensées m'enchantaient, et au moment où je vous écris elles m'entraînent encore loin des tristes réalités qui m'entourent. Mon premier spectacle en arrivant ici a été un deuil ; ma première promenade, au cimetière. La fille de Mme de Jussieu a mis au monde un enfant qui est mort vingt-quatre heures après sa naissance. ô madame, les sentiments terribles de la destinée malheureuse et vaine de l'homme, dont vous m'avez distrait, pèsent sur moi, maintenant que je suis seul avec des infortunés. Adieu."

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Vanteuil, 10 novembre 1821.

"Il y a longtemps que nous ne nous sommes écrit, mon cher Jules. Tu as vu la Hollande et ses merveilles sans être tenté de m'en envoyer la description, je te le pardonne ; mais je veux, moi, te parler de mon séjour auprès d'Albert dans la vallée de Montmorency.

"Depuis notre voyage de Suisse, nous n'avions pas eu de conversation intime ; nos esprits, en suivant la même route, se sont modifiés de la même manière ; ils se rencontrent aujourd'hui avec joie.

Et toi, Jules, toi, mon ami, où en est ta pauvre âme ? Cette fin d'été qui ressemble au printemps et à l'automne, ces beaux jours, tout cela ne rafraîchit-il pas ton imagination ? Albert me disait l'autre soir : Il y aura toujours quelque chose de sombre, de désenchanté au fond de notre existence. Oui, mais je commence à croire que toutes les joies n'en seront point bannies. Rien ne remplacera jamais ce que nous avons rêvé, et le souvenir ne s'en effacera pas, mais il s'affaiblira peu à peu. Ce mouvement inquiet, ces retours douloureux, se tourneront vers l'extérieur ; car, Jules, est-il dans la nature de l'homme de s'isoler éternellement ? Cher ami, mon espérance est modeste, ma foi est timide, mais paisible et confiante. Je n'attends plus de l'avenir ce qu'il m'avait promis ; les fantômes se sont évanouis, ils ne m'égareront pas davantage ; je pleurerai l'idéal impossible, sans méconnaître les biens réels. Tu me restes, et l'amitié du moins ne nous manquera jamais.

"Adieu, mon ami, puissent mes paroles te faire du bien.

J.-J. Ampère.

*De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
Décembre 1821.*

"Ma volonté ne m'appartient plus, madame, je vous l'ai abandonnée tout entière ; je n'ai garde de la redemander, il m'est trop doux de sentir que quelque chose dans ma destinée peut être décidé par vous et de vous regarder comme ma providence. Mais on adresse des prières à la Providence, et c'est à ce titre que je vous supplie de ne rien arranger de définitif sur le voyage en question ; pardonnez-moi mes incertitudes, mais je suis loin d'être résolu à partir.

"Pardon aussi, madame, de ces lignes, que vous trouverez peut-être inopportunes ; mais j'ai craint que vous ne vissiez aujourd'hui M le duc de Laval, et que votre bonté pour moi et votre empressement à favoriser un événement que vous croiriez me devoir être utile ne m'engageassent trop avant. Quoi qu'il arrive, je serai infiniment reconnaissant des offres aimables et vraiment paternelles de M de Laval, et à jamais touché de l'intérêt que vous avez daigné montrer dans cette circonstance et dans quelques autres à celui que vous appelez votre jeune ami."

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, 8 juin 1822.

"Ce m'est une chose si nouvelle de penser que ce jour et celui qui le suivra, et bien des jours encore, se passeront sans vous voir, que mon imagination, étourdie par le déplacement, par les nouveaux visages, les nouveaux lieux, ne me représentait pas vivement une pareille manière d'exister. Mes journées maintenant sont si régulièrement bornées à ne travailler que pour arriver à quatre heures, que je ne comprends plus rien à celles-ci. Quel bonheur de revenir dans votre petit appartement et de me dire, en y entrant, que je vais vous voir ; que j'échappe aux ennuis de tous genres, aux agitations de l'esprit, aux tourments de la pensée, pour remplir le reste du jour d'un sentiment pur, enivrant, délicieux ! Au lieu du petit salon de l'Abbaye, dont j'aime tant tous les meubles, tous les coins, les gravures, les fleurs, et jusqu'aux chaises et aux fauteuils, quand je me suis vu dans cette grande maison, un horizon immense devant les yeux, et comme établi chez des amis où je retrouve l'intimité que j'y goûtais autrefois, je me suis senti dépaysé, transporté dans un milieu qui a sur moi une puissance de souvenirs et d'ancienne affection, mais qui me froisse en m'arrachant à ce qui est aujourd'hui tout le besoin et tout le charme de mon coeur. Cependant je suis assez gai et reconnaissant de la cordiale réception de cette chère famille ; mais le soir, quand nous allons sur la terrasse voir cette lune, cette lune si belle, que nous pourrions regarder ensemble ! Oh ! que de choses les hommes ont mises entre moi et le bonheur que je voudrais ! Ils ont mis l'impossible. Ah ! madame, en ce moment je suis bien triste ! L'avez-vous été un peu à la fenêtre de l'Abbaye, quand tout le monde a été parti ? Avez-vous pensé avec attendrissement que souvent je suis resté après tous les autres ? Oh ! si je le croyais, si je croyais qu'à Montmorency vous me plaindrez de temps en temps, si quelques-unes de ces distractions dont je me désolais... Ah ! j'avais tort, il ne faut pas trop envier les absents : leur joie, leurs souvenirs les plus doux sont si peu de chose, il

lettere di Ampère 8 juin 1822.

leur manque tant ! Adieu, madame, soyez assez
bonne pour présenter tous mes devoirs à
Mlle Amélie et toutes mes amitiés à
M Ballanche. Quelques mots de vous me feraient
tant de bien !

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, juin 1822. +

"Je suis très-heureux, Madame, que vous preniez pour faire votre voyage d'Angervilliers le moment où je suis forcé d'être loin de vous. Une fois revenus tous deux, nous n'aurons plus de raison de nous séparer de l'été ; cette pensée est bien douce.

"J'ai fini ma tragédie hier, c'est pour la seconde fois ; je suis très-résolu à ce que cela ne m'arrive pas une troisième. Mon père est dans la joie, et moi quitte envers l'honneur et envers mon père. Je jouis de ma liberté avec délices. Probablement je brûlerai bientôt de me remettre à la chaîne.

Au reste je crois que tant qu'on est très-jeune, faire est bon, mais apprendre est meilleur. Ce mot étant pris dans une acception étendue et comprenant l'acquisition des idées, l'exercice des facultés, l'étude de la société et la méditation des chefs-d'oeuvre, il faut être sobre de produire, pour produire plus tard de beaux ouvrages ou un bel ouvrage. Je suis bien aise, comme vous me l'avez dit un jour, que cette première oeuvre me prouve que je puis achever quelque chose ; certes la preuve ne peut pas être plus complète, puisque je l'ai achevée deux fois. Maintenant, ce gage donné à moi-même et aux autres, je suis fort disposé à m'exercer dans des compositions courtes et variées, à me fortifier par beaucoup de lectures et de réflexions.

"Voilà pour mon intelligence ; c'est vous qui êtes chargée de mon âme ; c'est à vous que je dois la plupart de ce petit nombre de bons sentiments desquels on est fier à ses propres yeux. Je suis disposé à ne fermer mon coeur à aucune impression religieuse, morale ou poétique. Je ne me plais pas dans la sécheresse, je ne demande pas mieux que d'être heureux ; dans quelques jours j'aurai le plaisir de m'asseoir à côté de vous et de vous écouter.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, juin 1822.

"Déjà vous vous êtes promenée dans cette belle vallée de Montmorency, déjà vous avez pris possession de ce charmant pays, et je n'étais pas là ; les premières impressions d'un séjour nouveau, les plus douces et les plus vives tout ensemble, je ne les aurai point goûtées de concert avec vous.

"Oh ! dites-le-moi avec vérité, il y a des instants où il me semble que votre âme est touchée de mon sort et s'occupe de mon avenir ; quelquefois même j'ai cru que ce sentiment si pur et si tendre que vous m'inspirez n'était pas sans quelque charme pour vous, mais je crains si fort de me tromper ! De jour en jour ma vie se concentre dans cette affection. Qu'il serait cruel de prendre l'expression de votre compassion pour celle de votre intérêt ! C'est surtout maintenant que je suis loin de vous que ces craintes m'agitent. Quelques mots, de grâce, afin de me consoler, mais, au nom du ciel, gardez que, pour me calmer, vous vous laissiez aller au delà de ce que vous sentez réellement ; et qu'ai-je fait pour que vous m'aimiez ? Ah ! je vous ai aimée de toute mon âme, sans m'abuser sur notre situation, sans concevoir un instant la pensée de troubler, d'altérer la tranquillité de votre existence.

"Je me suis livré à un sentiment sans espoir qui a rempli tout mon cœur. Je ne puis vivre ni sans vous ni pour vous ; je vois tout ce qu'il y a d'impossible dans ma destinée ; mais comment renoncer à ce qui en fait l'unique joie ?

J.-J. Ampère.

*De J.-J. Ampère à Madame Récamier.
Vanteuil, septembre 1822.*

"On arrêtera aujourd'hui ma place pour Paris ; peut-être cette perspective heureuse mettra-t-elle dans ce que je vais vous écrire le calme qui manquait à ma dernière lettre. Croyez-moi, les agitations qu'elle peignait, je les ai véritablement ressenties. Près de vous elles ne se calment pas toujours, mais toujours votre présence, même en les redoublant, leur donne du charme ; loin de vous elles sont accablantes. Je ne mens point quand je vous dis que je vous aime comme on ne vous aima jamais, vous qu'on a tant aimée ! Mais votre vie ne me fut pas destinée, je me le suis dit cent fois avec le sentiment d'un malheur profond ; je ne pourrai que m'enivrer auprès de vous de bonheur et de regrets. Me comprenez-vous maintenant, madame ? Sentez-vous pourquoi je suis mécontent et satisfait, inquiet et heureux ? Tout est pour moi dans le double sentiment de ce qui m'est donné et de ce qui m'est refusé ; c'est aussi pour cela que le monde où tout m'avertit de ce qui me rend étranger à votre sort, le monde avec vous, chez vous, autour de vous, me désole. Voilà pourquoi l'intérêt qu'on vous fait prendre à de misérables ambitions m'irrite contre ce que je me contenterais de dédaigner. Enfin, pourquoi ne dirais-je pas tout ? Il est une personne qui a la puissance de vous troubler, de vous affliger ; à cette heure, elle est sans doute auprès de vous ; si elle ne vous séduit pas, elle vous charme ; si elle n'est pas aimée, elle est regrettée ; elle a une destinée brillante, une gloire, une imagination poétique : vous laisse-t-elle vous souvenir de celui qui est sans rang, sans nom, dont les facultés ne manquent peut-être ni de force ni d'étendue, mais dont le coeur est triste, qui ne s'appuie sur aucune vanité, sur aucun intérêt du moment ; qui adore le beau, mais qui a un si grand mépris pour le faux, qui ne veut l'embrasser sous aucune de ses formes ; qui vous aime de toute son âme, mais sans illusion, sans espoir, en respectant votre belle et noble vie. "Ah ! madame, ne l'oubliez pas tout à fait. Si je

lettre de Ampère septembre 1822

pouvais être bien sûr que vous me désirez un peu ! Mais non, ce que vous me disiez en plaisantant, vous l'avez déjà peut-être éprouvé. Il vous étonne combien facilement vous pouvez vous passer de moi. Que ce que je viens d'écrire m'attriste ! Ah ! si demain je n'ai pas reçu une ligne de vous, je le croirai tout à fait.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, septembre 1822. +

"Le petit mot que vous m'aviez promis n'est pas arrivé ; je ne veux pas vous faire de reproches dans un moment où je crains de vous avoir déplu. Je me soumettrai à tout, je ne réclamerai rien, de peur que vous ne me trouviez exigeant, importun. En même temps que je suis accablé de votre silence, je suis poursuivi de l'idée que vous n'avez pas été contente de ma dernière lettre, et cependant jamais lettre fut-elle dictée par une tendresse plus vive et plus profonde ? Ne vous arrêtez pas aux paroles, voyez le sentiment qui est au fond de ces

paroles désordonnées, confuses, impétueuses, et vous verrez qu'il est sincère et digne de vous.

"Hier il faisait un temps superbe, nous avons été nous promener. à chaque instant mes yeux se remplissaient de larmes ! Qu'on peut souffrir en quelques heures. Que le coeur peut être étreint douloureusement pendant que le visage est tranquille !

Le soir il est venu du monde, j'ai cherché à m'étourdir du fracas d'une fausse gaieté. Aujourd'hui il fait du brouillard ; j'aime mieux ce temps humide, froid, qui engourdit, que le triste et beau soleil d'hier. Je suis sombre et stupide.

Ce serait une consolation pour moi de penser à l'ouvrage qui est inséparable de votre nom et de votre souvenir ; mais il n'y a dans mon âme malade ni grâce ni harmonie, il n'y a qu'amertume et lassitude, et c'est là cette âme qui jeudi soir contenait tant de vie, de puissance et d'amour.

Mon Dieu ! il pourra y avoir encore pour moi de pareils moments ; bientôt je serai près de vous, vos mains seront dans les miennes, je verrai votre sourire, votre regard, j'entendrai votre voix.

Ah ! cette idée me ranime.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rouen, jeudi, septembre 1822. ++

"Jamais il ne m'a été aussi cruel d'être loin de vous. Je ne puis m'en plaindre, car c'est ma faute. Je ne puis demander d'être plaint, je l'ai voulu. J'ai bien de la peine à me rendre compte de ce qui s'est passé en moi en acceptant ce projet de voyage si soudainement. C'est comme un instant de vertige. Cependant je le sais, ce qui m'avait ainsi étourdi, égaré ! Vous voir à Paris à cause de M de Châteaubriand et des affaires du congrès, dans le moment où ces affaires et tous ceux qui y trempent me font plus d'horreur que jamais, cela me rendait bien malheureux. Peut-être vous en êtes-vous trop aperçue à l'âpreté de mes discours. Ces discours m'affligeaient, mais je ne pouvais retenir l'expression de ma haine dans le moment où le sang coulait. L'idée de l'oppression, de la perfidie, se liant pour moi à des idées et à des personnes que j'ai d'autres raisons de haïr, je me sentais bien déchiré, et quand j'ai vu un moyen de passer ce temps qui doit s'écouler avant l'instant qui nous réunira dans la solitude, j'ai accepté vivement. Mais j'étais tout entier possédé par la douleur présente, je ne pensais pas à celle de l'éloignement, et maintenant qu'elle est là, je la trouve bien plus cruelle encore. Je vous ai laissée malade, peut-être souffrez-vous aujourd'hui : si vous ne souffriez plus, je le saurais. Et si malgré la douceur de vos reproches et de votre pardon, vous me croyiez cette odieuse indépendance de caractère ! Oh ! non, je vous en conjure, ne le croyez pas. Il est violent, mon caractère, l'irritation peut lui donner des moments de dureté, mais il n'est point personnel : comment le serais-je ? j'attends si peu de bonheur de ma pensée, de mes ouvrages, de ma renommée ! Ah ! ce n'est pas là que je veux vivre ; je veux vivre auprès de vous, ne vous point quitter, vous dire ce que j'aurai fait, vous demander ce qu'il faut faire. Mais que je serais heureux si je vous voyais soustraite à l'influence des idées que je déteste, si votre vie n'était plus agitée par des intérêts d'une nature si inférieure à la vôtre ! Assez de choses nous

séparent, sans que la vanité, l'ambition et les sophismes viennent se placer entre nous. Allons en Italie ; depuis que j'ai quitté Paris, j'y ai pensé sans cesse. Je ne vois que ce bonheur dans l'avenir, dans un avenir dont vous pouvez disposer. Oui, madame, l'autre jour quand je vous quittai, croyant vous avoir tout à fait perdue, mon plan fut arrêté, et si le soir vous ne m'eussiez rendu le bonheur, je partais pour l'Amérique. Ne riez pas ! Maintenant que tout est changé, en y pensant je suis sûr que je l'aurais fait. Grand Dieu ! que serais-je devenu ?

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rouen, septembre 1822. +++

"Depuis que j'ai commencé ce voyage, je ne rêve plus qu'à celui d'Italie. Ce matin, dans la charmante vallée d'Endelle, près de la côte des Deux-Amants, sous le ciel nébuleux de la Normandie, je soupirais après ces vallées plus belles et ce ciel plus pur que nous verrons peut-être ensemble. J'ai ici Goethe, je ne lis que les poésies qu'il a écrites en Italie. J'emporterai demain sur le bateau à vapeur l'ouvrage de M de Sismondi sur la littérature du Midi. Oui, c'est véritablement en Italie que je voyage, et j'y voyage avec vous, mais les rêves ne contentent pas. Celui-ci, celui-ci seulement ne sera-t-il point réalisé ? Une fois hors des ennuis et des agitations politiques, soustrait à l'influence des brouillards de Paris, vous seriez bien contente de moi. Plus d'amertume, plus de colères contre tout le genre humain. Les arts et la nature avec vous ! Et vous, madame, vous dont je vois avec tant de douleur la vie troublée par des intérêts indignes de l'atteindre, n'aimeriez-vous pas aussi à vous trouver enlevée à ce lieu d'excitation, de prétentions, d'ambitions et de vanité ? Ne renoncez pas à un dessein si charmant ! Jusque-là, quelle douce perspective : un mois à Montmorency, près de vous, avec vous. Oh ! quand ce voyage de plaisir sera-t-il fini ? - Jeudi prochain.

J.-J. Ampère.

1823

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, octobre 1823.

"Madame,

"Je viens de commencer une lettre insensée que vous ne lirez pas, elle est déchirée. Mais comment vous écrirai-je ? Vous souffrez, vous souffrez par un autre : quel bien puis-je vous faire ? D'ailleurs, je ne sais point de paroles consolantes. Près de vous, dans l'enchantement du présent, dans l'oubli de toutes choses, je crois être heureux quelques minutes, et alors des paroles douces peuvent se rencontrer sur mes lèvres ; mais, seul, j'ai trop le temps de songer à mon sort pour trouver autre chose que des pensées amères. Madame, pourquoi êtes-vous partie ? Croyez-vous que ce ne soit rien que quatre jours d'abandon et de réflexions cruelles ? Vous connaissez mes opinions désespérées ; vous savez si je vois la vie en beau, et quand je cherche à envisager mon avenir, j'y trouve de grands devoirs, mais un bonheur tel qu'il me le faudrait, non ! Il n'y a qu'une femme que je puisse aimer, et tout nous sépare, votre vie ne peut être à moi, et moi il faut que je vous aime, que je n'aime que vous. Vous avez beau dire, il n'y a que vous ! Je les ai vues, ces femmes qu'on dit belles ; oui, un sourire de vous, un regard, que sont-elles à côté de cela ? Et cependant il y a entre nous l'impossible, je le sens, car je ne suis point fou, je vois ce qui est, je ne puis le changer. Nos destinées ne peuvent s'unir. Cette idée est une idée de désespoir. Cette idée me serre sans cesse le coeur ; mais c'est maintenant que vous êtes loin, maintenant que je n'ai plus l'espoir d'appuyer sur vos genoux ma tête découragée et de tout oublier dans un regard de vous, c'est maintenant qu'elle m'accable.

"Je n'aime plus l'étude pour elle, je n'aime rien sans vous. Avec vous, je ferais tout avec bonheur ! Oh ! quelle puissance je me suis sentie dans les jours d'aveuglement où j'ai espéré être quelque chose dans votre existence ! Mais, encore une fois,

lettere di Ampère octobre 1823.

je ne dois pas le souhaiter. Qu'importe que ma vie soit féconde ou stérile, heureuse ou tourmentée ? La vôtre ne sera pas troublée par moi. Je ne vous demande pas votre avenir ; qu'il soit heureux ! Mais, madame, encore quelques mois, encore quelques instants, et puis... que le néant commence !

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Lundi matin, octobre 1823. +

"Je partirai. J'ai passé toute la nuit avec mon père dans des perplexités déchirantes. Il a pris son parti de très-bonne grâce sur la pièce, à condition que je la lise à Talma avant mon départ ; je viens de recevoir une lettre de Lavigne qui ne sait plus quand il le verra ; mon père tient infiniment à ce que vous soyez assez bonne pour écrire tout de suite à Talma que vous allez quitter Paris, et que vous lui demandiez une lecture. Si elle a lieu avant samedi, je pourrai partir le lendemain de votre départ, ce que je désire bien fort pour ne pas faire durer la situation cruelle où je suis. Je n'ai pourtant rien à me reprocher, ni à reprocher à ce bon père. Je lui ai montré avec sincérité tous mes combats. Quand il m'a peint son isolement, sa tristesse, je suis tombé dans ses bras et nous avons longtemps sangloté tous les deux. Il m'a toujours dit : "Fais ce que tu voudras." Enfin, après cette explosion de tendresse et d'attendrissement réciproque, j'ai senti qu'il m'était impossible de me séparer de vous dans ce moment-ci, encore plus que dans tout autre. Je ne fais point un voyage de plaisir, je vous verrai triste, et cette tristesse... Mais n'importe, il me semble que je m'attache à vous par mes souffrances ; vous avez vu hier combien j'étais à la fois touché et malheureux : que de mots m'étaient cruels dans cette confiance dont je vous savais gré ! Eh bien, jamais je n'ai senti pour vous autant d'affection, de dévouement, d'impossibilité de me séparer de vous, que depuis hier.

"Je ne m'attendais pas aux secousses que me donnerait la douleur de mon pauvre père ; lui non plus ; je ne l'ai jamais autant aimé que depuis hier, je le sentais bien ce matin quand j'étais prêt à défaillir dans ses étreintes, quand nos deux visages étaient baignés de nos larmes. Eh bien, c'est dans ce moment que je lui ai dit en l'embrassant, en le serrant dans mes bras, que je ne pouvais rester. Ainsi, je pars, il le faut. Vous quitter, c'est la mort.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Lundi soir, octobre 1823. ++

"Je crains de vous avoir laissé voir ce matin le déchirement de mon coeur et les regrets de mon père. Je tremble qu'un faux sentiment de pitié ne vous égare. Maintenant, le coup est porté, je lui ai annoncé mon départ, il est résigné. Mon départ est inévitable comme le vôtre ; n'oubliez pas ce dernier mot. Songez qu'après ce que vous m'avez dit, différer serait me faire la peine la plus cruelle, et si vous craignez de causer du chagrin à mon père en m'éloignant de lui, dites-vous bien que, si vous partez je pars, mais que si vous restez je pars aussi.

J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, 26 décembre 1823.

"Cher père, ce que tu me dis du cousin de Sutières me confond ; c'est décidément de la folie bien caractérisée. Que va-t-il devenir ? Il n'est pas permis de l'abandonner. Quand je pense qu'avec l'argent que j'emploie dans ce voyage je le mettrais peut-être hors du besoin, je sens des remords réels et je te demande comme une grâce, afin de me délivrer d'un tourment qui empoisonnerait tout mon plaisir, de lui donner de ma part 100 francs, sur la somme qui me revient du loyer au mois de janvier. à cela je joins une lettre à son adresse ; ainsi j'aurai deux inquiétudes de moins : la crainte qu'il ne lui arrive quelque chose de funeste, et celle de te savoir exposé aux visites d'un aliéné.

"Je ne désespère pas de t'envoyer bientôt quelques vers de la Juive.

"à Rome, quand le feu de mon admiration sera calmé, je vais prendre le ciseau et donner au marbre les premiers coups ; j'ai encore travaillé le plan.

Jean-Jacques.

1824

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Rome, 7 janvier 1824.*

"Depuis que je suis à Rome, mon cher père, je ne t'ai pas envoyé de ces longues narrations que tu aimes, cependant je n'eus jamais tant à raconter. Aujourd'hui enfin je te ferai le récit de quelques promenades, de quelques journées, pour te donner une idée de ce que c'est qu'être à Rome, de ce qu'on y fait, de ce qu'on y voit, de ce qu'on y éprouve. Tu sais que j'ai vu le Capitole, Saint-Pierre, le Panthéon ; j'ai dû t'entretenir de tout cela un peu froidement. Les premiers jours que l'on passe ici vous étonnent ; il faut s'accoutumer à tant de nouveautés ! D'ailleurs, l'atmosphère était humide et sombre, Mme Récamier assez souffrante, de plus les lettres manquaient ; je me sentais triste, trop triste même pour la ville de la tristesse. J'avais fait sans entrain, par la pluie, une course que je viens de recommencer tout à l'heure par un beau soleil. Les ruines ont besoin de lumière, sans cela elles portent à l'âme une impression de mélancolie accablante. Ce matin je fus frappé vivement en entrant dans les thermes de Dioclétien, dont une salle est devenue l'immense nef de Sainte-Marie des Anges, construite par Michel-Ange ; le reste sert de greniers et d'écuries. Au fond d'une cour où l'herbe pousse, il y a une petite fontaine presque tarie, de grands arceaux d'architecture romaine s'élèvent au-dessus des constructions modernes, et sur les murailles délabrées grimpent des touffes de lierre et de verdure. En pénétrant dans les cours intérieures, on trouve un cloître désert, au milieu duquel est une enceinte carrée d'où s'aperçoivent les sommets des ruines. Il y a dans cette grandeur solitaire et détruite quelque chose qui m'a surpris et ému. J'ai erré longtemps en ces lieux, puis je me suis mis à marcher à travers les rues isolées. à Rome, c'est un intérêt bien vif que de marcher ainsi devant soi ; à tout instant les yeux sont arrêtés par un palais élégant, un jardin magnifique, une église, un débris. Au-dessus

des murs s'élèvent des cyprès, des orangers chargés de fruits et des rosiers en fleurs. Presque toujours on entend le bruit d'une cloche ou celui d'une fontaine ; on rencontre des hommes se promenant enveloppés de manteaux, des prêtres ou des religieux de tous les ordres, vêtus de noir, de brun, de blanc. Au bout de chaque rue en perspective, se découvre un tableau tout fait, cet ensemble s'empare de l'imagination ; c'est quelque chose de mélancolique, de paisible, de grand, d'unique ; c'est une poésie qui dépasse toutes les poésies.

"J'ai été voir le Moïse de Michel-Ange ; j'y retournerai. Voilà un juif ! Ruben doit avoir quelque chose de cette inflexibilité, de cette puissance, dans le XIIIe siècle.

Cela serait bien difficile et bien beau. J'ai encore été aujourd'hui à Sainte-Marie-Majeure, admirable église italienne, à laquelle on peut reprocher pourtant de n'avoir rien de religieux ni d'imposant. à Saint-Jean de Latran, les yeux se promènent sur une campagne jonchée de ruines et traversée d'immenses aqueducs. Voilà ce que j'avais déjà regardé une fois et qui ne m'avait produit qu'une impression médiocre. On doit jouir beaucoup plus en revoyant souvent. Ce voyage aura de l'influence sur toute ma vie.

"Adrien m'a écrit une lettre charmante ; remercie-le. Mille respects à ces dames, à M et Mme Stapfer, à Albert. J'embrasse ma tante et ma soeur, et toi de tout mon coeur.

"Ton fils,

J.-J. Ampère.

"Ne m'oublie auprès de personne."

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Rome, ce 2 février 1824.*

"Me voilà donc reçu ! C'est un grand repos et un pas fait pour la Juive. Je voudrais bien savoir comment le public prendra la tentative de Lebrun ; j'espère que ce sera un succès comme l' école des Vieillards, et l'hiver prochain mon tour viendra peut-être. J'ai presque achevé ma scène depuis l'autre lettre, je te l'enverrai. Rome est un très-bon lieu de travail ; si on y parlait français, c'est là qu'il faudrait fonder une école polytechnique.

Les deux monuments qui me frappent le plus sont Saint-Pierre et le Colisée. Pour Saint-Pierre, il n'y a que quelques jours que je commence à en jouir. Il faut s'accoutumer à son étendue pour la saisir et goûter l'ensemble. Les proportions sont si grandes que l'oeil tout seul ne saurait en juger, et qu'il a besoin de s'aider sans cesse de la réflexion et de l'imagination pour pouvoir les embrasser. Mais quand le travail s'est fait plusieurs fois, et qu'il est devenu rapide par l'habitude, l'impression est immense. C'est quelque chose d'unique que ce dôme qu'on aperçoit de tous les points, qu'on découvre à sept lieues de la ville, longtemps avant de la voir elle-même ; c'est le complément de toutes les vues à Rome, c'est comme le soleil dans le ciel. à Saint-Pierre, on va de surprises en surprises, de merveilles en merveilles. Il faut avouer pourtant que toute cette magnificence dispose moins aux sentiments religieux que la plus pauvre église gothique. Il n'y a ni chaises ni bancs ; les Italiens sont à genoux sur le marbre et prient avec ferveur ; les étrangers, et surtout les Anglais, se promènent en causant tout haut pendant que les fidèles continuent leurs oraisons sans paraître dérangés ni scandalisés de cette foule de protestants qui prennent ce temple comme but de distraction. Tout cela semble fort singulier. Saint-Pierre communique avec le Vatican, musée magnifique, plus étonnant peut-être que le reste. Je m'attendais à voir une galerie comme une autre ; point du tout. Il faut se figurer plusieurs palais

se succédant, dont tous les étages sont remplis de chefs-d'oeuvre antiques et modernes. Au plaisir artistique qu'on trouve en ce lieu s'ajoute celui de la promenade à travers ces splendides salles de marbre, pavées en mosaïques, où les statues, les tableaux, les fresques et les tapisseries de Raphaël sont posés avec un goût exquis, une sorte de coquetterie incomparable. Ce qu'on appelle le Belvédère est un pavillon bâti autour d'une cour hexagone, au milieu de laquelle est un jet d'eau. L' Apollon, le LAOCOON, l' Antinoüs et le Persée de Canova, ornent de petits sanctuaires réservés à chacun d'eux. Un jour doux y pénètre de la manière la plus favorable ; on va de l'une à l'autre salle, et comme le bâtiment est symétrique, on revient d'où on était parti sans s'en apercevoir. Quel plaisir de s'égarer ainsi parmi tant de belles choses, au murmure de cette eau qui tombe et doit répandre l'été une fraîcheur délicieuse !

"à l'autre bout de la ville est le Colisée, c'est la Rome antique, la Rome des ruines. Quand on descend du Capitole on voit à ses pieds le Forum, que j'aime par-dessus tout : j'ai déjà perdu bien des heures à regarder le bleu du ciel à travers les colonnes ; on suit la voie sacrée des triomphateurs, en passant sous un arc qui vous conduit au Colisée, préparé par ce qui précède, comme à Saint-Pierre. J'avoue que l'impression de cette grande ruine, assez conservée cependant pour qu'on reconnaisse parfaitement sa forme et sa construction, grandit de plus en plus. Le Colosseum est un monde de ruines ; tous les accidents que peuvent y produire la lumière, la végétation, le temps, se trouvent là. Rien n'est plus impossible à décrire que ces arceaux brisés, ces escaliers écroulés, ce lierre, ces plantes, ces débris suspendus ; la couleur superbe du monument, les grandes lignes de la partie encore debout, tout cela varie de mille manières, selon le jour et l'ombre ; et, pour achever le tableau, au milieu de l'arène où les martyrs ont versé leur sang se dresse une immense croix de bois que viennent baiser tous ceux qui passent. Non, rien, rien ne pourra jamais donner une faible idée d'un pareil spectacle. Tout ce que les souvenirs ont de grand, ce que la

lettre di Ampère 2 février 1824.

rêverie a de plus touchant est là, dans ce coin
du vieux monde. "Adieu, cher père, voilà une lettre de prose qui,
toute dépêchée qu'elle est, t'intéressera peut-être,
en attendant une page de vers qui te plaira
davantage. Embrasse ma tante et ma soeur bien
tendrement. Tes corrections me paraissent bonnes,
je ne regrette que ma tirade. Si tu vois Talma,
dis-lui que Mme Récamier est bien sensible à son
souvenir ; elle espérait une lettre de lui.
à ces messieurs Droz, Picard, Lavigne,
Chevreul, etc., toujours mille choses.

J.-J. Ampère.

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Rome, 13 février 1824.*

"Mon cher père, je n'ai pas encore reçu la lettre qui m'apprendra comment t'a semblé le commencement du premier acte. Je t'envoie ici la fin ; fais-moi tes observations...

"Je jouis toujours beaucoup de Rome ; nous avons l'hiver le plus beau qu'on ait eu depuis longtemps. Mon Dieu, que tu aimerais ce pays ! Nous attendons MM Ballanche et Dugas-Montbel, qui sont de leur côté fort contents de Naples. L'air est très-bon pour la santé de ces dames. Mlle Amélie est tout à fait remise ; elle a joué l'autre jour, par complaisance, un petit rôle dans une comédie de société (le Nouveau Pourceaugnac), elle s'en est tirée à ravir.

Si tu vois Casimir, reproche-lui de ne pas m'écrire ; qu'il dise à Scribe que sa pièce a été représentée ici par l'Europe entière : le Pourceaugnac était un Anglais ; M Futet, un Livonien ; Mme Futet, une Espagnole ; la jeune personne, une Russe ; les officiers, des Suisses ; le colonel, S A Sérénissime le prince de Mecklembourg-Schwerin, qui régnera un jour. Il jouait Dubois dans la Gageure imprévue, le prince Gagarin faisait l'autre valet. C'était amusant de toute manière, les accents, les noms ; mais tout le succès a été pour la Française, Mlle Amélie, charmante en vérité sous son costume de Tiennette. J'assistais à cette fête avec M Delécluze, qui, par une bizarrerie du sort, s'est trouvé seul un moment avec moi dans le carrosse de l'ambassadeur, nous menant de chez le duc de Laval, où nous avons dîné, à l'ambassade d'Autriche pour voir représenter le Nouveau Pourceaugnac par Mlle Amélie et le prince de Mecklembourg. Tout cela paraissait un rêve. Mon existence ici me fait beaucoup cet effet-là. Le matin, je marche ou je travaille ; au milieu de la journée, j'accompagne ces dames à la promenade ; le soir, je retourne à l'Abbaye-au-Bois ; quelquefois je vais entendre de la musique en grand gala, ou bien nous allons aux vaudevilles que donne la troupe de M Demidoff.

Il est impossible que la vie soit plus remplie. J'ai un maître d'italien avec lequel je lis le Dante et m'exerce à parler. Ce que j'ai acquis d'idées sur les arts est quelque chose. Comment n'aurais-je pas gagné à ce voyage qui, réellement, est le voyage poétique par excellence ? Enfin j'aime à penser que j'y aurai commencé et peut-être achevé un ouvrage qui te plaît. Mes désirs y ont pris un tour heureux : je veux me faire un sort indépendant et pouvoir me marier dans quelques années, si je trouve une femme que j'aime et qui me le rende. Mes châteaux en Espagne ne sont plus de courir le monde, mais de me reposer auprès de toi et de te donner tout le bonheur que je pourrai. Adieu, mon bon et cher père. Mille amitiés à ma tante, à ma soeur, embrasse-les bien. Ne m'oublie auprès d'aucun de mes amis. Si tu vois les Jussieu, MM Droz, Andrieux, Picard, la famille Stapfer, M de Biran, M Cousin, M Chevreul, etc., mille choses à tous. Je t'embrasse.
J.-J. Ampère.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rome, ce 24 février, à minuit. 1824.

"Le jour qui commence à présent sera le premier depuis longtemps que j'aurai passé sans vous voir ; c'est le premier depuis que nous sommes en Italie. Cette idée m'attriste, et malgré votre gracieux petit bonsoir de la fenêtre, il me semble que je ne vous ai pas dit adieu.

"Au moment où je suis rentré chez moi, seul, je me suis senti le coeur serré. Ce soir j'étais distrait, mais à peine vous ai-je eu quittée, que j'ai regretté avec un peu d'amertume que vous ne m'ayez pas accordé de rester auprès de vous jusqu'au commencement de ce jour. Véritablement, cette petite superstition de coeur me tourmente. Au moins je porterai avec moi votre oeillet, je mêlerai votre souvenir à tout ce qui aurait pu vous plaire dans cette fête, et ce petit mot vous fera songer une fois de plus à moi dans la journée.

"Adieu, adieu, à demain. - Demain, c'est bien loin, et il n'y a point d'aujourd'hui !"

- Cinq heures du matin. - Je me réveille tout malheureux ; je n'aurais jamais cru qu'une si courte absence me fît tant de peine ; je voudrais pour beaucoup ne pas partir ce matin. Pourquoi, au lieu de ce beau soleil, ne tombe-t-il pas une averse ? Adieu, pensez à moi encore une fois de plus ; comptez bien : c'est quatre que je demande, et moi à tous les instants, à toutes les minutes.

Adieu, adieu.

J.-J. Ampère.

*De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.
Naples, 15 juillet 1824.*

"C'est de Naples que je t'écris, cher père.
Pardonne-moi de ne t'annoncer mon voyage que quand
il est fait. Nous avons passé les endroits
dangereux, escortés par quatre-vingts Autrichiens ;
c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait. Bien
des choses, de près, cessent d'être effrayantes ;
mais tu vois qu'il ne faut pas faire prendre
d'engagements téméraires. Si je t'avais
solennellement promis de ne pas m'embarquer la nuit,
je n'aurais pu profiter de cette occasion, la plus
sûre qu'on puisse imaginer. Marcher avec une petite
armée au clair de lune, c'était le meilleur moyen
d'éviter les inconvénients de la
chaleur et ceux des marais Pontins, redoutables
seulement au coucher du soleil. Rapporte-t'en
désormais à ma prudence.

"Ta lettre est bien triste, mon cher et bien-aimé
père, elle m'a fait une vraie peine ; elle me montre
aussi de ta part une tendresse qui m'a vivement
touché. Mon bon père, tu es donc bien seul !
Heureusement l'hiver prochain ne se passera pas de
la même façon. Ton fils te reviendra pour ne te plus
quitter. Près de toi je ferai l'éducation de cette
petite magicienne juive d'origine, Romaine de
naissance, qui, je l'espère, sera un jour
Française d'adoption, entre elle et sa soeur aînée,
grande fille d'un assez mauvais caractère et
d'assez belle venue, qu'il faudra établir bientôt ;
tu n'auras pas le temps de respirer ni de soupirer.
Je te présenterai, à la suite de ces demoiselles,
ce que chantent d'autres péronnelles nommées
Rome, Florence, etc., etc., dont il faut
bien s'occuper aussi pendant que j'y suis. Oui, tout
cela sera autour de toi cet hiver, et moi avec
elles. Je t'embrasserai, je serai là, dans ton petit
jardin, causant, te lisant des vers, tâchant de
t'amuser par tous mes tours et te racontant mon
odyssée.

"L'air de ce pays est bon. Il n'y a point, comme à
Rome, de maladie grave. Jamais je n'ai joui d'autant
de santé et de bien-être physique. Tant que durera la
grande chaleur, je ne ferai point de courses le

jour ; je me contenterai de promenades matin et soir.

"Il faut venir à Naples, y venir dans ce temps-ci, pour contempler l'éclat de cette lumière et ce ciel admirable, pour jouir en bateau d'un clair de lune sur cette mer à peine agitée, tandis que chaque coup de rame fait briller une lueur phosphorique. Je ne crois pas qu'il se trouve rien de plus délicieux en aucun lieu du monde. Les nuits de la Grèce, de l'Orient, ne peuvent être plus belles.

"Nous irons voir Pompéi par une de ces belles nuits. L'illusion, dans cette ville antique et déserte, sera plus grande à l'heure où tous les habitants doivent avoir quitté les temples, les théâtres, et qu'ils dorment.

"Je t'envoie la fin de la scène du premier acte. Je vais travailler au troisième. J'ai bon espoir de mon séjour ici : il y a moins à voir qu'à Rome, et dans ces longues journées de rêveries au bord de la mer, les vagues m'apporteront bien des vers."

J.-J. Ampère.

e J-J Ampère à Madame Récamier.

Terracine, le 8 novembre 1824.

"Il fait aujourd'hui aussi beau et presque aussi chaud que le jour où nous y étions ensemble, il y a quatre mois. La mer est aussi belle, la végétation aussi fraîche, tout enfin paraît y être resté au même point. Je suis ici la seule créature pour qui le temps ait coulé dans cet intervalle ; mais moi, que je suis différent ! En quel entrain j'étais du voyage de Naples ! J'allais en avant, j'allais avec vous, je saluais pour la première fois la mer d'Italie, je la regardais par la fenêtre de votre chambre. Vous rappelez-vous que vous étiez couchée sur votre lit en me la montrant, que je vous donnai la main pour vous lever, que je vous regardai, que vous avez souri de ce regard, en me demandant des vers de moi que je dis sans me faire prier, malgré la présence de Mlle Duvidal ? Mon Dieu, que tout cela était doux ! Que j'en jouissais, que je le regrette !

"Ce matin je me suis enfoncé dans les montagnes, derrière Terracine. Je me suis assis au pied d'une chapelle abandonnée, j'ai songé à vous dans ce lieu sauvage qui ressemble au lac d'Agnano, où nous étions il y a deux jours, où je pourrais être en deux heures, et dont je serai bientôt à quatre cents lieues ! Voilà toute ma tristesse qui me reprend, je suis prêt à pleurer. Adieu, je baise votre bague.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Rome, 9 novembre 1824.

"Il pleut ; je vous écris dans une chambre sombre qui donne sur une petite rue bien triste. à Naples, du moins, quand il pleut, on a sous les yeux une vaste étendue. Au lieu de la mer et de l'île de Caprée, je vois un vilain mur blanc à quatre pas de moi. J'aurais trouvé un certain soulagement à aller m'asseoir à la villa Pamphili, sur le rocher au bord de l'eau où nous avons lu et retrouvé les jardins d'Armide, ou sur l'herbe, du côté de Sainte-Croix-de-Jérusalem, où nous fûmes le jour de Pâques, ou bien à errer dans Saint-Pierre, dans le Colisée, aux bords du Tibre. Rien de tout cela ne m'est permis. Que faire des heures ? Voilà à peu près ce que seront mes matinées cet hiver à Paris ; mais au moins je verrai mon père, je penserai que ma présence lui est douce.

"Vous me dites que mon absence vous attriste ; j'éprouve une consolation mélancolique à vous croire, je me représente qu'à cette heure-ci peut-être un mot de votre lecture vous rappelle que votre pauvre dictionnaire n'est plus là ; peut-être vous cessez de lire pour penser à lui et le regretter un peu.

"M de Givré m'avait proposé ce matin de prendre une loge à un petit théâtre ; j'avais compris que nous serions seuls, et que nous pourrions causer sans être obligés à une conversation suivie qui, avec lui, est quelquefois assez fatigante ; mais bientôt M de Gaville est arrivé.

Les lazzis de Polichinelle, les coups de théâtre, les feux d'artifice, tout le tapage de la bouffonnerie italienne, m'auraient, je crois, ennuyé dans tout autre moment, mais aujourd'hui il m'était insupportable. Je suis sorti avant la fin, malade des nerfs, et donnant au diable la maladresse de notre ami. En suivant la rue du Corso, il m'est arrivé de passer machinalement devant celle où je demeure et de m'acheminer, par une ancienne habitude, vers le Vicolo dei Greci. Quand je me suis aperçu de cette erreur, je suis revenu sur mes pas en soupirant.

"Me voici dans mon auberge, et je vais me coucher

sans penser comme autrefois à ce que vous m'aviez dit dans la soirée et à l'heure où je pourrai vous voir le lendemain."

10 novembre. - Ce matin le soleil avait reparu ; j'ai emmené de Givré dans une voiture et je suis allé avec lui au Colisée, à la villa Pamphili et à Saint-Pierre ; j'aurais mieux fait de rester seul ; je n'ai pas été content de lui. Il est excellent, mais il ne sait pas entrer dans le vrai d'une situation. J'étais triste, j'aurais voulu parler du fond de l'âme, impossible ; quand je l'entretenais de moi, il me parlait d'un autre ; enfin, il m'a fait enrager.

"J'ai dîné à l'ambassade. Le soir, M Artaud m'a pris à part pour me faire, a-t-il dit, deux confidences importantes : la première, c'est qu'il y a les plus grands inconvénients à ce que vous demeuriez chez lord Kinnaird, à cause de sa vie privée et politique ; la seconde, c'est que le duc de Laval revient, grâce à lui, mais en s'engageant avec le parti jésuitique. Je ne sais ce qu'il y a de sûr là dedans. Il semait tout cela de choses à sa manière sur lui, sur son influence, dans le genre que vous connaissez.

"Je pars demain, je m'éloigne encore ; vous serez un courrier sans recevoir de lettre de moi, mais pensez que j'écris tout de même et qu'elles vous arriveront.

"Adieu, adieu, je ne savais pas ce que c'était que des jours tristes.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Ferrare, dimanche 14 novembre 1824.*

"Demain soir j'arrive à Padoue et je m'embarque sur la Brenta. Au point du jour j'entre à Venise. Je suis bien aise d'y arriver par une nuit froide à la clarté de la lune qui finit ; je me sens disposé à sympathiser avec son deuil. Je ne crois pas qu'elle l'emporte beaucoup par l'air d'abandon et de grandeur passée sur Ferrare. Il y a ici quelque chose de Versailles : des grandes rues, des palais superbes, et çà et là quelques habitants. J'ai employé la demi-heure de jour qui me restait à aller voir ce qu'on va voir à Ferrare : la prison du Tasse, qui est un véritable cachot humide, bas, malsain ; y mettre le pied fait éprouver un sentiment d'horreur et de pitié. C'est ainsi qu'on a traité votre poète ; je ne vous conseille pas d'entrer jamais dans cet infâme lieu.

"à Saint-Onufre on est saisi d'une compassion profonde pour les malheurs d'un beau génie, mais ici on est accablé, révolté, d'une si atroce, si cruelle et si absurde persécution. Tout près est la demeure princière où Alphonse s'égayait avec les belles dames et les beaux esprits du temps, tandis que le Tasse se réchauffait les mains auprès d'un misérable brasier dont on voit les restes. Mais ce qui fait encore une impression plus douloureuse, ce sont les vers que ce pauvre captif adressait à son oppresseur, où il le comble de louanges et entre autres tendresses l'appelle mio caro. On les voit écrits de sa main à la Bibliothèque, avec la chaîne et l'encrier de l'Arioste, qui sont moins touchants. Je ne vous parle que du Tasse, parce que c'est lui qui vous intéresse ; ce voyage ne peut être pour moi ce qu'il est pour un autre, le coeur me manque ; impossible de visiter consciencieusement les galeries, les monuments, comme voulait me le persuader l'autre jour Givré, qui se fâchait parce que je lui parlais de regarder légèrement Padoue ; je suis pressé de revoir mon père, et puisque je l'ai été assez pour vous quitter, je le suis trop pour faire l'amateur de ville en ville : aussi suis-je venu en ligne droite. Arrivé ce matin à quatre heures

à Bologne, j'en suis reparti à sept. Je comptais rester à Venise le temps d'y recevoir les deux courriers suivants ; en partant trop vite de cette ville je craindrais de ne pas trouver à Turin la lettre que je vous demande de m'y adresser. écrivez-moi deux fois à Milan, puis à Lyon, puis à Paris ; alors plus d'intervalle, tous les deux jours j'aurai un petit mot d'amitié, en attendant que ce soit un mot tous les jours. J'ai fait de bien beaux plans pour aller au-devant de vous. Quel voyage !
"Adieu, pensez à moi.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Padoue, 15 novembre, à sept heures du soir,
1824.*

"Que j'ai bien fait de gagner un jour ! J'arrive ici tout à l'heure, et je vais m'embarquer sur la barque courrière qui part tous les soirs à huit heures pour Venise, où je serai demain matin à la pointe du jour. demain je recevrai votre première lettre ; je suis venu de Rome aussi vite qu'elle, et demain, à l'ouverture des bureaux, j'espère être le premier. Ainsi je n'ai point perdu de temps, mon voyage n'est qu'une course de Naples à Venise pour venir chercher une lettre de vous. Comme le coeur me battra en la recevant ! Qu'allez-vous me dire, quelle sera la première ligne, le premier mot ? voilà ce que je me demande et cherche à deviner ! Et s'il y avait une mauvaise nouvelle, si vous étiez malade ! Je ne savais pas combien l'absence pouvait agiter. Imaginez, madame, que je suis venu de Rome à Bologne avec cette lettre cachée, dans le paquet de Naples, qui ne s'ouvre qu'à Venise. Ainsi j'étais avec elle sans pouvoir seulement en lire l'adresse. Rien que voir votre écriture m'aurait fait plaisir, mais il n'y avait pas moyen, et, quand à Bologne il a fallu m'en séparer, c'était un peu comme de vous quitter encore une fois. Pendant les trois jours et les trois nuits que j'ai passés avec le courrier, je n'ai pu vous envoyer que de petits mots griffonnés sur l'angle de la table de la poste, tandis qu'on déposait les paquets, car nous ne nous arrêtons pas. Hier, à Ferrare, j'étais brisé.

"Ce soir, je vous écris dans un café de Padoue. Cette lettre va me suivre à Venise. Comme hier et avant-hier, je suis arrivé trop tard et parti trop tôt pour que la poste fût ouverte, j'ai été obligé de laisser mes billets dans les auberges avec force recommandations, de solennelles promesses, de l'argent pour les affranchir et de magnifiques largesses. Ne manquez pas à votre promesse, je vous en supplie : un courrier sans lettre de vous me désolerait, me mettrait dans un état violent ; ce serait comme les jours où je ne vous avais pas vue."

Venise, 16 novembre.

"Je viens de la poste, elle n'était pas encore ouverte ; je vais y retourner tout à l'heure. Que les minutes sont longues ! Venise est une fort belle chose, à peu près comme on se la figure, et qui cependant dépayse plus que toute autre ville. Je la trouve bien belle, bien bizarre et bien triste. J'aimerais à me promener en gondole avec vous ; mais non, j'ai assez souffert en barque. J'entends de ma chambre sonner la vieille cloche de Saint-Marc, que vous entendrez sonner aussi, mais que nous n'entendrons jamais sonner ensemble. Je retourne à la poste.

"Point de lettres ! Je ne puis rien y comprendre, je suis sûr que vous avez écrit ; je suis au désespoir, l'autre courrier ne vient que jeudi ! Je trouve une lettre de mon père, dans le même sens que la précédente ; une lettre de ma tante, bonne, mais glacée. Je n'ai que vous pour appui, pour espoir, ne m'abandonnez pas. Mon Dieu ! que j'étais loin de m'attendre à cela ! Ma lettre vous aurait-elle déplu ? Ne m'aimez-vous plus ? êtes-vous malade ? Si vous saviez comme je suis triste !

J-J Ampère.

e J-J Ampère à Madame Récamier.

Venise, le 16 novembre 1824.

"Je m'assieds à ma table pour vous écrire, la mort dans l'âme. Mon désappointement, en ne recevant point de lettre de vous, m'a jeté dans un abattement que je ne puis exprimer, seul dans cette ville, où personne ne me connaît, où il est impossible que je sorte pour aller voir quelqu'un, et que ma porte s'ouvre pour laisser entrer même un indifférent. Dans cet isolement absolu, si nouveau pour moi, ne pas entendre parler de vous, quand depuis tant de jours j'attends un mot pour me rendre la vie, pour rattacher ce présent bizarre, qui me fait l'effet d'un rêve douloureux, à tout mon passé. Cet état m'accable, je ne sais que devenir ; à cela se joint la fatigue de toute cette semaine. J'ai d'abord essayé de regarder les curiosités, puis, dans une sorte d'étourdissement, je me suis mis à errer sans but sur la place Saint-Marc. Je m'asseyais n'en pouvant plus, je me levais d'agitation, j'avais froid dans tout le corps et la tête brûlante. Bientôt la fièvre m'a pris ; j'allais au hasard et avec impatience dans ces rues étroites et tournantes de Venise, incapable de travailler, de lire, de voir ; enfin j'ai atteint la nuit, je vais me coucher. Je ne me pressais ainsi que pour arriver presque aussitôt que votre lettre ; je ne croyais pas tant la devancer."

17 novembre.

"Ce matin, après avoir couru les églises, qui vraiment sont ici plus belles que partout ailleurs, même qu'à Rome, j'ai repris ma gondole et suis allé voir les moines arméniens dans l'île Saint-Lazare ; la Société asiatique m'a mis de suite en pays de connaissance. Ce qui m'a le plus frappé chez les bons religieux, c'est l'embarras de ces pauvres gens qui, dans leurs publications, doivent respecter le pape parce qu'ils sont catholiques, et le grand mufti parce qu'ils sont sujets de la Turquie. Puis j'ai été au Lido, où l'on entend le bruit des flots de la pleine mer ; ce bruit m'a rappelé Naples. Je suis revenu tristement dans la gondole ; en descendant au Jardin public, là, je suis resté

deux heures à réfléchir à ma destinée.

"Aujourd'hui je recevrai votre lettre, c'est un espoir qui ne peut pas être trompé ; cependant je crains, j'ai été si étonné, si accablé l'autre jour ! Il y a encore une heure à attendre, que devenir ?...

"Enfin il est arrivé, voici un mot de vous, je suis ravi, transporté : ce que vous me dites est précisément ce que je voulais, ce que j'espérais. Chaque mot de votre lettre est délicieux à lire.

Comme j'ai déchiré l'enveloppe, comme j'ai été ému, comme je vous aime ! Mais pourquoi ne m'avoir pas écrit le mardi, comme nous en étions convenus ? J'ai tant souffert ! Oh ! ne manquez pas un courrier. Adieu, je ne croyais pas pouvoir être encore si heureux."

18 novembre. Venise. - "Ce que je trouve vraiment de frappant ici, c'est l'aspect de la ville vue des lagunes à quelque distance ; car l'intérieur, avec ses canaux qui ressemblent à des égouts, est en général fort laid. Je n'ai rien vu dont il soit aussi impossible de donner l'idée par la description que l'église Saint-Marc. C'est une bizarrerie imposante qui subjugué l'imagination et plaît comme un conte des Mille et une Nuits, comme l'Arioste, comme la Tempête de Shakespeare, par le mélange des genres et l'incohérence des formes : de l'arabe, du gothique, du grec de Constantinople, des sculptures de la Renaissance d'un goût pur et délicat, des mosaïques du XIIe siècle et des peintures de Paul Véronèse, des bas-reliefs égyptiens, persans, les dépouilles de l'Orient, les débris de la Grèce, les conceptions du moyen âge. Tout cela est accumulé d'une manière fantastique. Des choses curieuses aussi sont les salles où s'assemblaient les nobles de Venise, leurs bancs de noyer et les portes de cèdre enlevées à Sainte-Sophie. En ce lieu aujourd'hui j'ai remarqué sur la table un crucifix et le Code Napoléon. à chacune de mes impressions je pensais que vous la partageriez. Comme tout cela fût mieux entré dans mon âme si je l'eusse regardé avec vous ! C'est vous qui animez tout en moi, et ce que j'ai vu m'a apparu moins fortement quand je l'avais sous les yeux, que tout à l'heure en vous le racontant.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Milan, 26 novembre 1824.

"Aujourd'hui, poursuivi d'idées sinistres, il m'était tout à fait impossible d'endurer le poids des heures. Incapable de lire, de travailler, de rester assis, je suis allé dans la cathédrale, où je suis resté quelque temps à errer. Là, j'ai bien senti que mon voyage est une absurdité cruelle s'il n'est destiné à faire quelque bien ; j'ai pris devant Dieu la résolution d'en faire à mon père, à ma tante, à ma soeur. Mais en aurai-je la force ? Ah ! J'éprouve ici un regret bien profond de vous avoir quittée ! Je m'attendais à de l'isolement, de l'abandon, à une vie pâle et triste ; mais si j'eusse pu prévoir le degré d'amertume, d'agitation, cette rage qui me prend par moment en songeant au mal que je me suis fait, à celui que je me prépare, je ne serais certainement pas parti. Mais je ne voyais tout cela que confusément ; je ne le vois si vivement que depuis votre lettre : en m'ébranlant tout entier par la crainte d'un danger pour vous, elle m'a appris tout ce que j'avais à souffrir. Je suis horriblement bouleversé, mais je vous aime plus que jamais ; je vous aimerai toujours, toujours davantage.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Turin, 29 novembre 1824

"J'arrive ici. Ce soir le bureau est fermé, ce n'est que demain à neuf heures que je recevrai cette lettre qui doit me rassurer ou m'alarmer. Une heure après je pars pour Lyon, où je serai samedi matin ; là encore j'espère recevoir un mot de vous. Et puis Paris, où je pourrai compter sur un courrier régulier. Mais celui de demain, que va-t-il me dire ? Que je suis inquiet !"

30 novembre. - "Je viens de la poste où il n'y a rien. Je suis d'une inquiétude extrême.

N'auriez-vous pas reçu mes lettres et voudriez-vous me faire une telle peine ? Non, cela ne se peut.

Seriez-vous plus malade ?

M Ballanche me l'eût écrit ! Tout est moins alarmant qu'un tel silence. Est-ce tout simplement un de ces retards si ordinaires dans les calculs que l'on fait ? Je l'espère. Mais que cela est cruel !

J'ai suivi ponctuellement l'ordre que je vous avais tracé : trois à Venise, deux à Milan. Je les ai reçues ces deux-là, dès lors je n'ai plus rien attendu, je suis venu ici. Le courrier est arrivé hier : était-ce celui qui ne m'avait rien apporté à Milan ? Cela me paraît probable. Je m'y perds.

"Adieu, adieu, je suis bien malheureux.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Naples, novembre 1824.*

"J'ai passé une horrible nuit !... Eh ! bon Dieu, que voulez-vous que je devienne si nous ne nous quittons pas bien... Croyez-vous que j'aurai la force d'aller jusqu'à mon père ? écoutez, madame, nous nous aimons tous deux d'une amitié vraie ; ne nous faisons pas un mal irréparable. Si je croyais voir la vôtre s'altérer, ce serait pour moi comme d'apprendre qu'un danger menace mon père... Voulez-vous me réduire au désespoir ? Que vous ai-je fait ? Ah ! par pitié, que je vous parle ce matin ; faites-moi dire l'heure par cet homme ; si ce pouvait être avant midi ! Chaque minute me tue.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Terracine, 7 novembre 1824.

"Je viens d'arriver ici à cinq heures et j'y resterai jusqu'à demain à trois heures. être si près de vous comme enchaîné, perdre ce jour qui ne me rapprochera point de mon père ; quelle violente tentation j'aurais de retourner à Naples par le courrier de cette nuit ! Non, je ne puis comprendre clairement que c'est bien moi qui vous ai quittée, que je fuis loin de vous pour longtemps, pour plusieurs mois ; que je me sens perdu, abandonné, accablé de fatigue. Ce matin, je m'endormais par moments, et tout de suite je vous voyais, je causais avec vous ; il m'est arrivé plusieurs fois dans un demi-sommeil d'entendre distinctement votre voix. Je regarde sans cesse ma bague et je pleure en la regardant. "Je vous écris de cette auberge où nous avons vu la mer ensemble ; j'ai demandé la chambre où vous étiez, elle était prise ; je suis au-dessus, j'écoute le triste bruit des vagues qui vous plaît. Quand serai-je à Venise ? Quand verrai-je pour la première fois de votre écriture !

"Adieu. Parlez de moi à tout le monde, mais je ne puis penser qu'à vous.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, ce samedi 11 décembre 1824.*

"Enfin j'ai un moment bien doux, madame, après tant de jours si pénibles. Je reçois le petit mot de Rome ; vous n'êtes plus malade, vous m'écrivez, vous n'êtes pas fâchée contre moi. Et enfin vous voilà un peu plus près de la France. Je suis, comme vous, dans tout l'étourdissement de l'arrivée.

"J'ai trouvé mon père d'une tristesse et d'un abattement que ma présence a moins dissipés que je ne l'espérais. Cependant je crois qu'il était bien heureux de me revoir ; j'attends plus de l'habitude de nos conversations, de l'intérêt qu'il prendra à mes travaux, à mes succès, si j'en ai ; il pense toujours à faire jouer Rosemonde. Ce pauvre père avait vraiment, par l'isolement, l'absence de communication de ses pensées, commencé à se livrer à des imaginations sombres dont j'aurai bien de la peine à le délivrer. Que tout cela serait-il devenu si mon absence se fût prolongée ? J'ai appris des événements de famille qui m'ont encore affligé. Je suis entouré de gens bien malheureux ; je ne veux m'occuper que de la destinée des autres. La seule pour laquelle je ne puisse rien est la mienne. "J'ai vu M Récamier et M Paul David. Demain je dois dîner avec eux.

"Adieu, madame, j'espère un peu qu'à présent que nous sommes tous deux fixés, il y aura plus de régularité dans notre correspondance.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, mardi 14 décembre 1824.

"Que vous êtes bonne d'être triste de ce que j'ai été si malheureux en ne recevant point de vos nouvelles ! Je suis maintenant désolé en pensant à toutes les lettres dans le même sens que vous devez recevoir. Enfin aujourd'hui était mon bon jour, je suis allé au Musée pour la première fois. Là, j'ai retrouvé Rome dans les tableaux de Robert et de Schnetz, qui sont à peu près, je crois, ce qu'il y a de mieux au Salon. Puisque vous lisez les articles de M Delécluze, vous avez vu que l'exposition de cette année est un combat entre l'école de David et les romantiques. Cela promet, sous une forme quelconque, un élan nouveau aux arts en France, que la littérature est appelée sans doute à partager. Je crois que nous sommes à la veille d'un siècle littéraire. Dieu veuille que tout cela tourne bien ! M Lebrun, qui est le romantique du Théâtre-Français, sera joué au commencement de janvier. Ces jours-ci, on va donner Germanicus. Cette pièce, ainsi que Léonidas, de Pichat, et Virginie, de Guiraud, que la censure avait défendues et qui vont être jouées immédiatement après le Cid d'Andalousie, forment un encombrement qui rend particulièrement impossible d'arriver cet hiver. Ainsi, il n'y a pas à y penser.

"J'ai dîné aujourd'hui avec M de Lamennais, qui m'a beaucoup plu. Il est extrêmement petit et mesquin, a l'air jeune, la figure pâle, les manières simples. Il n'a guère parlé que de sujets étrangers à ses idées, a dit des choses pleines de bon sens sur Rome, qui montrent qu'il l'a bien sentie. Il n'a pas fait une phrase, c'est un homme parfaitement naturel. Le soir, au coin du feu, il nous a tranquillement exposé son système sur le ciel, l'enfer, la terre et la fin du monde, qui, selon lui, est proche, parce qu'il remarque à la fois un immense besoin de vérité, de perfection, d'ordre, et un progrès effrayant de l'erreur et du mal. Ce double mouvement ne peut durer longtemps, dit-il, sans que l'homme, dont l'état sur la terre n'est ni le bien ni le mal

absolu, ne se fixe ou dans un de ces états, le ciel, ou dans l'autre, l'enfer. Il croit dans le paradis à un bonheur progressif. Pour l'enfer, regardant le néant comme le mal infini, et les damnés en étant infiniment éloignés, il trouve dans leur état un triomphe infini de la volonté divine. Tel est l'ensemble de son système, qu'il débite d'une voix tranquille, de l'air d'une conviction profonde. Il vous parle avec le même calme des miracles du prince Hohenloë, et dit froidement que lui-même a vu beaucoup de miracles : il est fanatique en dedans. Je le crois très-sincère, très-systématique et très-bon."

Mercredi 15. - "On est ici fort inquiet de M Cousin ; le gouvernement paraît l'avoir tout à fait abandonné. Ce qui me préoccupe le plus, c'est sa santé. Sa pauvre mère, qu'il soutenait, ne sait ce qu'il est devenu, ne veut croire personne, et s' imagine qu'on lui cache sa mort. Y a-t-il quelque chose de raisonnable à tenter ? dans ce cas je m'en remets à vous.

"M Paul m'a appris que M Ballanche a écrit sur les plébéiens de Rome : cela doit être plein de sagacité, de finesse et d'originalité.

"Vos petites soirées ont donc recommencé ? Je vois d'ici cette excellente princesse entrer d'un air serein avec cette pauvre Lina qui semble si bonne ; le duc de Laval qui jette en avant un principe de discussion pour le plaisir de la faire naître ; vous dont l'attention fine l'encourage ; Mlle Amélie qui le combat avec beaucoup de bon sens et de bon goût ; M Ballanche qui sourit ; lord Kinnaird qui plaisante ; et ce bon Givré qui s'avance d'un air un peu empesé et dit bien, mais hors de mesure. Qui avez-vous encore cet hiver ? Donnez-moi quelques détails pour que, dans mes soirées solitaires, je puisse me transporter en esprit au palais Colonna.

"L'amitié, l'imagination et le travail, c'est de cela seulement que je puis vivre ; j'en ai besoin, je m'efforce de prendre à ce qui m'entourne, je n'ai jamais eu une tristesse aussi réelle au fond du coeur.

"Mais je me suis trop lamenté en vous écrivant :

lettere di Ampère 14 décembre 1824.

cette mélancolie sur moi-même finirait par vous ennuyer. Je vous parlerai de ce que je verrai.

Pourquoi vous répéter en cent façons que j'ai la mort au fond du coeur ? Oui, la mort et vous.

"Adieu, conservez-moi votre amitié, avec elle je puis encore exister.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, 16 décembre 1824.*

"J'ai entrevu Talma à la répétition de Germanicus ; il m'a demandé de vos nouvelles, et m'a témoigné tout son regret de ne pouvoir aller d'où je viens. C'est encore une personne dont la vue se lie à votre souvenir ; je l'ai rencontré pour la première fois à l'Abbaye, c'est vous qui m'avez mis en rapport avec lui, c'est à vous que je dois l'intérêt qu'il m'a montré depuis. Vous êtes entre moi et lui. Je le verrai souvent, non par utilité, puisqu'il n'y a nul espoir pour cette année, mais pour le plaisir de mieux connaître un homme si supérieur, si bon, et de causer quelquefois de vous.
"Adieu, à demain."

17 décembre. - "J'ai vu ce soir M Delécluze, qui a reçu une lettre de M Artaud. Il est triste d'apprendre par un autre de vos nouvelles. Demain serai-je plus heureux ? Quand on ne reçoit point de lettres, on voit combien elles ôtent d'amertume à l'absence. Demain je me mettrai à travailler, si j'ai un mot de Rome ; sans cela, mon ouvrage sera mauvais. J'ai commencé aujourd'hui l'hébreu ; par un grand hasard, ce cours, celui de mon père et celui de M de Rémusat se trouvent les mêmes jours (deux fois par semaine), et se suivent tous les trois ; ainsi, cela ne me fait presque point perdre de temps. D'ailleurs, cela me ramène à Rachel ; l'étude d'une langue fait entrer profondément dans le caractère du peuple qui la parle, et en lisant Jérémie et Isaïe en hébreu, j'apprendrai à mieux faire parler Ruben en français.

"Adieu, vos petits mots sont si charmants, me font tant de bien ! ne m'en privez pas."

18 décembre. - "Je reçois votre lettre du 30. Ce que vous me dites des deux courriers me rassure sur le silence du dernier. Vous êtes charmante, vos lettres sont plus aimables, plus touchantes les unes que les autres ; je sens mieux que jamais que notre amitié est pour la vie."

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 18 décembre 1824.

"Voilà mon premier jour de travail. J'ai éprouvé une espèce de plaisir un peu sombre à passer la journée dans ma chambre, tantôt lisant, tantôt essayant d'écrire, tantôt m'arrêtant pour rêver.

"Tout ce que je lis sur les Juifs me frappe bien vivement. Ce sentiment de haine pour les autres peuples, d'indomptable fierté en raison du choix de Dieu qui les soutient et les relève dans la plus profonde dégradation où les ont plongés les peuples modernes, cet invincible espoir fondé sur d'antiques promesses, ce mélange d'irritation et de patience, de fanatisme et de ruse, se retrouve à toutes les époques. Je le rencontre, soit que je l'étudie à la source, dans celui qui a fait le peuple juif ce qu'il est, Moïse ; soit que je le suive dans les prophètes, qui ont tous exprimé le sentiment national héréditaire ; soit que je le découvre encore dans les derniers dépositaires de ces traditions de haine et d'orgueil, dans ces Juifs, avilis sans doute, mais qui, au sein de leur bassesse, croient et espèrent, comme leurs aïeux, que la terre leur sera donnée.

Pourrais-je dans Ruben retracer quelque chose de tout cela ? Quant au rôle qu'il joue dans ma pièce, ce que je lis me rassure toujours de plus en plus. J'ai trouvé des choses positives et très-curieuses sur l'influence et le pouvoir des Juifs au XIIe siècle, surtout en Espagne. Jamais époque ne fut plus favorable pour attendre l'accomplissement de la chimère de leur rétablissement en corps de nation, chimère qu'ils n'ont jamais cessé de nourrir.

"Ce soir je suis allé chez M Cuvier, où mon père attachait, je ne sais pourquoi, une excessive importance à me mener. Comme je ne suis revenu à Paris que pour lui faire tous les petits plaisirs qui dépendront de moi, je n'ai pas voulu lui refuser cette satisfaction. M Cuvier a une manière froide et un air important qui ne sont point de mon goût ; j'avais toutes les peines du monde à articuler les réponses polies qu'il fallait

faire à ce qu'il m'a dit d'obligeant. J'ai vu là M de Humboldt, qui m'a demandé de vos nouvelles."

19 décembre. - "Je viens de lire des conversations de lord Byron qu'on a publiées depuis sa mort ; quand j'ai lu quelque chose de lui ou sur lui, il m'en reste toujours un peu de trouble dans l'âme.

"Vous me demandez Venise ; l'élégie est presque terminée ; il me reste une trentaine de vers à faire, j'attendrai pour vous l'envoyer. J'espère qu'elle vous satisfera pleinement sous un rapport : le nôtre y est établi tel qu'il a été avec une clarté qui ne laisse rien à désirer, et ne permet de rien soupçonner ; dès les premiers vers vous serez rassurée complètement. Mais je n'ai pu m'empêcher d'exprimer avec la même candeur un regret qu'il faut me pardonner : le regret, de ce qui aurait pu être, est le sentiment le plus profond de mon coeur ; je n'ai pu l'y contenir, et j'ai osé dire une fois ce que je ne dirai plus.

"Ce soir je reçois une lettre de Givré ; ce n'est pas la sienne que j'attendais. Du moins, elle m'empêche d'être inquiet, mais vous savez qu'il y a une pire inquiétude. Adieu, madame.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, 22 décembre 1824.*

"Je suis plus content de ma journée d'aujourd'hui que de celle d'hier : j'ai travaillé, j'ai achevé l'élégie de Venise, je n'ai plus qu'à la mettre au net, et vous la recevrez par le prochain courrier. J'ai fait aussi de petits arrangements que je crois assez heureux pour le cinquième acte de la Juive. Plus je considère et plus je perfectionne mon plan, plus il me semble qu'il y a là les éléments du succès. Que j'aurais de plaisir à vous en voir témoin ! Ce serait encore quelque chose de bon que je vous devrais : sentiment moral, poésie, goût du travail, ce que je puis avoir d'idées justes sur les choses de ce monde, ce que je pourrai avoir de renommée, tout cela c'est à vous que j'en suis redevable. Qu'il m'est doux de me le dire et de vous le dire ! Il a fallu l'acheter, je l'ai payé un peu cher, grâce à ma folle tête, mais pas trop cher puisque j'y ai gagné une chose qui, à elle seule, vaut mieux que tout le reste : votre amitié !

"Il faut vous parler un peu de ce qui se passe ici. L'on a donné avant-hier la première représentation de la reprise de Germanicus, qui a complètement réussi. La seule tragédie qui ait eu du succès avant Germanicus et depuis Jeanne Shore, c'est le Fiesque de M Ancelot. Le sujet me paraît être un de ceux qui conviennent le moins à cet auteur, que son talent porte à la pompe du style, tandis que, pour peindre une conspiration conçue et conduite au milieu des plaisirs par un jeune noble de Gênes dans le XVIIe siècle, une conspiration presque de salon, il fallait, à ce qu'il me semble, un style d'une élégante familiarité, qui touchât à celui de la haute comédie, qui ne ressemblât pas à celui de Schiller, trop souvent boursouflé et trivial, mais qui ressemblât encore moins à celui d' Athalie ou même de Britannicus. Lavigne travaille à une Mort de Louis XI. C'est un sujet que mon ami Walter Scott a rendu difficile, mais dans lequel il est au moins

sûr qu'il mettra beaucoup de talent. Je compte sur la flexibilité qu'il a déjà prouvée. Je viens de lire le discours du roi. Vous le recevrez en même temps que cette lettre, vous verrez qu'il n'y est question ni de l'Amérique ni de la Grèce, et qu'on y annonce la loi des rentes : c'est encore une de vos prédictions accomplies. Cela va amener de belles discussions financières ; je regretterai bien de ne pas les lire à M le duc de Laval, tout innocent que j'étais des arguments que j'articulais avec l'air d'une conviction si assurée. Je regrette aussi les autres discussions politiques qu'il me permettait avec lui, et que son esprit et sa bonté savaient rendre si agréables et si faciles.

"Adieu, madame, voilà bien des nouvelles ! Où est le bon temps, celui où nous ne les savions pas ? où la grande affaire était de se demander si nous irions à Saint-Pierre par Ponte-Mole, ou sur le chemin d'Albano par Saint-Jean de Latran ? Que je regrette ce temps-là ! Que j'étais heureux, du moins en comparaison !

"Un tendre adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 23 décembre 1824.

"Je viens de voir les peintures de Gros à la coupole Sainte-Geneviève ; elles m'ont rappelé tout ce que j'ai vu de plus beau en ce genre en Italie. Il y a surtout là une figure de Clovis qui m'a bien frappé. à côté de la belle et douce figure de Clotilde agenouillée, à genoux aussi est Clovis qu'elle semble engager à prier ; lui, baisse sa tête couverte de ses longs cheveux blonds, à peu près comme un taureau baisse le front quand on lui présente le joug, et on n'est pas bien sûr en le regardant qu'il ne soit pas prêt à la relever. Il a l'air d'un homme qui cède à une impulsion supérieure qu'il ne comprend pas bien, il paraît s'étonner de ce qu'il fait. Tout cela est admirablement rendu, non-seulement dans l'expression du visage, mais dans l'attitude et le mouvement de toute la figure.

"Charlemagne est fort beau, mais, selon moi, un peu trop en colère. Il a un genou en terre, et, la manière dont il regarde le globe impérial qu'il a dans la main, fait un peu trop penser à un joueur de boule qui prépare un coup superbe. Louis XVI a l'air trop bourgeois. Assis sur un nuage, dans une espèce de robe de chambre, il rappelle le triomphe des maris montant au ciel en bonnets de coton, dans les Petites Danaïdes. Malgré cette dernière impression, qui m'a fait rire, la coupole de Gros est certainement un chef-d'oeuvre."

24 décembre. - "J'ai combattu aujourd'hui ma tristesse à force de travail : c'est la seule arme que je veuille et puisse lui opposer. Quelque mécontentement qu'on ait du sort, c'est quelque chose que de pouvoir, comme j'ai fait ce matin, passer de l'exposition que faisait mon père des lois les plus curieuses de la nature, à la lecture d'un vieil historien chinois racontant les temps qui ont suivi le déluge, et de là à celle des prophéties de Jérémie dans leur langue, que je n'ai pas résisté à étudier. Ce soir, je me suis transporté dans cette Grèce moderne que vous

aimez tant, par la lecture d'un ouvrage composé avec beaucoup de goût et de talent, le recueil de ses chants populaires, par M Fauriel. En lisant l'histoire qu'il a faite des guerres merveilleuses de la petite peuplade des Souliotes contre toutes les forces d'Ali-Pacha, ce trait-ci m'a frappé par son étrangeté et par l'énergie bizarre de désespoir qu'il suppose : Vers la fin de ces guerres, quand cette nation courageuse avait presque entièrement péri, pendant un combat que livraient aux troupes nombreuses des Turcs quelques désespérés, soixante femmes se rassemblent sur une éminence escarpée, au pied de laquelle était un torrent qui se brisait sur des pointes de rocher, et là, résolues à tout prix de ne pas tomber entre les mains des Turcs, elles jettent leurs enfants dans le précipice, ensuite elles se prennent par la main, commencent une danse en rond au bord du gouffre, et à chaque tour une d'elles se jette dans l'abîme, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. L'idée de cette affreuse danse m'a fait frissonner, et m'a inspiré une espèce de chant court et brusque, à la manière de ceux qu'a traduits M Fauriel ; vous le trouverez après mon élégie que je vous envoie.

"Enfin, dites-moi sincèrement ce que vous pensez des deux ; à distance, l'amour-propre n'est pas si irritable. On paye assez cher cet avantage.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 30 décembre 1824.

"Aujourd'hui je n'avais pas d'espoir, ce n'est pas jour de courrier ; aurais-je cru que ce dût être pour moi une consolation que de ne rien attendre ? Mon père m'a parlé avec épanchement de sa vie, de ses chagrins ; il a été bien malheureux, il est si bon !

"Ce soir j'ai été à l'Odéon pour la première fois : je n'avais pas encore pensé à aller réclamer mes entrées.

On donnait Tartuffe ; vous rappelez-vous que nous avons été une fois voir cette pièce dans une loge de l'avant-scène, nous deux tout seuls ? J'ai pensé à ce jour-là ; je me rappelle vivement le plaisir que me fit ce coup de tête innocent.

"Je cherche à perdre de vue le présent qui me pèse, en rêvant à l'avenir prochain ; dans moins de quatre mois vous reviendrez, ce sera le temps des beaux jours. Nous serons tristes, mais nous le serons ensemble. Si je vous voyais heureuse, ce serait pour moi une grande consolation ; mais en sera-t-il ainsi ?

31 décembre, onze heures et demie. -

"L'année va finir. Malheureusement, je n'ai aucune parole douce pour saluer celle qui commence ; ma mélancolie habituelle, qui jusqu'ici était tolérable, s'est changée aujourd'hui en un accès de rage, aussi vous m'avez trop abandonné. Que voulez-vous que je devienne avec des facultés que je sens en moi, ce besoin d'activité, cette puissance d'agir, et ce je ne sais quoi au fond de l'âme qui éteint tout, qui me tue sourdement ? Oh ! je sais bien ce que c'est : c'est une vie mal prise, c'est une jeunesse manquée. Oh ! si j'avais vu seulement en vous une amie, si mon coeur ne s'était pas usé en rêveries douloureuses, il ne serait pas languissant et brisé comme il est maintenant. Ayez donc pitié d'un malade à qui vous avez fait tant de mal et qui n'a que vous. Oui, de la pitié, de la pitié. Je souffre par ma faute, mais enfin je souffre horriblement.

"Adieu. Ce que j'éprouve aujourd'hui s'accumulait depuis mon arrivée, il fallait que cela éclatât.

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ?

J-J Ampère.

1825

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, 7 janvier 1825.*

"Je ne puis prendre à rien. Plein d'envie de travailler, le travail m'est impossible ; le spectacle ne me tente guère, je n'ai pas été une fois aux Français depuis mon retour, le sort de mes ouvrages m'importe peu ; je ne fais rien pour les autres, et toute mon occupation est d'imaginer le meilleur moyen d'arriver au soir sans trop m'apercevoir de la longueur de la journée. J'ai recours à toutes mes anciennes ressources, langues, sciences, conversations, lectures ; tout cela me saisit beaucoup moins vivement que par le passé. Quand le coeur est vide, il est exposé aux tentations les plus misérables, et je crains le moment où les distractions honnêtes ne me suffiront plus."

9 janvier. - "Pardonnez-moi ce que j'écrivais hier : ne faut-il pas que vous connaissiez aussi mes mauvaises pensées ? c'est à vous de m'en défendre. Mais pourquoi m'abandonner quand vous m'êtes plus que jamais nécessaire, quand vous seule pouvez me soutenir ? Jamais mon imagination ne rêva aussi vivement, aussi pleinement, le bonheur qu'elle voudrait. Toute mon âme, qui se retire successivement de ce qui l'occupait, se concentre et se fixe sur ce désir profond : aimer, être aimé tout à fait, ne fût-ce qu'un jour ! C'est vous qui, par une action lente et insensible, avez développé ce sentiment qui s'est enraciné en moi. En même temps, votre souvenir, votre image, est trop avant dans mon coeur pour lui permettre de s'attacher ailleurs. Vous m'avez fait bien du mal : vous m'avez donné le besoin d'aimer, et vous m'avez rendu très-difficile. Au moins toute votre amitié !
J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 10 janvier 1825.

"Enfin votre délicieuse petite lettre arrive. Je la lis avec ravissement. Je m'accuse, je vous remercie, je suis heureux, je sens que mon existence qui me semblait interrompue, va se renouer. Je voudrais que le courrier partît de suite pour vous dire tout le plaisir que vous me faites. Vous me parlez de ma famille : mon père me paraît beaucoup moins triste qu'à mon arrivée. Malheureusement pour lui, ma première tragédie n'a aucune chance avant l'hiver prochain. Il voudrait voir la seconde avancer rapidement, moi aussi ; mais ce que j'avais prévu est arrivé : j'ai tout mon temps, mon travail est préparé, et je ne trouve pas en moi la verve de l'exécuter. Par complaisance, je me mets devant ma table, je fais quelques vers, en m'apercevant bientôt que des vers de complaisance ne sont jamais bons, et je m'arrête de peur de me dégoûter de l'ouvrage en le gâtant. Ce découragement tenait, je crois, beaucoup à votre silence ; j'espère que je vais me ranimer. C'est à vous à ne pas me délaisser, car je ne serais capable de rien, et je vous rends responsable de toutes les belles choses que je ne ferai pas.

"M Paul David me dit que votre retour est fixé pour les premiers jours de mai. Puisque vous devez partir le 3 ou le 4 avril de Rome, vous serez ici à cette époque ; mais quatre mois, c'est tellement long ! Je suis très-frappé maintenant de la longueur du temps. En Italie, sa rapidité me confondait : ce n'est certes pas que je fusse heureux, mais j'étais près de vous.

"Adieu, adieu, n'oubliez pas combien je vous aime.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, 11 janvier 1825.*

"Tout ce que vous me dites de l'année sainte est bien finement senti. Vous avez une imagination religieuse, mais une imagination de bonne foi, qui n'a pas un parti pris de se monter sur tout à tort et à travers ; il y a dans vos émotions du naturel et du goût. J'ai parlé de vous à mon père à coeur ouvert ; du bien que me faisait votre amitié, du mal que me faisait votre absence ; combien j'avais été agité à cause de vous, et du vide profond que cette agitation m'avait laissé. Il trouve un moyen simple de le remplir, c'est de me marier, mais je crains de le faire attendre un peu avant de lui donner ce plaisir-là. On ne retourne pas son coeur comme un gant ; et d'ailleurs, avec mon caractère, mes idées, mon imagination, ma situation dans ce monde, pourrais-je, voudrais-je, devrais-je me marier ?"

12 janvier. - "Vous me demandez si je travaille à la Juive. Depuis quelques jours je ne pouvais faire un vers, mais votre lettre est venue, et tout de suite j'ai retrouvé de la verve.

"Adieu, madame, si M et Mme Lefèvre sont à Rome, ne m'oubliez pas auprès d'eux. Dites bien à

M le duc

de Laval quel plaisir nous avons à nous entretenir avec M Delécluze de ses bontés pour nous et à nous souvenir de ses aimables conversations. Nous avons

parlé aussi souvent de M Ballanche, de

M de Givré, et nous n'avons pas oublié

Mlle Amélie.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 13 janvier 1825.

"Je suis assez content de ma journée : j'ai fait des vers, j'ai eu le plaisir de les lire à mon père et de penser que je vous les lirai un jour. Mon pauvre père était dans une bonne disposition à laquelle la lecture n'a rien gâté. Il est réellement beaucoup mieux qu'à mon arrivée ; malheureusement il va encore avoir de l'ennui pour ce cousin dont je vous ai parlé quelquefois.

On était parvenu à le placer chez un chimiste, mais il a voulu faire à sa tête, et comme sa tête n'est pas bonne, cela n'a pas bien tourné. Vous voyez que je vous raconte nos petits tracas domestiques avec une grande confiance ; il faut que je sois bien sûr de votre amitié.

"Après les vers, j'ai fait de l'hébreu et du chinois. Ce soir j'ai vu M Delécluze ; nous avons parlé de nos promenades sur la place d'Espagne, que je lui faisais quelquefois prolonger si avant dans la nuit. Nous ne pouvons pas être un quart d'heure ensemble sans qu'il ne nous revienne un souvenir de Rome. J'ai fini cette journée, une des plus paisibles que j'aie passées depuis longtemps, en rêvant dans le jardin au milieu du silence de la nuit.

"Quand vous reviendrez, me donnerez-vous chaque jour un moment ? Je ne vous demande qu'un quart d'heure seul avec vous. Sans cela je regretterais presque ce moment qui m'attend chaque soir, où je vous raconte tout librement ma journée, où je vous dis ce que j'ai dans l'âme. Non, je ne regretterai rien ; je vous verrai, et la présence vaut mieux que le reste. Mais pourquoi ce plaisir me coûterait-il la perte de celui que je goûte maintenant ? N'est-ce pas que je pourrai tous les jours vous faire ma lettre de vive voix ? Il faut écrire cette promesse, et quand vous l'aurez promise, il faudra la tenir, contre votre usage.

"Adieu. Tranquille ou agité, je vous aime. Adieu.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, 16 janvier 1825.*

"J'ai vu ce matin Schnetz chez M Delécluze ; il a eu la croix d'honneur, beaucoup de gloire, et son tableau de Sixte-Quint sera au Luxembourg. Je crois qu'il s'en ira d'ici à six semaines. Je le verrai partir avec un sentiment d'envie que vous devez concevoir. Le printemps sera bien beau à Rome, mais il serait trop beau pour moi ; ce n'est pas là ce qu'il me faut, et je n'ai pas trop de tous les brouillards de ce pays-ci pour engourdir mon âme, pour y éteindre ce qui pourrait ressembler à de la passion. Vous le dirai-je ? J'ai peur de votre retour, de votre retour vers lequel je me traîne avec tant d'impatience et de lenteur. Je vous reverrai, ce seront alors les beaux jours ; que de regrets vont se ranimer, que de langueurs, que de tristesses ! Que j'aurai de peine à contenir mon coeur dans cette amitié que vous avez voulue toute seule ! Ainsi je m'agite de ce que j'espère, je m'inquiète de ce que je désire : triste état, malaise profond, dont j'aurai bien de la peine à guérir !

17 janvier. - "J'ai vu ce matin le grand homme du siècle, l'incomparable Rossini. Un Grec avec qui j'avais fait en route une de ces liaisons de voyage si faciles à former et qui s'oublent si vite, m'avait demandé si je ne serais pas curieux de le rencontrer. J'avais dit que oui, et je n'y pensais plus. Hier, en rentrant chez moi, j'ai trouvé un billet de ce monsieur qui m'engageait à l'aller prendre à midi pour faire visite à Rossini. Certainement, si je n'avais pas été prévenu, je l'aurais pris pour un bureaucrate. Il a parlé avec beaucoup de simplicité et de bon sens de lui, a dit avoir composé trop tôt, ce qui expliquait comment il lui était arrivé de se répéter ; que maintenant il se sentait usé : il a fait cinquante et une partitions et n'a pas quarante ans. Je suis bien aise de l'avoir vu. Quand on voyage et qu'il y a un homme tant soit peu

distingué dans une ville où l'on passe, on s'empresse d'aller le chercher : pourquoi ne pas agir ainsi à Paris ? Je suis décidé à commencer par les personnes les études que je veux faire sur tout ce que le pays contient de remarquable. J'ai le besoin du travail, mais je n'ai pas la force de m'en contenter, et ses distractions, toutes-puissantes qu'elles soient sur moi, comme vous savez, ne peuvent me suffire. "Occupé sans cesse à m'éviter le plus possible, je sens le besoin des autres pour m'arracher à moi-même. Il faut donc voir ce qui vaut la peine d'être vu. Ne croyez pas que j'aie le goût de la société pour elle-même, que j'y porte un autre intérêt que celui de la curiosité. Après le chinois, l'allemand ou l'hébreu, je me reposerai en lisant les pages curieuses du livre de notre temps. Je n'aurai qu'un plaisir vif dans ces lectures, celui de vous les raconter, comme je vous racontais les autres.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, 18 janvier 1825.*

"Combien votre lettre m'a agité ! Vous avez des ennuis et votre retour est plus rapproché ! Pourquoi faut-il que ce soit une cause pareille qui amène un résultat si doux ? Vous allez revenir ! Si ce n'est pas absolument nécessaire, vos amis ne vous laisseront pas faire le voyage dans une mauvaise saison. Que je voudrais que vous fussiez ici ! votre retour me rendrait la vie. Corps et âme, cet hiver-ci me tue, je pérís de langueur. Je n'ai ni verve pour le travail, ni force d'attention pour l'étude ; je perds la faim et le sommeil, et les nuits sont bien longues quand on les emploie à revenir sur le passé et à désespérer de l'avenir. Ma tendresse pour vous est la seule force de mon âme : par là, je vis encore ; je souffre, mais je vis. Revenez donc, s'il le faut, et que la pensée d'un ami qui vous attend vous soutienne.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 22 janvier 1825.*

"Revenez, car sans vous ma vie n'est plus tolérable ;
tout l'emploi de mon esprit est de tâcher de
supporter le vide de mes jours.

"Je fais des distractions un art ; je les calcule,
je les combine, je les varie avec l'habileté dont
je suis capable. je lis pendant quelques heures
pour trouver du plaisir à sortir ; je sors pour
me fatiguer et pouvoir dormir ; je cherche à
voir des visages nouveaux pour piquer ma curiosité
défaillante. Je verrai Lemercier, j'irai chez
M de Sacy, l'orientaliste, peut-être même chez
Mme Pasta. Ne me trouvez-vous pas bien dissipé ?
Mais si vous saviez quelle âme rongée de regrets,
de tristesse, je promène ainsi pour l'étourdir,
au lieu de me plaisanter,
vous auriez pitié de moi. Je croyais de loin que je
pourrais vivre de travail et de solitude. Non, non,
pour cette vie-là il faut de la force, et c'est ce
qui me manque.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Dimanche, 23 janvier 1825.

"Pour commencer ma revue des hommes distingués, je suis allé ce matin chez Lemercier. J'ai été on ne peut plus désappointé : je m'attendais à trouver un homme d'esprit, peut-être un peu paradoxal, j'ai trouvé une vraie perruque, un homme encroûté de tous les préjugés littéraires les plus surannés. C'est une bizarrerie, et ce n'est pas la moins déplaisante, que cette prétention à la pédanterie classique. Quand on a fait Pinto, on ne devrait pas être si ingrat envers l'esprit d'innovation ; quand surtout on en a tenté un si grand nombre de malheureuses et de ridicules, on devrait sentir qu'il faut être moins sévère pour les autres. Au reste, on dit qu'il a de meilleurs jours ; je le souhaite, car, si je le trouvais le même une seconde fois, je n'y retournerais pas : il m'a trop irrité et trop affligé.

"On dit que Guérin est malade : est-ce qu'il serait menacé du sort de ce pauvre Girodet ? Comme les hommes de talent finissent de bonne heure ! Les uns meurent jeunes, comme Byron ; les autres se survivent à eux-mêmes et ont la douleur de se sentir éteints avant de finir. J'espère que Lamartine n'en est pas encore là ; on annonce de lui les Imprécations, je ne sais contre qui."

Lundi, 24. - "J'ai entendu aujourd'hui une chose qui m'a fait grand plaisir, Rémusat a chanté chez M Delécluze quelques chansons de lui. Elles ont peut-être autant de verve que celles de Béranger, et il y a de plus un certain air de jeunesse avec un mélange de gaieté, de grâce et de raison ; elles sont charmantes, et, je crois, vous plairaient beaucoup. Je vous parle de cela parce que je vous raconte scrupuleusement toutes mes journées. Demain, c'est le jour du courrier ; je recevrai, j'espère, ces détails que vous m'avez promis : votre retour, vos ennuis, que tout cela m'occupe et m'agite ! Mais, après m'avoir donné l'éveil, pouvez-vous m'en faire attendre si longtemps l'explication ? Ne devinez-vous pas mon inquiétude ?

"Adieu, adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 25 janvier 1825.

"Je crois que Rachel gagnera aux nouvelles idées que je viens d'avoir ; j'ai trouvé moyen de montrer un peu plus, sans distraire de l'intérêt principal, ces grands factieux turbulents, toujours prêts à se liguier contre le trône sans se mêler au peuple. Je crois aussi que j'amènerai un prêtre sur la scène pour venir dire à Alphonse que les Maures sont aux portes, et que le peuple est à genoux dans les églises, suppliant le Ciel de changer le coeur du roi et de sauver la Castille. Il ne faut pas se laisser trop dépasser. Dans le Cid de Lebrun, il y a un roi mis à la porte par le frère de celle qu'il veut séduire. Dans le Louis XI de Casimir, il y a une chanson de Béranger mise en scène. Notre théâtre semble vouloir marcher assez vite, et ma pièce, qui aurait pu paraître hardie l'année passée, sera peut-être un peu en arrière du mouvement l'année prochaine. Il faut se hâter de la finir ; mais si vous voulez que j'avance, venez : il y a un certain quatrième acte que je ne peux pas faire sans vous.

"J'ai vu ce soir Talma, qui m'a chargé de mille choses."

26 janvier. - "Mon pauvre père retombe par moments dans ses tristesses ; cependant il est beaucoup mieux qu'en mon absence. Travailler et lui faire quelque bien en distrayant son esprit des idées sombres qui le tourmentent, voilà ma mission ici. Je ne sors un peu le soir que pour reprendre l'étude avec plus d'ardeur.

"J'ai entrepris un grand plan de travaux historiques. Je lis les principaux ouvrages littéraires de l'époque : j'espère trouver là quelque sujet de composition dans le genre de Pinto, que je m'arrangerais avec Talma pour faire jouer par lui et Mlle Mars, après Rachel.

"Vous voyez que je vous raconte tous mes projets. Ne m'écrivez-vous pas aussi vos idées sur l'avenir, vos sentiments, vos ennuis ? Cependant tout cela appartient à votre ami, oui, votre ami, du fond du coeur et pour toujours.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 1er février 1825.*

"Je ne conçois rien à ces lettres qui arrivent ensemble ; il faut que ce soit en allant à l'ambassade qu'elles perdent du temps. M Ballanche et M le duc de Laval sont bien aimables de faire ce joli métier ; dites-leur encore une fois ce que je voudrais qui fût dit à chacun : vous le trouverez mieux que moi.

"Vous allez donc revenir ! dans deux mois vous serez ici, dans moins de temps qu'il ne s'en est écoulé depuis que je vous ai quittée. Nous verrons ensemble les premiers jours du printemps. Nous rappelleront-ils les matinées de la villa Borghèse et les bords du Tibre ? Vous verrez que tout cela vous fera l'effet d'un songe. Elles vont donc revenir ces bonnes soirées, je vous verrai tous les jours. Que cette vie va me paraître douce, avec quelle ardeur je travaillerai ! Les belles choses que je ferai pour vous ! Seulement ne me tourmentez pas trop sans le vouloir, ou, du moins, empêchez-moi un peu de me tourmenter moi-même à cause de vous.

"Je vois souvent M Delécluze. Pour M Montbel, il est à Lyon. Mlle Mars rentre cette semaine, et, dans quinze jours, on donne le Cid d'Andalousie de M Lebrun, où elle jouera avec Talma, ce qui est un bien bon précédent pour Rachel. Vous savez qu'elle a été fort triste, au point de passer plusieurs jours sans manger ; elle a fini par être malade, et maintenant, l'âme encore blessée, déchirée, il faut qu'elle revienne sur la scène ! Cruelle situation.

"Adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, 3 février 1825.

"J'ai terminé aujourd'hui mon cours de grands hommes par M de Sacy, le patriarche des orientalistes. C'est un homme simple et sec ; toute la famille est janséniste. (Il y a quatre ou cinq filles assez laides et assez causantes, babillant avec la liberté de la laideur et de la dévotion.) On m'a questionné sur l'Italie. J'ai parlé à tort et à travers avec l'entrain que j'ai toujours auprès des gens que je vois pour la première fois. Vous savez qu'en tout, excepté en amitié, j'aime le changement. Vous êtes, je crois, un peu comme moi ; ce qui n'est qu'amusement, distraction, a besoin de variété. Mais ce qui n'est qu'amusement c'est bien peu de chose ; et dans ce genre, après tous mes essais, j'en reviens à mes livres, à mes études. Je m'y suis tout à fait replongé. Je crois vous avoir dit que j'avais entrepris la lecture des principaux mémoires ou chroniques contemporaines sur l'histoire de France, étude avec laquelle je fais marcher de concert celle des principaux monuments littéraires de chaque époque. En étudiant ceux du treizième siècle, j'ai trouvé des choses charmantes dans nos vieux fabliaux où est peinte avec naturel la vie privée de ce temps. J'aime à les entremêler des récits naïfs de Villehardouin racontant la prise de Constantinople ; ce vieux langage, ces vieilles moeurs me plaisent. J'ai réellement le bonheur, en histoire et en littérature, de m'intéresser à tout ; mais, comme le disait ingénument M de Saint-Priest le fils, je ne m'intéresse à rien bien chaudement.

"Vous faites donc encore de ces beaux rêves de retour en Italie. Hélas ! je n'ai plus le courage de rêver.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 6 février 1825.*

"Vous souvenez-vous de quelques minutes le soir, au bord de la mer, sur cette jetée qui s'avançait au milieu des flots ou parmi les arbres de la villa Reale ? Quelle suavité dans l'air, dans la clarté de la lune, dans l'émotion de nos âmes ! Pourquoi n'était-ce pas là le bonheur !... Si une fois, par une de ces belles nuits de Rome, au Colisée, ou sur la place Saint-Pierre, il vous échappait quelque chose de semblable à un tel regret ! Que vous êtes aimable de me parler de Saint-Jean de Latran, de me rappeler les petites fleurs ! Que je suis heureux d'avoir quelques souvenirs comme celui-là !"

6 février. - "Je n'ai pas trouvé M de Montmorency, mais j'y retournerai. Depuis que votre retour s'est rapproché, le temps a recommencé à couler ; je sens un but à ma vie. Revenez donc, et ce sera bien autre chose !"

7 février. - "Je viens de lire un ouvrage qui m'a fait éprouver un plaisir très-vif : c'est un voyage aux environs de Rome, par un homme de beaucoup d'esprit, appelé M de Bonstetten, qui écrit en français comme s'il n'était pas né à Berne : il me transportait dans le pays où vous êtes, où nous étions tous deux, où peut-être nous serons un jour ensemble encore une fois. Dans mon enchantement, j'ai fait sur ce livre un article pour le Globe. C'est un journal littéraire qui s'est élevé ici pendant mon absence. Il est romantique, passionné, et, par conséquent, quelquefois un peu intolérant ; mais je crois que dans ce moment il peut produire un bon effet. Il est rédigé par des jeunes gens libéraux et doctrinaires, qui, rejetés de la politique, portent dans la littérature le goût des idées nouvelles et le besoin de révolution ; ils sont un peu pédants, un peu exclusifs, mais ils ont du talent et des croyances. Je pense qu'il va y avoir un grand mouvement littéraire en France, auquel il n'est pas permis de rester étranger. Je tâche de me défendre de l'esprit de coterie, mais je suis bien aise de tenir à eux, sans être tout

lettre di Ampère 6 février 1825

à fait un des leurs. Je ne veux pas entrer dans leur guerre avec les classiques, dont je ne suis pas l'ennemi, mais je veux être au courant de la situation des esprits et me rattacher à mes alliés naturels. Il faut tâcher de marcher avec ses contemporains et de ne pas être entraîné par eux. "J'ai fini aujourd'hui une scène importante du troisième acte de Rachel, mais, comme le second acte n'est pas fait, je ne peux vous l'envoyer isolé ; j'aime mieux vous la garder pour vous la lire. Venez donc, venez vite ! Rachel vous attend.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 15 février 1825.

"Si dans tout ce fatras de lettres que je vous ai adressées, il y a un mot dont vous n'avez pas été contente, songez que mon excuse est précisément dans cette abondance ; quand on écrit comme on parle, il peut échapper quelque chose de maladroit ou une phrase qui prête au malentendu ; quand on cause, on est là pour se justifier, s'expliquer, mais, à quatre cents lieues, il faut être indulgent d'avance et ajourner la punition jusqu'à la défense.

"Avez-vous de nouveaux ennuis, ou ceux que je connais vous donnent-ils de nouveaux soucis, de nouvelles inquiétudes ? Ne sentez-vous pas le besoin de me les faire partager ? Mes quinze jours de dissipation vous ont-ils déplu ? En ce cas je vous offre en expiation le carnaval le plus exemplaire, passé uniquement à travailler en pensant à vous, à votre retour."

16 février. - "Hier soir M Delécluze me disait qu'il venait de relire sur son journal le mercredi des Cendres de l'année dernière ; c'est le jour où nous sommes allés voir le Vatican aux flambeaux. Vous rappelez-vous l'impression que nous fit notre entrée sous ces voûtes sombres avec des torches. J'ai voulu relire aussi ce que j'ai fait, vu, dit, senti à Rome, près de vous, à pareille époque. Je viens de retrouver mille souvenirs de détails avec toute leur vivacité. Vous rappelez-vous les deux Saint-Priest, M... disant de l'Apollon : "C'est un poème", de l'air ingénieux que vous lui connaissez ? Vous rappelez-vous l'Amour grec, M Delécluze disant : "Cette statue n'est pas achevée, mais elle est antique," et le duc de Laval reprenant : "Pardi, si elle est antique !" Mlle Amélie était enrhumée, et le lendemain vous fûtes malade. Le soir, après tout le monde, nous restâmes, M Delécluze et moi ; vous nous racontâtes l'histoire de M Simon et de Mme Sourdeau : le livre et le confessionnal. Arrivée à un certain endroit de l'histoire, vous vous embarrassiez, vous étiez charmante. - Ces doux souvenirs vous reviennent-ils aussi quelquefois ? Rappelez-vous à Mlle Amélie et à M Ballanche ces journées qui nous sont communes ?

lettere di Ampère 15 février 1825.

Moi je n'ai que M Delécluze à qui parler du petit cercle, mais je me dédommage en y pensant souvent.

"Adieu. Dites à M le duc de Laval que dans les souvenirs de Rome ses bontés et ses conversations littéraires, qu'il rendait si aimables et si intéressantes, tiennent une place brillante. Mille amitiés à M de Givré. N'oubliez ni il cavaliere, ni l'abbate. Adieu, adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 17 février 1825.

"J'avais tant travaillé ces jours-ci, tant fait de vers, tant appris de mots hébreux, tant mis dans ma tête de problèmes de mathématiques et de physique, que je la sentais prête à se fendre. Je suis sorti ce soir, uniquement pour respirer à l'air libre, pour voir le ciel et les étoiles. Je me suis promené quelque temps devant Sainte-Geneviève, et j'ai retrouvé un peu de cette émotion que j'éprouvais en levant la tête vers le ciel de Rome ou de Naples. Je laissais aller mon âme à ses souvenirs ; ils me retraçaient successivement les nuits de Saint-Germain, celles de Montmorency, celles de la vallée et ces premières nuits d'Italie, quand nous glissions par un clair de lune entre de beaux arbres, emportés par le même mouvement, abandonnés aux mêmes impressions. J'ai de beaux souvenirs, avec vous ; que de tristes et douces heures ! Pourquoi ?... Mais je veux garder pour moi la tristesse et les regrets, tout cela est vain et douloureux ; je ne vous en parlerai pas non plus quand vous serez ici ; je tâcherai de ne sentir que le bien-être de l'amitié intime et d'oublier le rêve navrant du bonheur. "Adieu. Je me sens attendri et prêt à pleurer.

J-J AMPÈRE.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 19 février 1825.*

"Vous prêchez un converti. Bizarre effet des distances ! On a le temps de se corriger avant d'être grondé. Votre gronderie est bien douce, bien amicale, seulement, elle arrive un peu tard. Enfoncé dans l'étude par-dessus les oreilles, à peine si je puis me rappeler avoir mérité ce que vous appelez un sermon. Au reste, autant que je puis m'en souvenir, mon désordre n'a pas été bien loin. Dans un moment où la solitude, l'absence, le changement de climat, de genre de vie et, je persiste à le croire, une disposition physique, dont j'ignore la cause, concouraient à me rendre le plus triste et le plus abattu des hommes, n'ayant plus la force nécessaire pour un travail soutenu, n'ayant personne auprès de moi pour me ranimer, pour me relever, ne recevant plus de lettres de vous, j'ai cherché dans la satisfaction de ma curiosité pour quelques personnages célèbres à me tirer de cet accès d'une manie sombre que ma raison combattait en vain et que la solitude redoublait. Mais je n'ai eu que de la curiosité ; le voyage est la distraction la plus puissante ; ne pouvant me servir de celle-là, j'ai cherché parmi celles qui étaient à ma portée. Mais tout cela n'a pas duré quinze jours, et n'a rien changé dans ma vie. Pendant ce temps j'ai travaillé ; mes lettres ont dû vous montrer un prompt retour, et je vous ai écrit avec assez de naïveté mes dérèglements pour que vous m'ayez cru quand je me suis dit rangé.

"Maintenant, pour la première fois de ma vie, je trouve le temps de faire à peu près tout ce que je veux faire ; je me suis mis à étudier les mathématiques, non pas pour être un mathématicien, mais pour ouvrir mon esprit à cette sorte de conception, pour m'ouvrir un monde de combinaisons nouvelles.

"Pour les langues, je suis à peu près sûr maintenant de savoir toutes celles qui valent la peine d'être étudiées. Je lis l'histoire pour acquérir l'idée de chaque époque, et rendre intéressant pour moi tout ce qui se rapportera à chacune d'elles. Je

commence par la France. J'ai lu Villehardouin (l'histoire de la prise de Constantinople par les Francs), Joinville, etc., etc.

J'étudie la féodalité dans Montesquieu, dans Hallam, etc., etc. Je m'attache aux faits importants ; je cherche à me faire une idée générale, abstraite, de chaque siècle, et aussi à me représenter par l'imagination la vie, la physionomie des hommes qui leur appartiennent.

"Ces deux histoires, celle pour la raison et celle pour l'imagination, m'amuse beaucoup. Au milieu de tout cela, la Juive avance ; je suis sûr de la finir cet été. Ainsi plus de distractions frivoles, plus de Mme Pasta. Du chinois, de l'hébreu, de l'histoire, de la poésie et des mathématiques. N'êtes-vous pas contente ?

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 21 février 1825.*

"Je viens d'entendre la lecture d'une chose fort remarquable ; c'est un ouvrage dramatique en prose de M Charles de Rémusat. Le sujet est une révolte de noirs à Saint-Domingue, et le genre aussi romantique que possible ; il y a du comique, de l'atroce, de l'idéal ; quelques caractères sont très-heureusement conçus et très-bien dessinés, entre autres celui d'un envoyé de l'Assemblée constituante, imperturbable dans ses idées de révolution, mettant tout en feu avec des paroles philanthropiques, et ne comprenant rien ni au caractère des nègres, ni aux préjugés qui l'entourent. Malheureusement, il finit par se répéter et fatiguer un peu. Un caractère, meilleur encore, est celui d'un jeune créole, fils d'un riche planteur, ayant lu avec enthousiasme les philosophes du dix-huitième siècle, et ne s'étant jamais douté que les droits de l'homme s'étendissent aux nègres ; il appelle le sien Jean-Jacques en l'honneur de l'auteur du Contrat social, et il est tout surpris de la conduite du député dans l'habitation de son père. Ce jeune homme aime passionnément une négresse, malgré son mépris pour cette race ; celle-ci aime un certain Timur, charpentier, nègre comme elle. Le jeune homme l'a outragée. Timur, qui s'est enfui pour se venger, vient la nuit exhorter les nègres à la révolte ; il veut tuer le jeune homme, il est blessé par lui et arrêté. Cette scène est sublime : ils viennent une douzaine environ pour réclamer M de Valombre, le planteur, leur camarade ; M de Valombre, qui est un homme ferme, refuse ; ils continuent à demander avec une opiniâtreté stupide, en répétant : Timur ! Timur ! Le maître fait un pas vers eux, lève sa canne ; l'habitude de céder aux blancs les fait reculer ; ils se retirent ; mais, revenus dans les ateliers, ils se raniment, mettent le feu à la case, et égorgent les maîtres. Le cinquième acte est le commencement d'autre chose ; les noirs sont libres sur une terre où tout a été brûlé et ne savent que faire. Ils se débattent contre le génie supérieur de Timur qui les subjugue. Ce Timur

n'est pas pris dans la réalité ; c'est comme le marquis de Posa, de Don Carlos. Peut-être les diverses parties du drame ne se fondent-elles pas bien ; l'atroce est toujours là et fait qu'on est révolté souvent par le comique. à côté de scènes d'une réalité complète, sont les rêves d'un nègre comme il n'y en eût jamais. Outre cela, il y a des choses inutilement dégoûtantes et surtout trop d'esprit, trop d'effets calculés, mais beaucoup, beaucoup de talent. C'est dans une réunion de jeunes gens que cette lecture a eu lieu.

"Adieu. Demain, je dois voir une répétition du Cid d'Andalousie, je vous conterai cela. Je n'ai pas encore le temps aujourd'hui d'écrire à M Ballanche ; c'est à mon bien grand regret. Dites-le-lui bien.

"Adieu, adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 27 février 1825.

"Enfin, j'ai vu une répétition du Cid. La pièce m'a fait plaisir et aura, je crois, un grand succès ; elle vous aurait beaucoup plû. C'est un essai heureux, sans être une innovation très-hardie. Mlle Mars joue divinement ; j'ai moins pu juger de Talma : la différence d'âge et de costume était encore plus frappante en lui. Je ne vous raconte pas la pièce dont les journaux vont vous donner analyses et extraits. Je vous dirai qu'en la voyant, je sentais une extrême envie d'avoir Mlle Mars pour Rachel ; elle la jouerait si bien ! elle y serait charmante. Quand je la voyais là, dans le foyer avec Talma, je les convoitais tous les deux. On a fait à ce pauvre Lebrun mille observations ridicules, et on voulait à toute force lui faire ôter les vers les plus délicieux de sa pièce. On voulait lui faire mutiler une scène ravissante : celle où le Cid et sa fiancée, la veille du jour où ils doivent se marier, assis le soir dans un beau jardin, parlent de leur bonheur, si doux, si prochain, si sûr, et le comparent avec les joies d'une fête qu'on célèbre dans ce moment-là pour l'entrée du Roi. Cette scène est un enchantement ; mais pour les pédants, qui placent l'intérêt dans l'accumulation et la précipitation des événements, elle fait longueur."

28 février. - "Je viens de courir toute la journée pour avoir des billets et en procurer... et ce soir, je ne suis pas bien sûr que la pièce sera jouée demain. Imaginez-vous que la censure a cherché querelle à Lebrun au dernier moment ; aujourd'hui, après qu'il avait tout sacrifié pour la désarmer, elle a suspendu sa pièce. Il a cru pendant une heure qu'il ne serait pas joué, et n'est pas encore absolument certain du contraire. J'ai vu sa pauvre femme qui en était mourante. C'est un rude métier que d'être auteur ! Si la pièce se joue, j'irai en pensant à l'impression qu'elle vous ferait. Je chercherai à deviner les endroits qui vous causeraient le plus de plaisir. J'imaginerai que vous êtes là, que nous la voyons ensemble,

lettere di Ampère 27 février 1825.

surtout cette scène du banc. Que
j'aurai de plaisir un jour à la voir représenter,
assis auprès de vous, et nous rappelant la villa
Reale ou le Colisée !...

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 1er mars 1825.*

"Le Cid n'a pas complètement réussi ; il y a quelques longueurs qui n'avaient pas frappé à la répétition. Le public est bien difficile à prévoir. En outre, il y avait triple opposition : celle de la censure, la cabale des actrices tragiques contre Mlle Mars, et l'indignation classique ; il y avait fureur contre le public de la part des romantiques, fureur qui m'a semblé tant soit peu exagérée et ridicule. En somme, j'ai rapporté de la représentation cette impression triste, que l'esprit de parti avec toute sa violence, toute son intolérance, a passé de la politique dans la littérature où il a encore de plus grands inconvénients. Talma a été constamment sublime ; Mlle Mars délicieuse, dans une scène délicieuse ; charmante encore au moment où, prête à marcher à l'autel, elle se pare pour Sanche. Dans les scènes violentes et tragiques qui suivent, Mlle Mars a été faible ; elle ne m'avait pas fait cette impression à la répétition. La solennité de la représentation exige-t-elle de plus grands moyens : ou les murmures du public, l'étonnement d'entendre autre chose que des applaudissements retentir à ses oreilles, tout cela l'a-t-il déconcerté ? Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle a manqué toute la seconde partie de la pièce. Je ne sais si cet essai ne la dégoûtera pas à l'avenir de jouer la tragédie. J'en serais bien fâché pour mon compte. Quant à ma pièce, il m'a semblé que c'était assez ce qu'il fallait au public actuel, et je suis encouragé à la finir par ce que j'ai cru observer de ses impressions. Je trouve qu'il a été trop sévère pour Lebrun, non qu'il n'y eût de grands défauts dans le Cid, mais il y a des beautés, et des beautés neuves. On est plus sévère pour une innovation ; ce devrait être tout le contraire."

2 mars. - "Je crains que vous n'ayez des idées bien fausses sur la vie que je mène, sur la situation de mon esprit et de mon âme. J'ai eu tort de vous écrire chaque jour ; dans cette effusion sincère, dans cette confiance de tous les moments, il est impossible qu'il ne se soit pas glissé des

lettre de Ampère 1er mars 1825.

choses qui vous aient déplu, comme il s'en glissait dans nos conversations, mais j'étais là pour m'expliquer, me justifier, pour demander pardon ; les lettres sont irrévocables. Que ce serait injuste de ne pas voir dans cet abandon la preuve de ma confiance ! Comment me croiriez-vous sincère, si je ne disais jamais rien qu'à mon avantage ? Non, j'ai eu des moments de faiblesse, d'emportement, de découragement, et je vous l'ai montré. Est-ce ma faute si l'abattement me gagne tous les jours davantage, et faut-il me punir de ne pouvoir pas être heureux ? écrivez-moi, par pitié.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Paris, le 6 mars 1825.*

"à la seconde représentation, le Cid s'est relevé avec un plein succès. C'est un événement littéraire fort heureux de toute manière ; cela va encourager Lebrun, rendre à Mlle Mars l'envie de jouer dans la tragédie. Je viens d'écrire à Lebrun une petite lettre de félicitations."

7 mars. - "Peut-être vous imaginez-vous qu'il est superbe de me punir, par votre silence, de ce que vous appelez mes projets de dissipation ? Et comment, vous qui avez l'esprit si juste et qui devriez me connaître, ne voyez-vous pas que ce que je vous écrivais portait l'empreinte d'une âme misérable qui cherche à tout prix à secouer le poids du temps ? Voilà un grand crime d'avoir été chez Mme Pasta ! Parce que, dans ce temps-là, je ne pouvais m'endormir avant trois heures du matin, et que je cherchais, en rentrant tard, à éviter le supplice d'une insomnie. Tout cela ne sont point des phrases ; mon état naturel, mon état véritable, celui dans lequel je retombe toujours, est un état insupportable. C'est le sentiment d'une vie perdue. Toutes les fois que je parviens artificiellement à me persuader que je puis avoir un but, un avenir, je suis un sot, et je ne tarde pas à m'apercevoir de ma sottise ; cela n'est ni intéressant, ni même digne de pitié, mais cela ne mérite pas votre colère. Je ne demande pas qu'on plaigne un fou qui s'est fait du mal, mais il est inutile de déchirer ses plaies. Tandis que vous parcourez les ateliers et que vous vous enthousiasmez avec Mme Swetchine, je vis dans un malaise habituel et incurable. J'essaye de toutes les distractions ; je vais des livres au monde, du monde aux livres, me souciant autant de l'un que des autres. Je n'ai trouvé de verve que pour la poésie désespérée, j'ai fait le sacrilège. J'ai quelques amis qui enragent comme moi ; nous enrageons ensemble ; votre souvenir me soutenait seul, mais vous m'abandonnez.

"Je ne fais pas grand bien à mon père. Je ris de mes projets d'étude, de gloire ; j'y ai cru encore pendant quinze jours ; mais, en cela comme en tout,

lettere di Ampère 6 mars 1825.

il n'y a que l'impossible qui me plairait ; je ne croirai plus à l'impossible.

Enfin que vous dire ? J'étais malheureux à Rome, je souffrais à Naples ; à Paris, la vie m'est intolérable... Pourquoi ? Qu'importe ! Je regrette bien de n'être pas resté à Naples. Non, ce n'est pas cela que je regrette.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 2 mai 1825.

"Enfin, lundi j'ai vu M Paul David, qui m'a appris que vous quittiez Rome. J'avoue que j'attendais encore quelque chose par le courrier d'hier, mais rien n'est venu. Ne pas m'avertir de votre départ, de votre retour, après ce que vous m'aviez promis ! Il valait bien mieux ne rien me promettre, j'aurais moins souffert ; l'abandon où vous me laissez, joint à l'état de mon esprit, m'ont réduit par moments à un véritable désespoir ; je m'efforcerai de l'éviter à l'avenir, en tâchant de ne compter sur rien et de m'attendre à tout. Il me semble que ces dernières convulsions ont achevé d'émousser dans mon coeur la faculté de désirer, d'espérer, de jouir et presque de souffrir.

"En bonne foi, madame, n'est-il pas vrai que ma place est prise dans votre coeur ? Je n'ai aucun droit de m'en plaindre, ce n'est pas votre faute si je n'ai pas le genre d'imagination religieuse et romanesque qu'il serait si naturel d'avoir. Mais je l'ai moins que jamais : l'envie de vous plaire me faisait forcer ma nature ; la solitude et la loi du sacrilège m'y ont replacé. Je vous parle avec une entière franchise, comme vous voyez. Mme Swetchine vaut beaucoup mieux à votre imagination que moi. Rapportez-moi quelque amitié, c'est tout ce que je mérite et tout ce que j'exige de vous ; si vous me la retiriez, vous me causeriez le seul chagrin que je puisse encore ressentir.

"(Je vous demande de ne montrer cette lettre à personne, de n'en parler à personne : je sens combien il est ridicule de paraître jaloux d'une femme, mais cependant...)

J-J Ampère.

lettre de Ampère 22 octobre 1825.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 22 octobre 1825.

"Que j'aurais aimé un autre adieu ! Encore un regret, un mécontentement. Il est vrai que la faculté de souffrir dans tout ce qui vous concerne est en moi une véritable maladie. Mais cette maladie, qui me l'a donnée ?... Mon attachement pour vous, votre charme, qui trompe à votre insu, et les circonstances qui nous séparent. Vous, qui êtes un ange de pitié, ne voudrez-vous point adoucir le mal que vous avez innocemment fait ? Je remets mon âme entre vos mains : sera-t-elle la seule dont vous refusiez de soigner les blessures ?

Prescrivez-moi un régime qui, sans me guérir, je ne l'espère point, n'irrite pas du moins sans cesse la fièvre qui me ronge. Vous à qui tout est facile, ne saurez-vous arranger votre existence et la mienne, qui en dépend, de manière que ce qui devrait être la consolation d'une vie sans bonheur n'en soit pas le supplice ?

"Adieu, adieu ; écrivez-moi quelques lignes douces chez M de Jussieu, à Vanteuil.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, samedi 25 octobre 1825.

"Comme il y a ici beaucoup de monde et une liberté parfaite, on peut facilement s'isoler, et j'en profite pour me transporter par l'imagination là où je voudrais bien être en réalité, dans la petite cellule de l'Abbaye. C'est surtout aux heures où j'ai l'habitude de vous voir que je sens le plus vivement le besoin d'oublier ce qui m'entoure, pour ne penser qu'à vous. Hier soir, je me suis promené seul deux heures, au clair de lune, occupé d'une rêverie délicieuse. Depuis une certaine conversation, mes rêveries sont moins vagues, elles tournent toutes autour d'une chance qu'on ne peut pas même appeler un espoir, mais qui, enfin, pourrait être une réalité, une réalité ! Quelle idée enivrante ! Quand elle serait cent fois plus improbable, cette chance ! Ce serait encore le seul charme, l'unique douceur de ma vie de la rêver. Quand elle se présenta à mon esprit, elle m'enivra d'abord, elle jeta mon âme dans un enchantement rapide et profond, semblable à celui que j'éprouvai il y a cinq ans, quand je commençai à vous aimer ; je retrouvai dans mon coeur, dont je désespérais, toute la jeunesse de ses premières émotions.

"Quelques mots prononcés par vous le dernier soir où je vous ai vue m'ont permis de croire que, sans rien arrêter sur ce qui ne peut pas l'être, vous pensiez véritablement que ce que vous m'avez dit pourrait être. Pourrait être ! je n'en demande pas davantage pour me livrer tout entier à l'idée d'un bonheur possible. Mais, je vous en supplie, ces deux mots, écrivez-les-moi. Je ne vous importunerai pas de conversations sur un sujet que la délicatesse de votre âme m'interdit ; mais que je puisse me reposer sur cette idée que les obstacles ne pourraient jamais venir de vous. Je vous avoue que le prince, et plus que lui une autre personne qui pourrait être libre aussi, m'alarment beaucoup. Vous allez vous moquer de moi, et me dire que nous n'en sommes pas à ce que j'aie à les redouter ; mais, je vous le répète, je veux être sûr que le sort seul est entre nous deux. Assurez-le-moi, et je vous croirai, et cette pensée sera la plus

lettere di Ampère samedi 25 octobre 1825.

douce que je puisse nourrir. Je vous le demande,
écrivez-moi, ne me refusez pas, je vous le demande
à genoux.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, le 28 octobre 1825.

"Votre dernier petit mot est peut-être ce que j'ai lu de plus doux dans ma vie ; ne m'écrivez-vous plus rien de pareil ? Pardon pour mes deux grandes lettres de rabâcheries sur la même chose, mais cette chose est importante : il s'agit de ce qui est tout l'intérêt de ma vie, de cette vie chez vous, sans être avec vous, dont chaque moment est inquiétude, contrariété, obstacle, regret. Je ne puis m'accoutumer à placer notre rapport, ce rapport pour moi si profond, si triste, si unique, dans le bavardage d'un intérieur auquel je ne puis prendre part. Vous savez que je rends justice à ceux qui le composent ; c'est moi que j'accuse : je ne suis pas propre à la vie en commun. C'est un travers ; mais pourquoi serais-je une partie intégrante de l'existence de Mme... ou de M..., parce que j'ai pour vous un attachement passionné ? Pourquoi faire marcher tout cela ensemble et ne pas séparer ce qui doit l'être ? Plutôt un quart d'heure par semaine, un quart d'heure certain et dont je jouisse pleinement, où je sois avec vous seule, que huit heures par jour usées à vous attendre, à vous espérer, à vous entrevoir ; à causer du Dante ou de Grand-Gousier, quand vous êtes là, vous à qui j'aurais tant à dire, vous qui êtes tout pour moi. Encore une fois, cette manière d'être me tue ; vous devez sentir que je parle de bonne foi.

"J'attends un mot de vous, qui me dira ce que vous voulez faire de moi.

"Quand part le prince Auguste ? Adieu, adieu.

J-J Ampère.

1826

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Nîmes, 9 septembre 1826.

"J'ai reçu ta lettre, cher père, je suis bien triste de te voir si malheureux. Ne peux-tu donc jouir de cette gloire qui va jusqu'à Lisbonne, quoi que tu en dises, de ces découvertes que tout confirme, parce que des châteaux en Espagne, bâtis sur un avenir incertain, ne se réalisent pas ? Tu ne demandes que mon bonheur : rapporte-t'en à moi pour l'arranger à ma guise. J'ai eu un instant une pensée qui, comme tant d'autres, a passé, comme tant d'autres reviendra peut-être. Je suis ainsi fait, et ce devrait être une raison pour toi de redouter l'état irrévocable que tu voudrais aujourd'hui me voir embrasser. Il faut que ma tête mûrisse, que mon caractère se forme, avant que je puisse, sans démençe, m'engager à jamais. Pourquoi ce moment n'arriverait-il pas ? Après tant de plans d'ouvrages qui se sont succédé, il en est un enfin auquel je tiens pour de bon. Tu le connais, ce plan, et si tu veux oublier un peu tes rêves paternels de gloire dramatique, mieux te rendre compte du temps où nous vivons, de celui qui doit le suivre, tu sentiras que cet ouvrage pour lequel je me crois éminemment propre, peut devenir un monument qui aurait plus d'avenir que notre répertoire de second ordre ; on ne le lira pas dans dix ans, et en conscience je ne pourrai lui donner qu'une pauvre place dans mon histoire. Cette histoire est au fond celle de l'esprit humain, du génie de tous les siècles, manifesté par le génie des plus grands hommes. On peut tout y mettre sans sortir de son sujet. La flexibilité qui est le vrai caractère de mon talent pourra reproduire, dans des traductions détachées, le caractère de toutes les poésies.

"Si ce voyage ne t'attristait pas, je m'en applaudirais beaucoup ; déjà il m'a fait grand bien. à Paris, j'avais des ennuis, des agitations de toute espèce qui altéraient mon humeur et rapetissaient mon âme ; une position fautive dans laquelle je souffrais de me laisser entraîner

par la vivacité de ma tête. Hors de tout cela je respire. Certes je serais bien heureux si je pouvais emporter loin de cette atmosphère de Paris, qui me fait tant de mal, toi et quelques personnes. J'espère être bientôt affermi contre son influence, et c'est là où tu es que je garde le projet de fixer mon existence ; mais, pour arriver à ce but d'une manière stable, il faut que je sois retrempé, qu'un peu de temps nous ait séparés tous deux de ce passé, qui nous agiterait bien plus depuis que nos agitations réagiraient l'une sur l'autre. Par moments je crains de n'avoir pas le courage d'exécuter mon projet ; tu pourrais l'ébranler, mais éloigne cette tentation ; pense à ce que j'acquerrai d'instruction dans ce voyage, voyage de raison s'il en fut.

"Quant à tes rapports avec Mme Cuvier, ils te seront même plus commodes, moi n'y étant pas ; j'y jetterais toujours quelques nuages, et enfin, s'il faut tout dire, je romps moins comme cela, si nul événement ne survient, car je suis absent, absent pour mon instruction ; revenir et changer ses habitudes est une déclaration de renonciation.

"ô mon père, mon bon père, ne comprendras-tu pas ma mission comme moi ? Faire le tableau de l'histoire de l'imagination humaine, en découvrir les lois, n'est-ce point assez pour remplir la carrière d'un homme ?

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Grenoble, 21 septembre 1826.

"Après avoir vu la Chartreuse, mes amis iront à Lyon, et moi directement à Genève, car mon parti est pris, non sans de sérieuses réflexions, des agitations, des déchirements, des combats cruels. Il est temps de marcher directement au but. Il n'est plus question de tout ce qui me troublait depuis quelques mois, et qu'à distance je sens s'amoinrir beaucoup. Il faut faire cette fois ce que je ne ferais jamais si je l'ajournais : m'enfoncer dans les études qui me sont nécessaires

et jeter les bases de l'oeuvre à laquelle je consacrerai ma vie. N'est-il pas raisonnable de rompre définitivement avec cette carrière de poète par état, dans laquelle je m'étais laissé entraîner ; de sortir de la classe misérable des petits auteurs tragiques, joués ou non joués, pour prendre une place dans cette nouvelle école historique, philosophique et littéraire ?

"Je vais passer l'hiver à apprendre l'allemand et l'Allemagne ; au printemps, j'irai de ville en ville voir les hommes et les bibliothèques, et, après ce temps d'épreuve, de travail austère, ayant la conscience de mon ouvrage, étant entré fortement dans ma ligne, j'irai vers vous, la tête débarrassée, j'espère, de fantômes, le coeur plein de cet attachement auquel vous croyez. Quoi qu'il arrive alors, les deux personnes dont ma vie ne pourra jamais se séparer, c'est mon père et vous.

"J'ai reçu ici une réponse de Mme Cuvier, parfaite et précisément telle que je pouvais la désirer pour rester dans un rapport simple. Ainsi, ce n'est point cela qui m'empêche de revenir à Paris.

"Adieu. De grâce, un mot à Genève. Ne parlez pas de mes projets ; soyez assez bonne pour dire seulement que mon voyage se prolonge un peu.

J-J Ampère.

Octobre. - "Tu sais si, en partant, j'avais l'âme tranquille et disposée à la gaieté. Ce temps d'isolement que j'allais chercher loin de toi, pauvre père, qui as besoin de ton fils, loin de tous mes amis, j'en sentais la nécessité, mais la perspective était bien sombre. Adrien, inquiet de sa famille, ne semblait pas non plus très-joyeux. Ce fut un véritable bonheur que d'avoir pour compagnon le plus étourdi et le plus étourdissant des mortels, Cambecède, excellent garçon, d'ailleurs. En nous chantant des chansons de Béranger, en nous contant ses duels, ses aventures, en riant sans cesse aux éclats, en nous faisant rire de tous les voyageurs et de notre singulière situation, il nous empêcha presque de penser.

Sa présence a été comme un cauchemar bruyant, pendant lequel il m'était impossible de voir autrement qu'à travers un nuage le passé, le présent, mes ennuis, les autres et moi-même. Mais tout cela s'est retrouvé sitôt que le bourdon s'est tu."

1er septembre. - "Nous arrivons à Randan, chez M de Montlosier, qui te connaît de réputation. "Il ne

"m'était resté, dit-il, que cette terre dont personne n'avait voulu ; de la bruyère sur de la lave. Je la défrichai, je vécus plusieurs années dans une cabane de planches, je fis une étable, puis deux, puis ma maison composée de quelques chambres." C'est là que demeure ce champion de la féodalité, dans les dépendances d'une vacherie ; c'est de là que, l'hiver, enterré sous la neige, il écrit des volumes qui sont lus, combattus, appuyés d'un bout de la France à l'autre. Il est fort disposé à continuer, espère une humble supplique des pairs au roi, sur le danger des jésuites.

"à ce sujet de conversation favori, il entremêle des renseignements curieux sur les volcans, les articles du Globe et l'économie rurale, etc., etc...

8 septembre. - "Le jour du 8 septembre sera éternellement mémorable dans la vie d'Alexis et dans les fastes des vélocipèdes. Il fit presque tout le chemin de Mende à Saint-Jean du Gard (une vingtaine de lieues) à pied, en courant devant la voiture, excepté la montée, pendant laquelle il se reposa ; mais c'est surtout à la descente qu'il mérita l'admiration des postillons : l'un d'eux, voulant le dépasser, mit ses cinq mulets au grand galop. Alexis arriva au but avant eux...

"Jusqu'à Nîmes, rien d'intéressant que le clocher du village d'Estelle, qu'on nous montra de loin ; mais le paysage n'est pas digne du souvenir. La Maison carrée

nous enchantait ; c'est la perfection de la majesté et de la grâce ; c'est comme un chant d'Homère, ou un chœur de Sophocle. Il n'y a rien à changer, à ôter, à désirer ; la vue et l'âme sont complètement satisfaites...

"En dînant à Avignon nous apprîmes, avec une surprise mêlée de quelque horreur, que nous logions à l'auberge et dans la chambre même où le maréchal

Brune fut assassiné. L'hôte est un brave ; en soutenant un siège de cinq heures pour défendre le maréchal, il fut blessé d'un coup de hache. Cet homme, qui d'abord évitait de s'expliquer sur cet horrible drame, vit qu'il pouvait avoir confiance et parla. Sa mère, sa femme et sa fille sont mortes des suites de leur terreur durant cette journée.

Il est parvenu à sauver deux aides de camp, que le peuple voulait absolument massacrer.

Un de ces furieux lui mit un pistolet sur la poitrine et, lui montrant sa montre de l'autre main, dit en jurant :

"Si tu ne nous livres pas les aides de camp dans un quart d'heure, tu es mort !" Pendant ce temps les officiers, cachés là tout près, entendaient cette menace et se croyaient perdus. Le maréchal montra, jusqu'au dernier moment, le plus grand sang-froid. Il fut tué d'un coup de fusil ; quand un maçon eût montré aux assassins le chemin des toits pour arriver jusqu'à lui, alors deux cents bandits fondirent au pas de charge sur cette chambre du numéro trois, que je n'oublierai jamais...

Le 18, nous quittions les grandes routes pour arriver à Grenoble directement par la montagne ; là nous étions dans une solitude véritable, un pays abandonné, où tout sentier disparaissait ; il fallait se guider presque au hasard, sans se perdre. Un dimanche, à dix heures du soir, nous arrivâmes au village de Lans, harassés d'une marche forcée dans le Villard. Nous demandons la meilleure auberge de l'endroit, on nous l'indique. Point de lits. Le maître du logis nous renvoie à un autre ; celui-ci à un voisin ; nulle part de quoi dormir. Une vieille femme touchée de notre embarras finit par promettre deux matelas, puis se hâte de retirer sa promesse. De désespoir nous demandons une grange, de la paille à tout prix ; à ces mots, on chuchotte, on murmure ; bientôt un homme s'approche d'Alexis (auquel une barbe noire longue de trois jours donnait un certain air suspect), le somme de le suivre chez monsieur le maire et veut lui mettre la main sur le collet.

Nous nous récrions ; Alexis, avec un sang-froid imperturbable, commence par lui ôter son chapeau à trois cornes de dessus la tête, en disant :

"Il faut parler poliment, monsieur ; qui

êtes-vous ? - Officier de police. - Montrez-moi votre écharpe."

"Le bonhomme, étonné, interdit, insistait pourtant.

"Je connais les lois, reprend Alexis, vous n'avez

"nulle autorité pour me faire bouger. Dressez

"procès-verbal, et si M le maire veut nous voir,

"qu'il prenne la

"peine de venir ici." Alors le garde-chasse crie d'un

ton solennel : "Main-forte !" et cinquante paysans

nous entourent à l'instant. Alexis pérorait ; je

m'emportais ; Adrien, avec son admirable flegme,

contemplant le tableau. Enfin le maire paraît. Je

lui déclare nos noms et nos qualités. Il nous

emmène souper chez lui et nous offre trois

excellents lits.

"Le lendemain, le maire de Villard ne voulait pas

nous laisser partir. M Julien est une espèce

de personnage à la Walter Scott, adoré de sa

commune, dont il est le père et le souverain

absolu ; on le connaît à six lieues à la ronde

sous le nom du Roi des montagnes. Il est

parfaitement indépendant de l'autorité, à laquelle

il a plusieurs fois résisté, dans l'intérêt de ses

administrés ; simple, franc, loyal et plein

d'un bon sens naturel. J'aurais un grand plaisir

à lui rendre un jour, à Paris, son hospitalité...

21 septembre. - "On parle beaucoup des horreurs

sublimes de la vallée qui conduit à la Chartreuse ;

mais, pour ceux qui ont vu de véritables horreurs,

elle est plus belle que terrible. De très-grands

arbres garnissent les flancs des rochers ; le

couvent est situé au commencement de la région des

pâturages dans ces longs prés alpestres.

"Mes premières impressions ne furent pas bien

graves, car notre attention se porta sur la qualité

de notre déjeuner ;

la cuisine des Chartreux est une cuisine de

pénitence.

"Après avoir visité la chapelle de Saint-Bruno, nous

grimpâmes sur les rochers. Leur sommet était dans le

brouillard ; par moments ce brouillard se déchirait,

on entrevoyait alors des échappées délicieuses ;

le tableau se variait de seconde en seconde. Je

n'ai jamais rien vu de plus magique.

"Nous revînmes souper, toujours frugalement, puis on

nous mit en cellule jusqu'à onze heures ; le bruit

des cloches nous réveilla dans notre premier sommeil, et, tout engourdis, tout étourdis, nous traversâmes les grands corridors, guidés vers la chapelle par les chants religieux. Une petite lampe brûlait seule dans l'immense nef. Toutes ces figures pâles, sous ces capuchons blancs, éclairés par quelques lanternes ; la gravité des voix, la lugubre monotonie des litanies, la pensée de ces vies de solitude, de prière et de sacrifice, tout cela serrait le coeur.

"Chacun des frères a une chambre à coucher, un cabinet d'étude avec une petite bibliothèque, une cheminée, un laboratoire, des outils pour tourner et un petit jardin. Vraiment, sans le souvenir des oignons de la veille, dont l'odeur me poursuit encore, je consentirais presque à me faire chartreux, au moins pour quelque temps..."

25 septembre. - "Je rencontrais sur la route de Chambéry

M Frasnél, inspecteur en chef de la manufacture de M Périer à Vizille. Ce monsieur me raconta tous les détails du dernier incendie de la fabrique ; c'est un fait curieux : peut-être en sera-t-il question à la Chambre. Un mercredi soir, en faisant sa ronde, M Frasnél aperçoit sous la porte d'une grange une lueur étrange. Il s'avance, se disant à haute voix : "Qu'est-ce que cela peut-être ?" Au même instant, saisi par deux hommes, il reçoit plusieurs coups de stylet. (Quand je l'ai vu, il allait aux eaux d'Aix se rétablir de ses blessures, dont il souffrait encore.) J'ai touché son portefeuille percé par l'arme pointue à côté du coeur : il lui a sauvé la vie. L'inspecteur, parvenu à se dégager, tire son fusil sur les hommes qui fuient.

"L'un d'eux crie : "à moi, Joseph !" et court vers la rivière, laissant une trace de sang derrière lui.

"En ce moment, M Frasnél, épuisé, tombe évanoui, et bientôt le fils de M Périer le relève.

"Après l'événement, on trouve dans l'eau un corps d'homme, le nez coupé et tout mutilé : c'était le blessé, que ses camarades avaient ainsi arrangé pour qu'on ne pût le reconnaître. Deux autres personnes cachées dans les bâtiments ont disparu.

"Pendant qu'un homme cherchait à assassiner l'inspecteur, des ouvriers courent requérir les

gendarmes à cheval : ceux-ci, pour se mettre à la poursuite des brigands, viennent à pied, le plus lentement possible, et s'arrêtent à boire dans le prochain village. Le maire avait averti quelques jours auparavant M Périer de se tenir sur ses gardes, en refusant d'en dire davantage. Le procureur du roi, de son côté, refuse de l'interroger, comme le préfet refuse de prêter main-forte. Alors M Périer, furieux, envoie son fils à Grenoble acheter tous les fusils de munition disponibles ; la ville de Vizille s'arme spontanément ; on fait une battue dans les bois : c'était trop tard. - Il est certain qu'on va mettre le feu dans les villages qui ont été bonapartistes, et que les habitants, auxquels on n'envoie point de gendarmes, prennent des armes pour se garder eux-mêmes, ce que M le préfet trouve mauvais.

"Ces terreurs, trop fondées, expliquent notre aventure de Villard-de-Lans...

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Coblentz, le 19 octobre 1826.

"J'ai eu hier une si belle journée et un si admirable spectacle, en descendant le Rhin depuis Mayence jusqu'ici, que j'ai besoin de vous parler du plaisir que m'a fait ce pays.

"Nous partîmes par un temps assez clair, à six heures

du matin ; mais tout à coup un brouillard des plus épais nous enveloppe complètement : jugez de mon désespoir. Le soleil ressemblait si exactement à la lune, qui par hasard se trouvait pleine et sur l'horizon, qu'il fallait s'orienter pour les distinguer. Au bout d'une demi-heure ce fatal brouillard commence à disparaître, et, à travers une gaze blanchâtre et légère qui flotte encore dans l'air, nous apercevons les villages, les arbres, les coteaux, frais, humides, semblables à ces paysages hollandais sur lesquels il semble qu'on vient de passer une éponge trempée d'eau. Peu à peu l'air s'épure, et, depuis ce moment, un soleil resplendissant, autant que peut l'être un soleil du nord. D'abord le Rhin est comme un grand lac ; ses deux rives, éloignées l'une de l'autre, sont semées d'une foule de maisons et couvertes de vignes. Peu après la scène change, le fleuve devient

plus rapide ; on le voit fuir, on l'entend murmurer, on sent sa puissance. Deux montagnes escarpées le resserrent et le dominant ; il y a bien encore des vignes, mais elles perdent ce qu'elles ont d'antipittoresque par leur mélange avec les rochers dont elles gravissent les pentes, dont elles tapissent les moindres escarpements. Nous sommes au temps des vendanges, et c'était un spectacle unique de voir les vendangeurs monter, la hotte sur le dos, dans des endroits qui semblent ne devoir être accessibles qu'à des chasseurs de chamois ; et partout, sur chaque croupe de montagne, un château fort, en ruines, placé là par les barons du moyen âge, évidemment pour faire point de vue. Il n'y avait pas un moment à perdre ; il fallait regarder de tous côtés, car chaque coup de rame faisait paraître un nouveau tableau, tantôt étendu, tantôt riant, tantôt sauvage. La nuit est venue, mais presque aussitôt la lune s'est levée : c'est à sa clarté que nous avons aperçu la ville d'où je vous écris. Durant toute cette promenade, j'ai souvent pensé à d'autres beaux pays, bien différents ; presque à chaque moment le contraste des climats, celui de la situation où j'étais alors et de celle dans laquelle je me trouve, ont réveillé en moi un souvenir mélancolique de ce voyage d'Italie que je refais en imagination tout en faisant celui-ci.

"Je vais rester, je pense, quelque temps à Bonn ; c'est là que j'attendrai un petit mot de vous. Adieu, adieu.

J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Bonn, le 26 octobre 1826.*

"Ce soir, en traversant, pour rentrer chez moi, les rues solitaires de cette ville, il m'a pris un serrement de coeur en songeant que je n'y ai point d'amis. Pour adoucir cette impression, je viens

de relire ce que vous m'avez adressé à Berne.
"J'ai bien du plaisir à voir là sur ma table cette petite écriture qui m'a si souvent ravi ou consolé. Les lettres de mon pauvre père ne me font pas le même bien, je souffre de sa tristesse et de l'opiniâtreté de son imagination ; la mienne est dans ce moment-ci trop absorbée dans le sentiment de mon indépendance pour sympathiser beaucoup avec la sienne, et j'avoue que, de sa part, cette idée fixe m'afflige. Votre bonté et votre goût pour les romans vous font peut-être trop l'entretenir dans ses pensées ; je sais que vous les partagez jusqu'à un certain point et que vous vous plaisez aussi à l'assurer, par votre assentiment, de votre désintéressement dans la question. Mais prenez garde de ne pas trop flatter un espoir qui ne semble, de longtemps du moins, pouvoir se réaliser.
"Je ne sais si vous avez songé à m'adresser un mot pour Schlegel. En arrivant ici, je lui ai écrit que je désirais le voir ; il m'a sur-le-champ fait venir, m'a très-poliment accueilli et a été fort obligeant en plusieurs circonstances. à notre première entrevue, j'avoue que j'ai été un peu déconcerté par son affectation de belles manières et de ton français ; il semblait éviter de parler littérature, comme d'une pédanterie. Ce n'était pas mon compte, mais je ne me suis pas découragé, je l'ai laissé faire le grand seigneur, et maintenant qu'il s'est établi vis-à-vis de moi en homme du monde, que j'ai vu sa livrée et son ordre jaune de Suède, il commence à parler du sanscrit et du moyen âge. Par un hasard heureux, il va commencer un cours sur la langue et la littérature allemande. Quel maître d'allemand ! Cet attrait et celui d'un pays magnifique, me retiendront quelque temps.
Les montagnes qui bordent le Rhin, avant d'arriver ici, ressemblent à l'horizon romain d'une manière frappante ; il est vrai que le jour où, de la promenade publique, je découvris tout à coup cette vue superbe, était un jour d'Italie, à l'éclat de la lumière près, qui manque seul à la nature du Rhin pour rivaliser avec celle du Tibre.
"La bibliothèque publique est à ma disposition ; je suis entouré de trésors et dirigé le mieux

possible dans l'usage à en faire. Intellectuellement parlant, il est impossible d'être plus heureux. Ce que je rêve, ce n'est pas Paris, c'est vous, mon père et quelques amis ; ici, à vrai dire, je craindrais que vous ne périssiez d'ennui. "Vous êtes triste, dites-vous, tâchez d'arranger votre existence selon votre nature." Ce conseil est bien grave pour votre jeune ami. Je suis touché de cette amitié de soeur qui vous fait tout prévoir ; mais mes finances sont dans le plus bel ordre et l'existence d'université est si économique que je pourrais vivre à Bonn de mes rentes à tout jamais. "J'oubliais de vous dire que j'ai eu l'honneur d'être traduit par Goethe. J'ai lu mon article en allemand dans un journal qu'il publie sur les arts et les antiquités. Jugez de ma joie !
J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Bonn, le 6 novembre 1826.*

"Je suis si content de ce que je trouve ici que je ne me sens pas pressé d'aller ailleurs ; et puis, à Bonn, je ne suis pas en pays perdu ; en quatre jours je pourrais être près de vous, voir la grille de l'Abbaye-au-bois... Allons, il ne faut pas songer à cela, il faut penser à l'allemand, à l'histoire, à la philosophie ; il faut penser que je reviendrai un jour avec des études et des matériaux, que je jouirai sans trouble de l'affection de mes amis, et qu'ils pourront alors être contents de moi.

"J'ai passé hier chez Schlegel une journée toute française. Il m'a fait dîner avec un Anglais très-aimable, M Bonnard, dont je ne sais rien, sinon qu'il est ami de lady Holland et qu'on racontait quelque chose de lui à Rome ; vous en souvenez-vous ? Nous avons causé tous trois pendant six heures de suite comme des pies, ou comme des gens qui ont connu la conversation de Paris et qui sont à Bonn, en Prusse.

"Les cours de l'Université que j'entends déjà très-bien, et dont je suis quatre par jour, font

mon bonheur ; mais j'ai un vif chagrin quand deux cours se trouvent à la même heure. Comment se décider ? Il le faut cependant, mais c'est en gémissant que je sacrifie l'un à l'autre.

"Une chose qui vous ferait plaisir, c'est de voir combien tout ici est pénétré du sentiment religieux. Je ne désespère pas d'en éprouver une salutaire influence, et c'est bien du fond du coeur que je désire la rosée céleste.

"Nous avons ici le cours peut-être le plus remarquable de toute l'Allemagne, celui de M de Niebuhr, qui prouve que Tite-Live, qu'il reconnaît pour un narrateur du plus grand talent, ne s'est pas donné la peine de faire une histoire, et qui cherche à faire cette histoire avec les vieilles lois et les débris des vieilles chroniques romaines. La première partie va, je crois, bientôt paraître en français. C'est un homme très-savant, très-spirituel, profond antiquaire. M Lenormant aurait beaucoup de plaisir à causer avec lui ; quoique moins digne, j'en ai beaucoup aussi. Si M Ballanche était ici, quelle joie pour lui et pour M de Niebuhr de causer sur l'histoire romaine et de la bouleverser ensemble sans pitié ! Pour moi, j'ai très-bien fait de ne pas me donner grande peine pour apprendre l'ancienne ; ce serait à recommencer. Tout ceci est une plaisanterie, M de Niebuhr se borne à faire la part de ce qui, dans l'histoire des premiers temps de Tite-Live, est formé de traditions poétiques ; à compléter autant que possible les connaissances très-imparfaites que Tite-Live, distrait par le soin du style et de l'effet dramatique, nous donne de l'origine des races, de leurs mélanges, de leurs rapports, et plus tard de la constitution politique, administrative et financière du peuple romain.

"Vous avez donc perdu Talma ! Toute cette aventure de l'archevêque a dû vous froisser par ce qu'elle a fait dire. Les cent mille personnes qui ont assisté à ses funérailles ont vu passer l'enterrement de la tragédie française ; je ne crois pas que Mgr de Bonnechose la relève. Mais je crois que du nouveau en littérature se prépare ; il faut se préparer aussi pour pouvoir entrer dans le mouvement. Je suis confondu, dans

ce pays, des connaissances indispensables dont nous nous dispensons en France.
"Adieu, ne m'oubliez pas et écrivez quelquefois.
à vous pour toujours.
J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Bonn, 19 novembre 1826.*

"De grâce, madame, envoyez-moi un petit mot sur votre santé, sur la disposition de votre âme ; quelques détails sur votre vie de cet hiver me seraient d'un prix infini. J'ai bien besoin de lettres, de souvenirs : mon temps, mon but, sont remplis, mais mon coeur est bien seul.

"Le fruit que j'espère tirer de ce voyage, en jugeant par ce que j'ai déjà recueilli d'idées, de connaissances, de directions, est beaucoup au delà de ce que j'espérais ; ainsi je ne puis me repentir du parti que j'ai pris, et je suis décidé à ne pas faire la chose à demi. Mais, avec quel mouvement de joie je retournerai près de vous, près de mon père et de mes amis ! Certes je n'ai

pas un instant d'ennui : je suis quatre cours par jour, dont chacun me donne le plaisir que vous fait une pièce nouvelle ; je vois souvent des hommes du plus grand mérite, qui sont pleins de bontés pour moi ; je lis une foule d'ouvrages nouveaux qui m'intéressent ; j'ai le plaisir de me sentir aller en avant ; mon imagination, qui pendant plusieurs années m'a véritablement tourmenté comme un damné, me semble guérie ; mon âme, livrée à elle-même, est disposée à tous les sentiments doux, à toutes les résolutions sages et généreuses. Eh bien, dans cet équilibre, si longtemps rêvé, de toutes mes facultés, dans cette vie de mon choix, ma pensée se porte toujours vers le temps où je serai revenu !

J'imagine que je pourrai rapporter avec moi le calme dont je jouis, et l'embellir par l'amitié ; je me fais une perspective délicieuse, chimérique

peut-être, de la vie que je mène transportée à Paris.

"De Jussieu ne reviendra-t-il point habiter cette pauvre petite maison sans maîtres où j'ai passé un temps si doux, jusqu'à ce que ma mauvaise folle tête ait tout gâté ? Mais tout devait être ainsi. Sans cette secousse, sans la crainte des instances de mon père et de mes propres agitations, je n'aurais jamais eu le courage de venir ici ; et, quoi qu'il arrive, je me féliciterai toujours d'un coup de tête qui s'est trouvé d'une sagesse profonde. Si j'avais ignoré ce pays, mon ouvrage était manqué. J'ai appris ici trois choses : l'étendue de ce que j'ignorais, ce que j'avais à apprendre et comment il faut l'apprendre. Maintenant, du temps, du travail, de la liberté, et je suis sûr de mon fait. J'élèverai mon monument. Adieu, adieu.
J-J Ampère.

*De J-J Ampère à Madame Récamier.
Bonn, 21 décembre 1826.*

"Je travaille avec plus d'ardeur et de plaisir que jamais. Le chaos dans lequel je me suis précipité en entamant d'un coup l'Allemagne littéraire, dans toutes ses branches, commence à s'ordonner ; la langue n'est plus un obstacle, soit pour les cours publics, soit pour les conversations, et, si j'ai encore bien de la peine à faire mes phrases, je n'en ai plus aucune à comprendre celles des autres ; les professeurs qui ne parlent pas le français l'entendent. J'ai eu quelques soirées tout à fait allemandes, où il a fallu m'évertuer et parler ; je me suis rappelé ce que disait l'abbate : Il signore Ampère fa talvolta dei spropositi, ma tira sempre avanti ;" et je me lance dans la conversation avec une intrépidité qui finira bien, j'espère.

"Malheureusement, peut-être, pour l'allemand, mais très-heureusement pour l'agrément de ma vie, j'ai trouvé ici un Anglais avec qui je parle français, dont la société est aussi charmante qu'utile, car il est prodigieusement instruit pour un homme

du monde ; c'est ce M Bonnard. Il a beaucoup voyagé, connaît très-bien l'Angleterre, l'Italie et Paris. Tantôt nous lisons ensemble Platon, tantôt nous parlons du Gymnase, de Mme Pasta, de la Chambre des communes, des antiquités de Rome, de la cour d'Ali-Pacha, ou bien nous nous disputons sur l'Allemagne, qu'il juge un peu sévèrement en sa qualité d'Anglais, et dont je ne suis pourtant pas enthousiaste aveugle ; je commence à voir ce qu'elle a et ce qui lui manque, et je compte répondre là-dessus à M Delécluze, qui m'a envoyé une lettre fort amusante, où il se résume en me demandant ce que sont les Allemands et s'ils sont quelque chose...

"Je ne pense pas encore à partir : outre la saison qui n'est pas propre au voyage, les deux cours principaux, celui de M Niebuhr et celui de M Schlegel, sont arrivés au point le plus intéressant ; je suis bien aise d'achever de me mettre ici au courant de l'ensemble de la culture allemande, pour pouvoir ordonner mes mouvements avec connaissance de cause ; cependant je compte bien être à Goettingue avant Pâques, pour y entendre la fin du cours du semestre d'hiver ; de là à Berlin, qui est maintenant la fleur des universités. Il y a quelques stations à faire sur la route, entre autres chez mon vieil ami Goethe. De Berlin commencera mon retour. Je pense aussi donner quelques semaines aux villes importantes. Un pareil voyage ne se renouvelle pas tous les jours, et il ne faut point le mutiler, surtout quand il est la base de tout l'avenir. Je n'ai qu'un moyen d'abrèger ma tâche, c'est d'y travailler sans relâche, et je vous assure que je n'épargne rien pour rapprocher le temps, encore si éloigné, où ceux que j'aime me seront rendus.

"Vous me parlez de mon imagination ; j'ai trop vécu par cette faculté fatale, je ne voudrais pas étouffer la mienne, mais je cherche à la maîtriser : de mon tyran je voudrais faire mon ministre. Nous verrons dans six mois !

"Rappelez-moi, je vous prie, à tout ce qui vous entoure. J'écrirai un de ces jours à M Ballanche. On dit qu'il suffit de mettre la lithographie entre deux cartons et de l'envoyer par la poste. Mais à Paris on doit savoir cela mieux qu'ici.

Schlegel est fort reconnaissant de votre souvenir.

Adieu, adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 25 décembre 1826.

"J'ai dîné hier chez M Schlegel (et nous avons parlé de vous). Dans les moments où il m'impatiente avec sa vanité d'enfant et sa fatuité, je me rappelle qu'il est encore une espèce de lien par où je tiens à vous ici, que vous avez avec lui des souvenirs, des amitiés communes, qu'il a été dans vos habitudes de tous les jours. Quand il raconte, avec sa pesanteur et son air d'importance, quelque anecdote que je sais aussi bien que lui, je lui pardonne parce qu'il me rappelle l'instant où vous me l'avez contée avec votre naturel et votre grâce accoutumée.

"J'ai reçu une lettre de M Cousin, fort approbative et fort encourageante ; il me parle de vous d'une manière qui me plaît fort.

"J'ai reçu enfin hier une longue lettre d'Alexis, où il est aussi fort question de l'Abbaye. Mes amis ne sont pas maladroits : leur souvenir ne peut que gagner à se mêler au vôtre. Il a des espérances brillantes. Dieu veuille que la moitié réussisse ! Mais que devient la maison d'Aulnay ? Que disent Latouche et M Calbet ? Et que pense-t-on des deux locataires qui devaient passer l'hiver sous le même toit, et le passeront l'un au bord du Léman, l'autre au bord du Rhin ?

"On a dû être fort agité à Paris des derniers événements. Il serait piquant qu'on eût la guerre et que je ne pusse pas aller à Goettingue, sur les terres de votre ami le roi d'Angleterre.

"Adieu, que cette année vous soit douce. Ce que je me dis pour mes étrennes, c'est qu'elle ne passera pas sans que je sois de retour près de vous.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à André-Marie Ampère.

Le 26 décembre 1826.

"Que tu es bon, mon cher père, de m'écrire avec tant de détails, au milieu de tes occupations ! Encore ces maudites feuilles à recommencer ! Tâche au moins de t'en débarrasser le plus vite possible.

"Il était dans mon plan de m'arrêter d'abord sur un point quelconque de l'Allemagne, pour me familiariser avec la langue et l'ensemble du pays. C'est le hasard qui m'a fait tomber à Bonn plutôt qu'ailleurs pour ce temps de séminaire, mais ce hasard ne pouvait être plus heureux. Le cours de M Niebuhr sur l'histoire romaine est à peu près le plus remarquable de toute l'Allemagne dans ce moment, et Schlegel se trouve faire, comme à mon intention, un cours sur la littérature.

"M Windischmann expose les derniers systèmes de la philosophie depuis Kant.

"J'ai une bibliothèque considérable à ma disposition et les conseils d'hommes du premier mérite, pour l'étude générale de la littérature et de la critique allemande ; je ne puis donc être mieux.

D'ailleurs, dans ce moment, Bonn, université nouvelle, est la première après Berlin. Joins à cela la saison qui invite au séjour, et tu trouveras naturel, ce qui t'a peut-être étonné, que je reste aussi longtemps à la même place.

"Je te prie de dire à Mme Fresnel que je la constitue mon trésorier jusqu'à ce que j'aie besoin d'argent : s'il descendait au premier, il s'en irait trop vite, et d'un jour à l'autre je pourrais en avoir un besoin pressant qui nous mettrait dans l'embarras tous les deux. Alexis est un étourdi qui n'a répondu à rien de ce que je lui avais demandé ! mais tu ne dois pas être inquiet des vers.

"On a dû être bien agité à Paris de la guerre de Portugal d'abord, et ensuite des lois nouvelles, qui me semblent surpasser contre la presse tout ce qu'on avait imaginé jusqu'à présent. Ici, nous ne sommes point si ultra, quoiqu'on n'ait pas de constitution. Tu aurais eu un véritable plaisir à entendre M Niebuhr, avant les vacances du jour de l'an, adresser une allocution grave,

lettere di Ampère anno 1826

simple et touchante à son auditoire, lui rappelant que les Grecs avaient encore besoin de leur secours, et que la plus petite somme serait utile pour venir en aide à la misère et à la faim. Je doute qu'un professeur se soit permis la même chose à Paris, sous le roi très-chrétien et très-constitutionnel.

J-J Ampère.

1827

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 5 janvier 1827.

"à l'envoi de la lithographie il aurait été bien aimable à vous de joindre une petite lettre pour M Schlegel. Si vous trouviez l'occasion de lui parler un peu de mon admiration pour lui, vous me rendriez un vrai service, car, par une impardonnable étourderie, je lui ai donné quelque raison d'en douter. Si vous voulez vous prêter à ce machiavélisme en bien, un mot gracieux comme votre portrait arrangera tout. Je vous raconterai les détails de mon aventure à Paris, nous en rirons ensemble ; mais, en attendant, je vous demande comme seconde grâce le plus grand silence sur cette moitié de confiance, et m'en rapporte pour le tout à votre habileté et à votre amitié.

"Voilà une année qui commence bien tristement pour la France. Quelles lois ! Est-ce que la Chambre des Pairs ne les rejettera pas ? Alors, il faudrait faire imprimer ses ouvrages à Vienne ou à Constantinople. M Ballanche doit être indigné ! Tout le monde doit être indigné !

"Nous avons à Bonn spectacle une fois par semaine.

Je n'ai vu jouer jusqu'ici que des drames plus ou moins épouvantables et des farces. J'en excepte Mina de Barnehm, de Lessing, qui est la première pièce allemande que j'ai vu représenter. Il y a dans ce drame un véritable talent, mais le talent est employé à produire, à augmenter, à prolonger, sans pitié, la situation la plus fausse et la plus pénible. Un homme, par un principe de délicatesse bien ou mal fondé, refuse la main de celle qu'il aime. Il est pauvre et se croit déshonoré ; elle est riche et charmante, elle lui court après, se jette à sa tête, ou plutôt à son cou. Imaginez cinq actes de persécutions les plus tendres d'un côté, et de refus des plus gauches de l'autre. Les acteurs ne faisaient rien pour pallier l'inconvénient ; elle, avec son abandon allemand, le caressant ; lui, avec sa raideur paresseuse, augmentée

par un bras en écharpe qui complétait la gaucherie du rôle, reculant toujours, et tourmenté et déchiré. J'avais mal aux nerfs de les voir. Cependant Lessing était un grand homme ; il a donné à son pays une impulsion intellectuelle qui dure encore. Mais il s'adressait à un peuple qu'il faut chatouiller fort pour le faire rire, et sur lequel il faut frapper à grands coups pour qu'il s'aperçoive qu'on le bat. Jusqu'ici l'Allemagne m'inspire le plus grand respect pour ses hommes supérieurs, mais peu d'intérêt pour la vie commune. Leur véritable supériorité, c'est l'imagination et le savoir ; les hommes qui n'exercent pas ces deux facultés, qui ne font ni systèmes, ni poèmes, me paraissent de bonnes gens, sans beaucoup d'esprit et de sensibilité ; on a besoin de faire un effort de volonté pour causer avec eux. Mais un Allemand en qui la science n'éteint pas l'imagination, dont l'imagination n'égare pas la science, si le bonheur veut qu'il ait vécu en Italie pour y dégourdir ses sens et qu'il ait gagné l'expérience de la vie pratique par les affaires, cet Allemand est un homme tel qu'on ne peut en trouver qu'en Allemagne. Il y en a un ici, M Niebuhr, dont il ne faut pas parler dans votre lettre à Schlegel...

"Voilà une grande digression. Vous voyez que je suis sans fanatisme sur ce pays ; mais les ressources qu'il offre pour des études de la nature des miennes me frappent et m'accablent tous les jours davantage. Il faudrait y passer sa vie si on voulait y recueillir tous les matériaux d'un ouvrage tel que le mien ; c'est pourtant ce que je ne ferai pas.

"Adieu, adieu, un petit mot de temps en temps pour que je ne doute pas de ce que vous me promettez, que je vous retrouverai telle que je vous ai quittée.

Adieu, adieu.

J-J Ampère.

De J-J Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 22 janvier 1827.

"Ma vie, très-variée quant aux objets de mes études

et de mes occupations, est, à l'extérieur, d'une régularité monotone, dont je me trouve très-bien. Sans elle je ne pourrais supporter mon isolement. Le dimanche est toujours le jour de la semaine où je suis le plus triste. Les autres passent à peu près comme ceux d'un chartreux. Ma cellule est aussi petite que la leur, mon ordinaire n'est pas beaucoup plus brillant, et la cloche

1829

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Hyères,
20 octobre 1829.*

" que vous êtes bonne, Madame, de m' avoir envoyé une lettre si aimable et si détaillée ; j' ai l' orgueil de penser que vous n' en avez pas écrit de plus longues en votre vie.

" mon père tousse toujours ; son rétablissement sera très-long, mais je commence à être certain qu' il se rétablira ; il y a dans cette pensée bien du courage. Notre existence est presque arrangée : avec des promenades en voiture, des parties d' échecs, des lectures à haute voix, j' espère qu' il viendra à bout de son temps, surtout s' il peut s' occuper d' une classification des sciences qui sera une chose fort remarquable ; comme c' est un sujet où je puis le suivre, il a le plaisir de me communiquer ses idées à mesure qu' elles viennent ; le difficile est de ne pas le laisser trop parler.

" pour moi, j' ai repris mes travaux. Comme nous nous couchons tôt, je puis me lever de grand matin et consacrer régulièrement quatre heures avant le lever de mon père à mon ouvrage ; je crois que ces quatre heures et ce que je rattraperai à la volée le reste du jour l' avanceront beaucoup. J' aurai des ressources ici sur lesquelles je ne comptais pas : j' y ai trouvé, qui l' aurait cru ? Un homme qui adore le sanscrit et la géologie.

Malheureusement, Thierry demeure à une lieue. Je lis le soir avec délice un roman de Cooper, ou de Mme De Souza : personne n' aime autant les romans que moi. Il m' est tombé aussi sous la main un livre assez amusant : ce sont les promenades dans Rome, de cet original de Beyle, dont le nom de guerre est Stendhal ; il a le mérite de me rappeler très-vivement un des temps les plus doux et les plus agités de ma vie.

" je vais écrire à Mérimée pour l' affaire dont vous me parlez. Merci de l' intérêt que vous prenez à mes amis. Vos chambres vont s' ouvrir, quel moment ! Il faudrait être à Paris, mais, hélas ! Le temps

sera-t-il assez beau pour hâter notre retour ?
" adieu, pensez quelquefois à moi dans le nouvel
appartement.
J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Hyères,
5 novembre 1829.*

" Sautelet me dit que l' on vient de fonder à
Marseille un athénée auquel s' intéresse et
souscrit tout ce qu' il y a de mieux dans cette
ville. Le comité a écrit à Mignet pour
réclamer un professeur de littérature : celui-ci me
demande si cette position me conviendrait ; ma
première pensée est de m' adresser à votre amitié et
à votre tact. Donnez-moi vos conseils ? Ce cours
durerait six mois, me vaudrait 4 à 5, 000 francs ;
ce serait, il me semble, un bon début ; l' argent
arriverait fort à propos pour les finances de mon
père ; je me déciderais à le laisser ici
où il est parfaitement, en considération du service
que cela pourrait lui rendre. Je ne serais qu' à
vingt lieues de
distance, avec la possibilité de me rapprocher en un
instant. D' ailleurs notre séparation ne serait pas
longue : ce cours ne commencerait que le mois
prochain ; février une fois passé, il pourrait me
rejoindre à Marseille. C' est l' opinion des
médecins. J' ai écrit ce matin à Sautelet de
s' assurer de la solidité de la chose, et lui ai dit
de consulter vous et Cousin sur son opportunité.
Vous savez bien que vous êtes ma providence ; ainsi,
voyez cela avec lui.

" je vais de temps en temps chez ce pauvre Thierry ;
je lui réjouis le coeur en lui parlant et en
l' écoutant sur ce qui nous intéresse tous deux.
C' est un spectacle déchirant que de le voir se
traîner en chancelant, appuyé sur un bras, sans
yeux, presque sans jambes, la tête saine
et la pensée nette. S' il va à Paris, au
printemps, je voudrais bien qu' il entendît votre
douce voix.

" je lui ai parlé de M De Châteaubriand qui
s' occupe de sa chère histoire.

" adieu. Vous ne pouvez m' envoyer ici votre sourire,

votre regard, mais un mot gracieux et tendre, vous le pouvez. Adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Hyères,
22 novembre 1829.*

" que j' ai eu de plaisir à lire votre lettre !
Chaque mot de ce que vous m' écrivez est d' une délicatesse et d' une grâce qui me touchent profondément. Je vous prie de remercier M Ballanche. Je lui ai envoyé une procuration de 4, 000 francs, empruntés sur mon hypothèque ; c' est encore une furieuse brèche à mon pauvre capital, dont j' ai semé la meilleure partie d' un bout de l' Europe à l' autre ; mais quand je serai tout à fait ruiné, j' espère faire fortune. Avec ces 4, 000 francs je pourrai payer les dettes pressantes de mon père, en commençant par celle qu' il vient de contracter, sans le savoir, avec son gendre. Le cours eût été une bonne chose, mais depuis que j' ai mis mes affaires en ordre, je n' en ai plus une aussi grande envie ; j' avais un peu perdu la tête en voyant mes plans financiers culbutés, et je voulais à tout prix tirer mon père de là par mon éloquence. Si la nomination arrivait, je l' accepterais par raison, mais un peu à contre-cœur : abandonner mon cher malade deux ou trois mois, même en lui faisant de fréquentes visites, me coûterait beaucoup. S' il commettait quelque imprudence ! Il faut vous dire qu' il est d' une témérité extrême dans nos promenades en voiture ; au reste, je n' empêche pas grand' chose et tout ce que peut ma piété filiale, c' est de verser avec lui, ce qui nous est arrivé avant-hier, heureusement sans grand inconvénient ; mais enfin c' est un repos de se dire qu' on versera ensemble. Et puis, qui écrirait le compte du beurre, des oeufs, etc, comme je le fais tous les soirs, notre excellente Marion ne sachant pas tenir la plume. Qui serait là pour jouer régulièrement six ou huit parties d' échecs par jour ? Tout bien pesé, je suis déjà plus que consolé.

" tenez-moi parole surtout, réservez-moi mes heures.

Mon père fera probablement une tournée dans le Midi ; il y tient extrêmement. Je serai alors tout à vous, comme je suis tout à lui. Nous ne jouerons point de parties d' échecs, mais nous causerons, nous lirons. J' aurai trois volumes de manuscrit à soumettre à votre censure. Préparez votre patience. Adieu, je vous aime bien tendrement.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Hyères,
27 décembre 1829.*

" j' espère, madame, que cette lettre vous arrivera tout juste le premier jour de l' année où je dois vous revoir. Je ne suis pas, comme vous savez, grand formaliste, mais cette époque me cause toujours une vive émotion. C' est le jour de l' an que, pour la première fois, vous m' êtes apparue tout à coup, en robe blanche, avec cette grâce dont rien jusque-là ne m' avait donné l' idée. Ce moment ne sortira jamais de mon souvenir ; toute ma jeunesse s' est passée entre cet instant et celui où je vous écris, et, dans cet intervalle, je vous retrouve à toutes les époques de joie et de peine avec ce charme du premier jour, et de plus tout ce que l' intimité m' a découvert de raison de vous aimer, de vous admirer. J' y pense avec attendrissement en vous écrivant ; je me dis qu' en lisant cette lettre vous serez peut-être aussi touchée de cette affection, si douce, si pure, que rien ne peut altérer, et sur laquelle nous pouvons nous reposer pour tout l' avenir. Mais qu' il est triste de vous dire cela de deux cents lieues, de ne pas aller demain dîner avec vous en famille, avec ceux qui vous entourent. Je me surprends sans cesse à compter les mois, les jours, à mesurer ce qui me reste d' exil ; je suis bien impatient de sentir dans le passé cette année qui doit finir sans vous, et de gagner celle qui doit me ramener ; mais que de semaines encore ! Que je voudrais être au printemps ! On dit qu' il commence ici au mois de février ; pour moi, ce ne sera pas sitôt.

" ne m' enverrez-vous point pour mes étrennes quelques-unes de ces lignes que vous seule savez écrire ? C' est une minute pour vous, et moi je vis bien longtemps sur cette minute-là.

" mon père tousse un peu ; cependant il va déjà mieux ; et pourvu qu' il veuille être sage, tout ira bien. J' ai besoin du succès de mon voyage pour m' en consoler.

" adieu, adieu, soyez heureuse, bien portante, et souvenez-vous de votre ami.

J-J Ampère.

1830

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Hyères,
22 février 1830.*

" je suis plongé en ce moment, madame, dans la rédaction de mon discours d' ouverture ; je veux y mettre ma principale idée sur mon sujet favori, l' histoire de la poésie, et je soigne le style de mon mieux. J' aimerais à vous lire ce que j' écris, car vous êtes mon Aristarque aussi bien que ma muse, aussi bien que ma vraie, que ma seule amie, en toute chose et pour toute chose ; vous me manquez cruellement.

" j' ai eu, il y a quelques jours, des accès de découragement et de mélancolie ; c' était la suite d' une vie trop renfermée, trop uniforme. J' ai reconnu ce que vous m' avez dit souvent, que nous avons besoin de nos semblables, et je me suis mis à aller en société pour connaître un peu ce petit monde d' Hyères au sein duquel j' ai vécu sans m' apercevoir qu' il existât. Nous avons eu deux bals qui n' avaient point mauvaise tournure. On a joué des proverbes de Leclerc. Vous rappelez-vous ce vaudeville du palais de Venise, où Mme Lenormant était si charmante, et n' avait au milieu de ces polonais, de ces russes, de ces anglais, de ces allemands, de ces italiens, d' autre défaut que d' avoir de l' accent ? Eh bien, ici, il n' y avait à ce compte-là personne qui n' en eût ; ces dames et ces messieurs accentuaient à la provençale à qui mieux mieux. Du reste, j' ai été étonné de l' air naturel et du bon goût de la plupart des actrices. Il est vrai que quatre mois de réclusion absolue ne rendent pas très-difficile. Au bal de lundi dernier, j' étais joyeux comme un enfant en vacances, de voir des lumières, des toilettes. Mon père a fait avec moi sa première sortie du soir et ne s' en est point mal trouvé. Il a maintenant quelques connaissances qui l' accompagneront à la promenade ; ainsi il pourra se passer de son fils pendant le peu de temps qu' il en sera privé.

" dans ce bal je me rappelais ceux de Rome, celui

où vous étiez masquée comme la reine Hortense, chez le duc De Laval, vous en souvenez-vous ? Un souvenir mène à l' autre, et je me prenais à me retracer tout à coup au son du violon, saint-Jean de Latran ou les bords du Tibre.

" à propos, je me suis lié à Hyères avec un jeune homme fort aimable, qu' on doit vous présenter ; il est grand amateur de la palingénésie, plein d' esprit, des manières gracieuses et distinguées. Nous nous voyons tous les jours. Je voudrais qu' à mon intention vous le reçussiez et fussiez bien aimable pour lui. Il me semble tout à fait des nôtres. Il s' appelle De Syon.

" adieu. Ne m' écrivez-vous point un mot pour porter bonheur à mon cours ? Adieu, adieu.

J-J Ampère.

1831

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Lagrange,
24 juillet 1831.*

" je croyais ne faire qu' une visite, mais je vois bien qu' on ne me laissera partir que demain, avec mes compagnons de voyage. Le temps est admirable.

On attend

aujourd' hui cette princesse Belgioso, dont tout le monde ici a la tête tournée, aussi bien que M Fauriel. Je suis curieux de la voir.

" j' ai eu hier un long entretien politique avec M De La Fayette ; il m' a semblé d' un grand bon sens, parlant très-noblement du roi, déplorant la direction suivie et l' attitude prise vis-à-vis de l' Europe, plaçant tout son espoir dans une chambre qui amènerait un ministère, selon lui, meilleur, point du tout républicain, disant à propos de ce qui est :

" il n' y a point d' autre combinaison

" possible, je ne vois rien qui puisse tenir et qui soit en

" avant de ceci, ou en arrière ou à côté. la république,

" pour les trois quarts et demi de la France, représente

" la convention. Le bonapartisme est ce que je redoute

" le plus, car c' est la seule chose qui puisse redonner

" faveur au despotisme et à l' aristocratie. "

j' espère que ce dernier trait vous gagnera le coeur ; mais le résultat de tout ce bon sens est fort triste, car il me paraît bien difficile que cette combinaison puisse tenir, en ne se fortifiant pas davantage par son union au sentiment national, et alors que deviendrions-nous ?

En attendant il faut tâcher de vivre doucement, en s' aimant le plus possible, et voir venir la tempête à travers les barreaux d' une petite cellule pleine de fleurs.

" j' espère que Mlle Juliette est remise.

" mon système sur le langage primitif se confirme. Le petit De Rémusat dit comme elle, oui, oui, de préférence

à tout autre mot. Voilà, j' espère, ce qui s' appelle des preuves.

" adieu. Mille tendres amitiés, adieu.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame Récamier. Palerme, 3 octobre 1831.

" enfin me voilà en Sicile. Il y a un mois que je suis parti, et que de choses pendant ce temps ont passé devant mes yeux ! Partout je vous ai retrouvée, madame, ou par mes souvenirs, quand nous avons vu ensemble, ou par mes regrets de voir sans vous ! à Pestum, c' était le même ciel un peu couvert, le même temps un peu lourd, et je crois jusqu' aux mêmes gueux qu' il y a six ans.

Pourquoi ne connaissez-vous pas cette admirable côte de Sorrente et d' Amalfi ? La Sorrente de votre Tasse était digne de lui. Je me trompe peut-être, mais j' ai la conviction qu' il y a là un petit coin du monde plus beau que tout le reste. Cette mer, ces montagnes, et puis de certains vallons, de certains ravins pleins d' orangers, de vignes, une végétation qui déborde, des portiques, des palais, des dômes comme dans une campagne de l' Orient. C' est un enchantement qui dépasse tout. à Amalfi nous

avons couché dans un ancien couvent de capucins. Ce cloître, suspendu au-dessus de la mer, vous aurait ravie. Il faudrait voyager ensemble, sans compter avec le temps, rester à loisir sur un de ces points ravissants qu' on rencontre en Italie, et faire des promenades aux environs. Je suis aussi retourné à la Cava ; cette fois les religieux y étaient ; nous avons été reçus d' une manière charmante par l' un d' eux, homme instruit, gai, aimable, comme le sont en général les prêtres de ce pays. On éprouve toujours dans ces solitudes une incroyable envie de ne plus les quitter.

" notre traversée de Naples ici a été une promenade sur un lac. J' avais la tête si pleine de la Palerme de M Lenormant que, de la mer, celle que je voyais ne m' a pas frappé ; et puis c' est une circonstance défavorable pour une ville que d' être regardée immédiatement après Naples.

" en pénétrant dans l' intérieur de cette capitale, je lui ai rendu justice ; les deux grandes rues qui se coupent à angle droit et la divisent en quatre parties, lui donne un aspect de régularité qui n' a rien de monotone, grâce à l' architecture capricieuse des fenêtres, des balcons, et à la physionomie des maisons. Dans les petites rues, c' est un bruit, une vie, un fourmillement encore plus étourdissant peut-être qu' à Naples. Hier, c' était la fête du rosaire, on tirait un feu d' artifice ; les lumières, les fleurs, les cris, la joie du peuple, tout cela ne peut se décrire ; et, au milieu de ce désordre apparent, le plus grand ordre ; tout le monde était là pour son plaisir, et personne ne troublait celui de ses voisins.

" nous partons après-demain pour faire une vraie promenade au milieu des magnificences de la nature et des ruines, à travers les souvenirs de toutes les civilisations, qui ont laissé chacune leur trace dans cette île, qu' elles se sont successivement disputée et partagée.

" n' ayez aucune inquiétude sur une émeute de Palerme, terminée il y a un mois, au moment où elle éclatait.

" j' espère trouver une lettre à Messine ; depuis Gênes, je n' ai rien reçu ; cela est triste.

" adieu, madame ; soyez mon bon ange pendant la petite tournée que nous allons commencer. Je m' adresse à vous en esprit comme à une madone.

J-J Ampère.

1832

de J-J Ampère à Madame Récamier.

Ce lundi matin 1832.

" la vie de mon héros a été si longue, madame, qu' il m' a été impossible d' aller finir ma soirée en nous disputant sur son compte. Je vous renvoie l' ouvrage de Beyle, que vous avez promis à Barchou. Si cela vous convient, j' irai vous demander à dîner aujourd' hui ; je serai doux et point colère. J' ai donné définitivement ma démission de la politique, et ne veut plus penser qu' à deux personnes, dont peut-être aucune ne se souciera de moi : vous et la postérité. C' est à Rome qu' il faudrait vivre pour toutes deux.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame Récamier.

Ce mardi, 28 août 1832.

" je ne vous ai pas écrit ces deux jours-ci, madame, parce que j' étais vraiment honteux de ne pouvoir vous annoncer d' une manière positive le départ du héros farouche que j' envoie à vos pieds, comme les chevaliers qui envoyaient à ceux de leurs dames les géants qu' ils avaient vaincus. Le fort Sigurd était entre les mains des brocheuses, et je ne pouvais l' en tirer ; enfin, il va partir pour aller vers vous. Je vous adresse, outre votre exemplaire, ceux de M De Châteaubriand, de la duchesse De Saint-Leu et de Mme Salvage. Comme on ne peut rien écrire sur ce qu' on offre sous bande, je vous prie, madame, de faire de vive voix mes dédicaces, qui n' en seront que mieux reçues. Bientôt, au bout de tous mes ennuis universitaires, je profiterai, je l' espère, de ma liberté pour m' acheminer en

Suisse. M Lenormant part pour Dieppe dans les premiers jours du mois de septembre, M Ballanche ira à Lyon ; ainsi il ne restera pas pierre sur pierre dans Jérusalem. Voilà ce que c' est que de nous avoir quittés. L' amélioration de votre santé peut seule nous faire prendre patience ; il nous la faut absolument, cette santé. N' admirez pas trop tard les couchers du soleil au bord du lac !

" mon dieu ! Qu' à vous deux vous devez mettre de poésie en ce lieu ! J' aimerais, madame, à être quelquefois en tiers dans vos belles promenades et à me trouver aussi dans cette petite chambre qu' une baguette de fée fait voyager partout ; mais mon père, qui est en Auvergne, se réjouit à l' idée de m' avoir avec lui quelque temps. Comme il est un peu souffrant, et que son imagination paraît s' être montée à ce sujet, je craindrais de le chagriner en n' allant pas le voir. Cela ne serait pas bien : il est si bon et je fais si peu de chose pour lui ! J' irai donc vraisemblablement d' abord à Clermont, mais Clermont me rapproche de Genève ! Ainsi tout pourra se concilier. Adieu, madame, adieu.

J-J Ampère.

1833

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Dieppe,
1833.*

" vous rappelez-vous, madame, que nous partions d' ici ensemble, il y a plus de trois ans, certain 28 juillet qui sera longtemps célèbre dans la mémoire des hommes ? Vous rappelez-vous ce charmant voyage jusqu' à Forges ? Ces vallons boisés que nous apercevions fuyants au clair de la lune ; notre admiration que venaient troubler des inquiétudes encore bien vagues, bien éloignées de la réalité ? Je me suis représenté vivement ces doux et terribles instants en faisant ces jours-ci la même route, plus paisiblement. Ce m' est un grand charme que nous ayons tant d' impressions en commun. Que de pays où j' ai marché à vos côtés ! Il en est des courses de ma pensée comme de mes voyages sur la terre : là aussi je vous rencontre à chaque pas. Telle idée qui revient à mon esprit me rappelle une idée de vous qui m' a frappé autrefois. Que de choses vraies j' ai repoussées, et que maintenant je semble découvrir quand je ne fais que me ressouvenir ! Cela n' est pas très-glorieux, mais, si l' amour-propre souffre un peu à le confesser, le coeur jouit beaucoup de le sentir. Toutes mes lectures et mes réflexions d' un certain genre, je vous les dédie. Quand le sentiment le plus intime de mon âme s' éveille à Dieu et le cherche, je fais tout ce que permet ma faiblesse pour le nourrir et le fortifier, mais par moi seul je ne puis rien ; je compte sur la bonté que je sens si vivement être le principe de tout ; j' espère, mais j' espère avec crainte.

" adieu. Ma soeur a été bien touchée de votre intérêt.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Dieppe,
septembre 1833.*

" quelle fatalité que cet accident ! Vous voilà étendue sur une chaise longue, et M De Châteaubriand fait une petite absence, dit laconiquement M Ballanche ; j' espère qu' elle n' a rien de diplomatique : ce serait encore de nouvelles agitations pour vous.

" tous vos amis désertent à la fois ; et ce voyage qui m' éloigne de Paris ! Il vous reste M Ballanche, M Paul, si M Pasquier est mieux ; Mlle Clarke, dont l' aimable esprit doit vous être d' un grand secours et d' un grand charme. Que lui semble de n' avoir plus personne avec qui disputer ? Je ne sais si elle le regrette autant que moi, moi qui vis ici dans une parfaite solitude. Entouré de livres édifiants, d' extraits des pères, de sermons, d' histoire de l' église, etc. Je cherche à me pénétrer de sentiments chrétiens ; je tâche de ne point me faire illusion sur ce que je crois ou ne crois pas, mais à tirer tout le parti pratique de ce que je crois. Ceci est une véritable retraite comme on en prescrit à ceux qui veulent se convertir. Puisse cette ère morale, dont l' aurore s' est levée, ne pas s' évanouir au premier souffle.

" tous les jours je vais me promener sur cette grande pelouse que vous aimiez. Le spectacle de la mer m' est devenu comme nouveau à cause de mes nouvelles pensées : j' entends dans le bruit des flots des choses qu' ils ne m' avaient jamais dites ; là où mes rêveries sombres ne voyaient que l' immensité qui écrase, je sens maintenant la puissance infinie d' ordre et de bonté qui se manifeste même à travers le désordre et le mal apparent. L' autre jour, au moment où la tempête se calmait et grondait encore, il y avait dans son agitation et ses murmures comme une voix frémissante et un trouble s' apaisant par degrés à la voix de Dieu, qui me donnait le sentiment d' une prière sublime de l' océan. à cette prière une invocation plus humble de mon faible coeur se mêlait avec délices.

" adieu, adieu.

J-J Ampère.

1834

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Mercredi
3 septembre, rade de Gênes.*

" je vous écris, madame, de cette belle rade de Gênes où nous sommes captifs sur notre bateau pour deux jours ; bienheureux d' en être quittes à si bon marché de la peur d' une quarantaine qui, depuis le choléra, est le fléau des voyages d' Italie. Nous avons dû cette insigne faveur à l' honneur que nous avons de porter avec nous l' infant don Sébastien et son auguste épouse, soeur de la duchesse De Berry. Réduite à ces deux jours de station dans une des plus belles situations du monde, notre quarantaine n' a rien de fort effrayant ; la moitié s' en est déjà écoulée fort bien. Je passe une partie du temps à rassembler mes notes sur Dante, et le reste à contempler Gênes la superbe, à écouter le bruit de ses cloches, à regarder la mer, le ciel, les montagnes, et à penser à mes amis. Nous n' avons pas vu Gênes ensemble, mais je songe sans cesse à Naples, à ces belles promenades du soir à Chiaia, à cette mer phosphorescente que je retrouve ici, à ces petites voiles blanches ou dorées glissant sur l' eau. La nuit, la ville s' éclaire, les feux dont elle s' illumine forment un arc de lumière qui dessine dans les ténèbres les sinuosités du golfe ; et comme certaines rues montent et descendent, on voit la ligne lumineuse onduler et se suspendre entre deux sommets comme une guirlande. à bord, la scène est moins brillante, mais elle a aussi son intérêt. Cette petite cour qui est là, jetée, pour ainsi dire, dans la diligence, est assez amusante à observer. Rien de moins imposant. Le prince est mesquin, la princesse est une jeune fille de seize ans, grosse comme une tour, et marchant comme Louis Xviii ; du reste, l' air bon enfant, la bouche riante et

gracieuse. Tous deux ont l' air de s' ennuyer parfaitement. Ils contemplent tristement la gaieté bruyante et les gambades folles de quelques jeunes artistes qui sont avec nous. Autour d' eux se trouvent des visages assez curieux. L' aumônier a une noble et intelligente figure, il est évidemment l' homme supérieur et influent ; mais le médecin, qui a l' air ignoble et assez insolent, pourrait bien être un barbier parvenu. Le soir, il pince de la guitare à faire frémir. Puis une foule d' hommes et de femmes dont le rang est très-difficile à déterminer ; les uns évidemment sont des grands seigneurs et des grandes dames, les autres des subalternes. Tout cela a les mêmes tournures, les mêmes allures ; tout cela vit, cause et rit ensemble. L' imposant aumônier allumait l' autre jour, le plus tranquillement du monde, à son cigare celui de la femme de chambre de la reine. Ce spectacle et la vue de Gênes valent bien deux jours dont j' avais besoin comme repos, ma vie ayant été jusqu' ici bourrée autant qu' à Paris. Je mettrai cette lettre à la poste demain en descendant à terre. Elle vous annoncera ma liberté. Où vous trouvera-t-elle ? à Clamart, peut-être, sous vos frais ombrages, songeant quelquefois à celui qui songe sans cesse à vous.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Florence,
21 septembre 1834.*

" je vous envoie ci-jointe, madame, la lettre officielle par laquelle je souscris pleinement à ce que désire M Guizot. Je conçois qu' un ministre ne peut prendre d' engagement absolu, mais il faudrait pourtant que d' après ce qu' il dira à Mme ou à M Lenormant, je fusse moralement sûr que Sainte-Beuve sera nommé. la question, posée comme elle l' était dans la lettre que M Ballanche m' a écrite de votre part, rendait

l' hésitation impossible, je n' aurais pu, sans
manquer à l' amitié, répondre autrement que par
l' adhésion complète. Un ami comme Sainte-Beuve
mérite bien un sacrifice, mais celui-ci est grand.
Rien au monde ne pouvait me contrarier davantage
que cette complication. Retomber dans
la vie douloureuse, dans la torture physique et
morale dont vous m' avez vu souffrir, ce n' est point
encore ce qui me chagrine le plus (quoique ce soit
une épreuve où mon cerveau pourrait bien rester) ;
mais être arrêté dès le premier pas dans l' exécution
de mon plan général (si j' ai un autre cours, il n' y
a pas à songer à la publication de celui du
collège de France), mais sentir mon
enseignement inférieur à ce qu' il pourrait être, et
cela non plus dans une année préparatoire, mais
quand j' en
suis arrivé à mon sujet, à mon livre... tout
cela après avoir rêvé le contraire, c' est bien
dur. Si du moins j' étais parfaitement sûr que ce
supplice prolongé mènera à quelque chose. Mais
plus tard M Guizot sera-t-il ministre ? Le
livre de Sainte-Beuve sera-t-il fait ?
L' auteur de l' histoire du seizième siècle
a-t-il besoin d' un titre nouveau ? Aura-t-il
encore envie de la place ? N' importe,
les choses sont engagées de telle sorte que je ne
pourrais m' y refuser sans un mortel remords. Donnez
donc ma lettre, madame, et surtout que
Sainte-Beuve, qui est la générosité même,
ignore toujours ce qu' elle m' a coûté.
Je vous l' ai dit parce que j' avais besoin
de m' épancher, et afin que vous preniez toutes les
précautions possibles pour que mon temps de
purgatoire profite à un ami. J' espère encore un
petit mot à Rome. Adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Marseille,
17 novembre 1834.*

" en arrivant à Marseille, madame, je trouve que
M Guizot n' est plus ministre et que Cousin a

donné sa démission. Mon dernier engagement envers le premier, pris dans l'intérêt de Sainte-Beuve, et mon obligation envers le second, étaient les seuls motifs qui pouvaient me faire supporter un fardeau dont je vous avais peu

dissimulé la pesanteur. Ces motifs n'existant plus, je n'ai qu'à donner ma démission. Mais au milieu de tout ce gâchis politique, je crains, en venant moi-même l'offrir en personne, de rencontrer quelque difficulté, quelque obstacle, et j'ai résolu de l'envoyer, sans entrer dans aucune explication, en alléguant que mes études et ma santé m'y contraignent, ce qui est vrai. Après une telle démarche, un peu d'absence est convenable ; il ne me souciait pas de rester à Marseille ou à Lyon. Je me suis laissé tenter à rentrer dans cette Italie qui est à un jour d'ici. Une fois là, l'invincible magnétisme me ramènera à Rome, où j'avais, avec un grand serrement de coeur, interrompu brusquement des études sur le passage du monde antique au monde chrétien, qui se rattachent immédiatement à mon cours du collège de France ; l'excellent successeur de l'intraitable Maï m'avait ouvert les trésors de la bibliothèque vaticane. On appellera cela un coup de tête, vous me défendrez, n'est-ce pas, vous qui avez tant l'intelligence des inconséquences humaines. Pour Sainte-Beuve, si M Sauzet est nommé, il aura Lamartine s'il veut. Je regrette bien de n'avoir pu, aux dépens de mon repos d'un an, assurer celui de son avenir.
" adieu, madame, adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Livourne,
24 décembre 1834.*

" j'espère, d'après ce que vient de me dire le

consul, madame, que je suis arrivé ici à temps pour rassurer mes amis, si par hasard la nouvelle de notre accident leur était parvenue. Nous avons échoué vendredi soir sur la côte de Toscane, près du Monte-Argentino. Le bâtiment, par un très-beau temps et un magnifique clair de lune, a été se heurter contre un écueil : l' eau est entrée et a rempli les chambres. Heureusement personne n' était couché, on a eu le temps de monter sur le pont. J' y étais déjà au moment du choc. L' impulsion donnée par la vapeur a été assez forte pour nous pousser jusqu' au près de la terre. Il n' y a pas eu un instant de péril réel. Le triste, c' est qu' en débarquant sur les rochers les plus abominables du monde, nous nous sommes trouvés en quarantaine. Il a fallu passer là deux jours et deux nuits avec l' inquiétude de penser à celle de nos amis, sans savoir quand on pourrait écrire, et menacés de rester à cette place indéfiniment. Enfin, le dimanche nous avons été libres d' aller trouver un petit port perdu (Porto-Ercole). Mes compagnons d' infortune ont envoyé chercher des voitures à une ville un peu éloignée (Cyros-Sato), car ce qui est voisin c' est la Marenne, c' est-à-dire le désert. Pour moi, persécuté de l' idée que, pendant ce temps, la nouvelle marchait sur Paris, peut-être falsifiée, amplifiée, etc, je n' ai pu y tenir et je suis parti seul de ma personne pour faire cinquante lieues à travers ce pays de la Marenne, aussi inhabité que ma Scandinavie. Grâce à dieu, j' ai trouvé des cabriolets, de bons chevaux, et je débarque à Livourne ce matin, ayant gagné ainsi un courrier sur mes compagnons de voyage. Le consul n' a écrit qu' hier, j' ai donc l' espoir que mon père et vous, lirez cette lettre en même temps que la nouvelle de l' événement. " adieu, madame. Si j' ai eu tort de faire ma dernière escapade, un naufrage me paraît une expiation suffisante, et je demande qu' on ne me soit pas trop sévère ; les notes de mes trois voyages d' Italie sont terriblement trempées après être restées vingt-quatre heures sous l' eau, dans mon sac de nuit, sur mon lit, où j' ai bien fait de ne pas m' endormir dans le moment de l' accident. Je suis parvenu à sécher votre chère lettre et à la

lettere di Ampère anno 1834

sauver. ç' a été pour moi une grande joie. Je reviens
par terre.

Adieu, madame.

J-J Ampère.

1835

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Vanteuil,
vendredi matin août 1835.*

" après les chères habitudes des mois qui viennent de s'écouler, il est un peu triste, madame, de se trouver, même pour peu de jours, hors de cette existence d'élite et de choix que j'ai eu le bonheur de mener auprès de vous et de ce qui vous entourait. Mon plaisir est de m'y reporter par la pensée. J'oublie les moments où de trop inévitables ennuis ont troublé la douceur que je goûtais. Je ne revois plus que nos belles promenades au bord de la mer, au bruit des vagues, nos courses botaniques du matin, nos agréables réunions du soir ; je repasse tout cela délicieusement et j'en jouis sans mélange. Les bons moments dans la vie comptent et par ce qu'ils donnent et par ce qu'ils laissent : revenir par l'imagination sur un temps heureux, c'est comme relire un bon livre qui a plu. Ce sera toujours un charmant chapitre de mes mémoires (que je n'écrirai pas) que le temps qui vient de finir et que j'aurais voulu prolonger. Un souvenir s'y mêlera au charme de notre amitié, c'est celui de la bonté touchante que M De Châteaubriand m'a montrée. Je vous remercie du fond du coeur de cette intimité glorieuse que je vous dois : avoir vécu quelques jours dans la familiarité ennoblissante de l'homme pour lequel l'admiration qu'on éprouve est un plaisir de coeur, avoir profité de ses conseils, et puis ce petit voyage ensemble, ce séjour à Maintenon, cette hospitalité royale, facile et pleine de grâce, tout cet ensemble si complet d'illustration, de vertus, de bienveillance et de goût que rien d'analogue ne peut surpasser, tout cela m'est bien présent au sein des habitudes simples qu'il y a quelque mérite à apprécier ici après tant de

magnificence.

" Vanteuil est tout à fait l' arche de Noé : aucune agitation, une famille de patriarches ; le vieux M De Jussieu, courbé, presque aveugle, mais toujours serein, ne tarissant pas sur les grâces qu' il doit rendre à Dieu, qui lui donne, au bout de sa carrière, un repos entouré de soins affectueux, repos au milieu duquel il peut se préparer à ce qu' il appelle la grande affaire.

tout à l' heure, en me montrant sa femme encore pleine d' activité, ses enfants et petits-enfants, sa fille aînée Zoé, qui n' a jamais voulu se marier pour ne pas quitter son père, élever ses frères et soeurs plus jeunes qu' elle, il me disait : " peut-on se

" préparer plus doucement au paradis ? "

" je vous ai répété souvent que la vue de ce lieu me semblait délicieuse : de l' étendue, deux rivières, des bois, un petit village à l' horizon ; tout près, une vieille abbaye avec une chapelle souterraine, du temps de Dagobert. Vous aimeriez à vous asseoir, sur le banc qui domine la vallée, en écoutant le bruit lointain du moulin dans les prairies.

" bientôt je vous reverrai. Pourquoi faut-il que la petite planète heureuse dont vous êtes le centre soit entourée de cet air étouffant et orageux dont les bouffées m' épouvantent. Mais enfin ma vie ne sera pas toujours traversée, j' espère jouir alors sans trop de trouble et d' agitation de tous les bonheurs de coeur, sans lesquels Paris me serait intenable. Je ne suis pas encore bien arrêté sur ce que je ferai pendant les quelques semaines qui sont devant moi, mais j' irai prendre haleine auprès de vous mardi ou mercredi.

" adieu, adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. La Haye,
8 septembre 1835.*

madame,
nous arrivons ici après une de ces journées de

voyage qui résumant tout un pays, par les impressions diverses et multiples qu'elles produisent. L'aspect de la Hollande est peu varié, ce que nous avons vu se représentera souvent ; mais pour la première fois cela tient de l'enchantement, ces villes peintes, ces canaux bordés d'arbres, couverts de bateaux, de petits navires, etc ; ces prés immenses à travers lesquels on est emporté comme le vent sur des chaussées pavées en briques ; cet ensemble a quelque chose de tout à fait singulier, dont rien ne peut donner l'idée. Nous avons passé à Rotterdam sans nous y arrêter ; il n'y a là presque aucun monument ; ce n'est qu'un marché colossal, quelle foule ! Et ce grand mouvement sans cris, sans querelles, presque sans bruit. Amsterdam nous garde le même spectacle. Deux heures après avoir quitté Rotterdam nous étions à La Haye, ville silencieuse et sévère, qui contient un musée où sont de nombreux chefs-d'oeuvre. Demain, à Leyde, je verrai, entre autres choses curieuses, une collection d'objets japonais, rapportés par M De Siebols. J'aime la rapidité de ce voyage ; c'est ainsi qu'il doit être fait, car ce pays très-extraordinaire est monotone et, sauf les tableaux, n'offre, pour moi du moins, aucun détail vivement intéressant : j'aime donc à voir fuir des deux côtés de la voiture les rues des villes et des villages qui semblent en carton colorié ; plus de ces monuments gothiques du moyen âge qui me ravissaient en Belgique, tout est nouveau comme aux états-Unis. Malgré mon goût pour le calme, il y en a ici au point de me raccommoier avec l'agitation et la turbulence parisiennes, c'est un heureux effet que la Hollande aura produit sur moi. Mais la société de mon excellent Adrien et celle des deux messieurs Brognard père et fils, me donnent tout l'agrément et toute la distraction que je pourrais désirer. Adieu, madame, le retour m'apparaît comme un bien très-doux.

J-J Ampère.

1836

*de J-J Ampère à André-Marie Ampère. Paris,
4 juin 1836.*

" mon cher père,
" je viens d' écrire à M Villemain une demande en
mon nom pour qu' on t' autorise à rester à Marseille
tout le temps nécessaire à ton rétablissement.
M Lenoir t' écrira demain. Au nom du ciel ne te
tourmente pas de choses inutiles et ne songe point à
bouger avant d' être bien guéri. J' attends de tes
nouvelles avec une vive impatience. En recevrai-je
avant d' aller près de toi ?
" ton fils,
J-J Ampère.

1840

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Dimanche,
18 août 1840.*

" la victoire n' est pas encore remportée, madame, mais elle devient de plus en plus probable ; hier je n' ai manqué le prix que d' une voix, celle de Degérando qui m' écrit de tendres billets, et que je n' ai pu décider à venir voter. J' espère vendredi, non pas sa voix, mais celles plus sûres, de quelques absents, que je tâcherai de faire arriver d' ici là.

M Lenormant est toujours plein d' ardeur et d' espoir, Thierry a été dévoué, il s' est fait apporter deux fois de la campagne et va rester jusqu' à la décision qui, dans un sens ou dans un autre, ne peut manquer d' avoir lieu bientôt. Artaud aussi a été mon salut et a tenu très-ferme contre ses amis ; il me parle beaucoup de vous. Pour moi, je suis harassé, excédé ; heureusement que les eaux vous font du bien, et qu' on peut espérer un meilleur hiver.

" M De Châteaubriand, mon compagnon de regrets, me montre un intérêt persévérant, mais quelles trois semaines je viens de passer ! Et pour ma pauvre soeur il faut prendre un parti, retardé de jour en jour par ces

maudites tracasseries académiques. La vicomtesse De Noailles a agi vigoureusement dans cette affaire. Je vais lui écrire et l' en remercier.

" nous voilà de nouveau à la guerre, je ne songe qu' à celle que je fais à M Monteil.

" adieu, adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville. Paris
24 septembre 1840.*

" mon cher ami, je vous envoie mon article, pardonnez-moi s' il est en vers, je n' ai pas eu le temps de le faire en prose. Toujours en route, toujours en course, agité de mille affaires et de mille soucis, ma consolation était de m' occuper de vous. Tel vers a été écrit sur le bateau à vapeur, tel autre en diligence, celui-ci en attendant un membre de l' institut, celui-là dans l' antichambre de Mme Récamier. Si je suis parvenu à dire ma pensée, peut-être y trouverez-vous un résumé assez exact de vos principales idées, et alors, quoique les vers ne soient pas à la mode aujourd' hui, peut-être y a-t-il quelque avantage à ce que des idées si vraies et si utiles, soient traduites dans un langage qui peut les faire arriver à certains esprits. Dans tous les cas, je serai bien fier d' être votre truchement, cela me va mieux que d' être votre juge.

" en ce moment je suis écrasé d' examens, que j' ai acceptés par complaisance et qui me prennent toute la journée. J' en serai quitte à la fin de la semaine prochaine, et alors mon premier désir sera d' aller à Tocqueville. Mme Récamier est revenue d' Ems assez souffrante, M De Châteaubriand est très-bien, M Ballanche reprend doucement ; tous trois se recommandent à votre souvenir. Mille amitiés bien tendres.

J-J Ampère.

1841

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
Malte, le 3 décembre 1841.*

" comment se fait-il, mon bien cher ami, que ce ne soit que de Malte que je réponde à votre lettre d' Ancône ? Vous vous souvenez peut-être de ce que nous disions en nous promenant dans l' avenue De Tocqueville, que pour écrire il fallait non-seulement avoir le temps matériel de couvrir d' encre deux ou trois feuilles de papier, mais encore la liberté de se recueillir pour se mettre en communication de pensée avec ses amis. Or, si jamais j' ai été sevré de liberté, c' est dans ce voyage si constamment rempli par les impressions de l' âme et les fatigues du corps. Rome, Naples et leurs environs, vus de nouveau, pendant les ardeurs du mois d' août, avec Lavergne, à qui je tenais à montrer beaucoup en peu de semaines ; puis la Grèce, un coin de l' Asie Mineure, Constantinople, et, à travers tout cela, un travail sur la poésie grecque, que je voulais commencer sur les lieux et que j' étais forcé d' entremêler de lectures assez considérables, des courses de quinze jours à cheval, pendant lesquelles l' usage d' un lit, d' une table, d' une chaise, demeurait entièrement suspendu. La diversité et la nouveauté des objets, des pays, des moeurs, l' intérêt du présent partout, à côté de celui du passé ; tout cela produisait chez moi un étourdissement qui n' étouffait pas votre souvenir, je vous jure. Un bout de vue par-dessus les arbres, un phare, un bouquet de bois, me rappelaient Tocqueville, en Grèce ou en Asie Mineure. Un détail sur les gouvernements, sur la politique, à Athènes ou à Constantinople, me faisait apparaître devant les yeux un passage de votre livre, ou une phrase de votre conversation. Et pendant le soir, en descendant de

cheval, je cherchais dans Homère une épithète qui peignît cette nature que je voyais après lui ; je prenais des notes, je m' étendais sur un tapis, fumant la pipe ou le narghilé, je m' abandonnais au far niente oriental ; et je ne vous écrivais pas, attendant le moment où je ne fusse pas bourré d' images apparues dans la journée et encore en désordre dans mon cerveau. Je n' ai commencé à respirer qu' en entrant en quarantaine, et je puis dire que j' ai éprouvé une sorte de plaisir à me sentir emprisonné, à n' avoir plus à aller, à voir, mais à me reposer l' esprit et le corps. Ce repos est loin d' être complet, car, à peine établi dans une vie sédentaire, la rage du travail m' a ressaisi ; je rédige une partie de mes études sur la poésie grecque en Grèce ; je prépare mon cours en étudiant Rabelais ; et le chinois, dont j' ai jeûné pendant plusieurs mois et qu' il eût été impie de se rappeler en pays grec, a repris ses droits. Au moyen de tout cela, le temps passe vite, dans notre prison magnifique. Nous avons la vue de la terre et de la mer, je suis avec mes amis, je prétends que nous menons une vie de château ; son seul inconvénient, c' est de nous arrêter. Nous sortirons d' ici le 11, et ne partirons de Malte que le 16, car il faut attendre le bateau ; sans ce retard je serais maintenant sur la route de Paris, où vous arriverez, j' espère, aussitôt que moi, vers la fin du mois. Quel plaisir de causer longuement de l' Orient, d' oublier un peu la petite politique, qui plus que la petite morale est ennemie de la grande. Le spectacle des tracasseries personnelles me paraît encore plus fait pour vous décourager, que le contraste de la vie paisible des champs, avec la vie agitée de Paris. Cependant, il faut que vous teniez bon et restiez dans cette mêlée, afin de servir de votre caractère et de votre talent la cause des idées saines et des sentiments élevés. Quant à moi qui malheureusement trouve mes passions moins ardentes qu' elles ne l' étaient il y a quinze ans, j' ai senti dans ce voyage la passion du beau aussi vive que jamais, et par moments j' espère que Dieu me conservera assez de force et d' années pour faire aboutir à un ouvrage tous ces travaux, divers dans leur objet, mais dont la tendance a

quelque unité. Cet espoir, peut-être ce rêve, me soutient, au milieu des tristesses de mon existence et de celles que me font éprouver tous les obstacles qui combattent le triomphe des idées que nous aimons. Voilà encore de fâcheuses affaires ; en Grèce et à Constantinople il ne semble pas que la France ait l' attitude et l' influence qu' elle devrait y avoir ; on s' accoutume à ne pas nous compter et à ne pas compter sur nous. Comment cela finira-t-il ? Pendant ce temps l' Angleterre et la Russie ont des plans et les suivent avec une persévérance inflexible.

" mais nous parlerons de tout, cet hiver, au coin de votre feu, avec nos excellents amis Beaumont et Corcelle. En attendant, si vous leur écrivez ou si vous les voyez avant moi, dites-leur de ma part toute sorte d' amitiés vraies ; mais surtout dites à Mme De Tocqueville combien j' ai été touché de son aimable et affectueux souvenir. Je me fais une grande joie, l' année prochaine, de ne pas aller plus loin que le département de la Manche, d' y avoir de bonnes causeries, d' y lire de l' allemand, d' y jouer au billard, et de mettre au service de vos intérêts électoraux tout l' avantage que pourra me donner, dans la question d' Orient, mon voyage à Constantinople.

" adieu, très-cher ami, mille tendresses.

J-J Ampère.

1846

*de J-J Ampère à M Ballanche. Vanteuil,
1846.*

" cher Monsieur Ballanche, je serai content si par un de ces petits billets que vous écrivez si bien vous m' apprenez que vous vous portez mieux, et que la santé de Mme Récamier est bonne. La lettre de M David, assez satisfaisante sur ce point, m' a cependant fort troublé, en me représentant, sous des couleurs sombres, la disposition morale de l' abbaye-aux-bois. Il ne me parlait que d' accablement et de tristesse. on écrit ainsi d' après ce qu' on éprouve soi-même dans le moment, et celui auquel on s' adresse reste tourmenté d' une impression qui est peut-être changée, et qu' il continue à subir : c' est un des grands inconvénients de l' absence.

" M De Châteaubriand ne se remontera-t-il pas, ne reprendra-t-il plus à quelque chose ? Je le désire vivement pour lui et pour Mme Récamier, qui porte tout le poids de ses abattements.

" et vous, ne vous remettrez-vous point à un travail modéré dès que vos forces le permettront ? Vous avez certes le droit de vous reposer, votre oeuvre est faite, cette oeuvre est grande ; mais vous pouvez donner encore quelques coups de ciseau à la belle statue.

" j' espère que le passage de Mme Lenormant aura un peu ranimé la morte-saison. c' est une fatalité que ce moment soit celui où tout le monde se disperse ; mais comment faire ? Je ne pouvais et ne voulais pas me dispenser de venir à Vanteuil : c' eût été porter une atteinte sérieuse à des liens qui datent de mon enfance. Et en venant je sens un vrai déchirement. Que la vie est difficile ! Je ne puis non plus manquer à ma promesse donnée et renouvelée à Tocqueville, et de cela encore je

ne jouirai certes pas sans mélange. Enfin dans quelque temps tout sera fini, et l' hiver ne nous séparera pas.

" adieu, cher Monsieur Ballanche, ai-je besoin de vous dire comment il faut parler de moi à Mme Récamier, après elle, à M De Châteaubriand et à M David ?

J-J Ampère.

1847

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Tours,
12 juillet 1847.*

" j' espère, madame, que ces deux lignes écrites à la hâte seront assez à temps à Saint-éloi pour vous souhaiter la bienvenue.

" aujourd' hui je vous ai suivie avec une tendre anxiété sur votre route, et j' ai trouvé le soleil brûlant. Vous ne serez arrivée que demain, et moi je ne respirerai qu' en vous sachant dans le charmant cottage de famille, entourée de soins et d' une verdure qui, je l' espère, sera douce et salutare aux yeux. Votre tristesse vous y suivra, hélas ! Mais du moins vous n' aurez près de vous

que des coeurs qui la comprendront et la partageront.

" vous commencerez vos travaux sur cette chère mémoire, et bientôt vous pourrez me guider dans la pieuse tâche que j' entreprendrai.

" adieu, madame, puisse ce temps pénible de l' absence nous donner à tous de la santé, de la force : il faut de la force pour vivre ; il faut vivre pour s' aimer.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame Récamier. Cauterets (Hautes-Pyrénées), jeudi, 29 juillet 1847.

" aujourd' hui, madame, je vous écris non pour avoir une réponse, mais pour vous parler, pour vous dire dans ma solitude quelques mots de tendre affection. Dieu veuille que vous soyez encore à la campagne ! Dieu veuille qu' elle vous ait fait tout le bien que nous désirons, et que M De Châteaubriand ne vous réclame pas trop vite. Mais si je ne sais où vous êtes, je sais bien les pensées qui vous poursuivent : vous êtes toute remplie du deuil et de la mémoire de l' ami qui ne peut se remplacer. Je m' associe bien intimement de loin à ces pensées, à cette douleur, dans la vie monotone que je mène. Je suis sans cesse avec votre souvenir et avec le sien ; j' attends impatiemment le

moment où je pourrai m' occuper de lui avec vous ;
ce moment avance bien lentement.

" je suis obligé de prendre les eaux avec un
redoublement de précaution, pour qu' au lieu d' un
bienfait, elles ne deviennent pas un inconvénient
et même un danger. Je n' entends pas parler de
M Cousin, à qui j' ai écrit aux Eaux-Bonnes. Ce
dont je suis bien convaincu, c' est qu' il ferait une
haute imprudence de s' y arrêter.

" j' ai trouvé ici la soeur d' Adrien De Jussieu ;
ce m' est une douce société.

" après son départ je me plongerai dans le travail et
la lecture. Je fais toute distraction, toute
liaison : quand on est loin de ses amis, il me
semble qu' en étant seul on en est moins séparé.

" adieu, madame, bien tendrement.

J-J Ampère.

1848

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Bruxelles,
mai 1848.*

" les chemins de fer ont produit des révolutions si extraordinaires dans la manière de voyager, qu' après avoir beaucoup consulté sur le meilleur moyen de se rendre de Douai à Metz, on a été unanime pour nous conseiller de prendre par la Belgique ; c' est donc de Bruxelles que je vous écris, madame ; nous y resterons quelques heures et serons demain soir à Metz, où j' espère trouver une lettre de M David. Je suis bien impatient d' avoir de vos nouvelles, de celles de M De Châteaubriand, de vous, madame, surtout de vous ! Verrez-vous un peu mieux, comme on semblait pouvoir l' espérer avant mon départ ?

" nous passerons un bon été. Paris, je crois, sera plus calme. Non que je me sente bien rassuré sur l' avenir : l' assemblée manque de consistance et d' initiative, je redoute un peu l' ivresse du succès, les excès des modérés et les folies des gens raisonnables ; mais enfin tout s' arrangera peut-être ! Je veux me donner le plaisir de ne pas parler aujourd' hui politique, mais académie ; je n' ai pas encore lu les débats, le constitutionnel a été suffisant. Nous nous sommes assez bien tirés de Quinet. Dans tout cela l' abbaye n' a pas été effleurée : c' est ce que je voulais. Pour moi, les journaux ne me touchent guère. Ce ne sont pas les indifférents qui peuvent me faire de la peine ; je réserve soigneusement ce privilège pour ceux que j' aime. " j' ai bien pensé à vous, madame, en arrivant à Bruxelles, où nous eûmes notre aventure de chemin de fer, aventure où je montrai, ce me semble, un assez beau sang-froid. à Malines, vous rappelez-vous de nos inquiétudes quand nous pensions que la vapeur nous reconduisait à la frontière ? J' aime à retrouver ces souvenirs de voyage : en ce moment je

me sens moins absent.

" quand me disputerai-je sur la république avec
Mme Mohl et M le duc De Noailles ? Bientôt !
J' espère que je manque un peu rue du Bac, au moins
comme trouble-fête. Adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Dijon,
14 juin 1848.*

" M David me pardonnera, madame, de vous
adresser ces dernières lignes, au lieu de répondre
au bulletin extrêmement intéressant que j' ai reçu
de lui ici.

" après cette absence, qui me semble avoir commencé
il y a un temps infini, nous allons donc reprendre
nos chères et tristes habitudes. Nous allons nous
retrouver chaque jour rue du Bac, épiaut quelques
lueurs de cette grande intelligence affaiblie. Le
soir vous rentrerez en possession de votre
lecteur. Les voyages me donnent toujours
de la force, ainsi j' espère vous rapporter une
poitrine infatigable ; ils ont aussi pour moi un
effet salutaire au moral. Il est trop vrai que,
malgré ma parole animée et un certain entrain
d' esprit, je roule bien souvent à part moi un
cercle de pensées sombres. Quelque soin
que je mette dans l' intérêt des autres à renfermer
soigneusement toutes ces vapeurs, il se fait de
petites fentes par où il en sort beaucoup plus que je
ne voudrais. Il faut me pardonner ces explosions
involontaires.

" je vais tâcher d' être bon à quelque chose et de vous
désennuyer de mon mieux en vous impatientant le
moins possible.

" j' aurais aimé être auprès de vous pour
l' anniversaire de l' irréparable perte que vous avez
faite ; il m' est doux de croire que le petit
monument élevé par nous en commun à la mémoire de
cet ami unique mêlera dans votre coeur un souvenir
de moi au sien.

" il m' est impossible, de loin, de rien comprendre à

ce qui se passe ; je ne vois qu' une chose, c' est que la révolution de février avorte. J' avais rêvé que ce mouvement populaire pourrait être favorable à ceux qui souffrent : c' était encore une illusion. Il y a longtemps que je me croyais guéri des illusions en général, et des illusions politiques en particulier ; j' espère cette fois n' y être plus repris. Il paraît qu' on va se donner à un prétendant quelconque. Quand l' ordre a triomphé, on va passer sous le joug d' une dictature, sans l' excuse du désordre matériel. Cette assemblée ne fait rien, ne veut rien, ne peut rien. La même chose à peu près arrive en Allemagne. Après la crise, c' est un tiraillement plein de malaise, qui ressemble au mal de coeur après la tempête. Vis-à-vis de tout cela, mon intérêt pour le présent faiblit. C' est, dit-on, le jeune homme de Mme Salvage qui a la chance du moment. La république aboutirait à cette parodie de l' empire ! Ce serait la charge du passé. J' espère que Thiers n' est pas là dedans ; qu' il soit président plutôt, lui ou un autre ; mais revenir à des princes, quand ils ne sont plus des principes, faire la restauration de l' illégitimité et de l' usurpation, c' est vraiment par trop reculer ! Mais voilà bien de la politique ; je me suis laissé aller.

" adieu, adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Saint-Malo,
17 juillet 1848.*

" je ne vous parlerai aujourd' hui, madame, que de M De Châteaubriand ; personne ici ne parle d' autre chose. Cette population, tout entière, est uniquement préoccupée de lui ; les enfants même prononcent son nom dans les rues, ou sur la plage. Tout cela donne un sentiment bien vif de la gloire, de l' immortalité, de ce qui fait, en un mot, le

grand homme. je demeure dans la maison où il est né ; j' ai été visiter le lieu qu' il a choisi, et qui lui va si bien. J' espère qu' un jour viendra où vous pourrez faire ce pèlerinage ; en ce moment vous avez dû éprouver bien des émotions cruelles. " quand tout ce qui est à faire sera fini, quand il sera entré pleinement dans son repos, vous penserez alors avec consolation à cette vie si belle, si noble, si complète en réalité, si heureuse ; cette vie qu' accompagnent toutes les espérances et tous les hommages. Vous vous direz que peu d' hommes ont reçu du sort le lot d' une pareille destinée ; vous vous direz encore qu' il vous a été donné d' ajouter un charme aux années heureuses, et de consoler les années tristes... mais à cette heure vous suivez, avec une espèce d' angoisse, tous les détails de ce voyage funèbre ; toutes les cérémonies aussi tristes qu' elles sont glorieuses ; qu' il vous soit doux à penser qu' un de vos amis qui fut aimé de lui, qui l' aima, est là.

" j' ai reçu une lettre de M Villemain en termes excellents. Hugo viendra demain, je crois qu' il parlera et que sa grande notabilité sera une parure funèbre pour la solennité.

" je dirai quelques mots sur l' homme, je les dirai en songeant à vous, pour vous ; je tâcherai qu' ils soient ce que vous voudriez qu' ils fussent.

" demain l' on va au-devant de notre illustre ami ; après-demain aura lieu la cérémonie sur le rocher ; les députations et la garde nationale arrivent déjà. C' est une impression comme un seul nom pouvait la produire.

" adieu, madame, j' ai le coeur bien plein de lui et de vous.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame Récamier. Saint-Malo, mardi 18 juillet 1848.

" je vous dois, madame, le récit détaillé des premiers honneurs rendus aux restes mortels de M De Châteaubriand ; en ce moment ils sont

déposés dans une chapelle ardente, dans la cathédrale ; ils n' en sortiront plus que pour aller demain prendre possession d' un repos qui ne sera jamais troublé.

" je sens que, malgré votre douleur, vous éprouverez une certaine consolation en apprenant que ce triste voyage est terminé. Vous aimerez à savoir que tout s' est passé dans le plus grand ordre, de la manière la plus digne, au milieu du recueillement religieux de la population. à dix heures le maire (celui qui a suivi avec persévérance la pieuse négociation à une époque où l' on avait cherché à l' entraver par un effet déplorable des passions politiques), accompagné du conseil municipal, du sous-préfet, de toutes les autorités et notabilités de la ville, précédé d' un clergé très-nombreux, est venu attendre le char funèbre sur le chemin qui lie Saint-Malo à la terre ferme ; ce sillon, dont il est parlé dans les mémoires, près duquel on voit encore le tronc de bois où les enfants se plaçaient pour regarder venir les lames au-dessous de leurs pieds, et où le jeune François fit tomber, sans le vouloir, la petite Hélène, par suite d' une espièglerie de Gesril. vous jugez si ces souvenirs de l' enfance de celui que nous attendions aujourd' hui m' attendrissaient. Enfin la voiture est arrivée, M Louis De Châteaubriand, son fils, M Mandaroux-Vertamy et le curé des missions étrangères en sont descendus ; d' autres parents étaient présents, parmi lesquels M Frédéric De Châteaubriand, le fils d' Armand, dont la mémoire était, vous le savez, particulièrement chère à son cousin germain ; puis, j' ai aperçu François, et en le voyant je me suis mis à pleurer.

" le maire a dit quelques mots très-convenables, le curé des missions des paroles touchantes, le curé de Saint-Malo lui a répondu ; puis l' on a marché vers la cathédrale ; le cercueil était porté par des marins, et entouré par les autorités de Saint-Malo, qui tenaient les cordons du poêle funèbre. Cette journée est entièrement réservée aux Malouins, demain cet honneur sera pour

nous. Ce matin nous étions chargés d' accompagner les membres de la famille. Le maire était à côté de M Louis, moi auprès du maire et de son fils Geoffroy ; devant nous s' avançait, couverte d' un simple drap mortuaire, la bière, objet de la vénération universelle ; la garde nationale d' un côté, la ligne de l' autre, formaient la haie, derrière laquelle une foule se tenait immobile, silencieuse, découverte ; les enfants, qui étaient en grand nombre, restaient parfaitement tranquilles ; je n' ai pas entendu prononcer une parole par cette multitude durant tout le trajet jusqu' à l' église : nous y sommes arrivés précédés d' une musique douce et grave, puis on a célébré l' absoute.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame Récamier. Saint-Malo, 19 juillet 1848.

" je n' ai pas le temps, avant le courrier, de vous donner tous les détails de l' admirable solennité d' aujourd' hui. Je vous les écrirai demain ; sachez seulement que cette dernière page de la destinée de M De Châteaubriand a été digne du reste : tout était comme il eût aimé à le voir et à le peindre. Je ne crois pas que rien de pareil ait couronné la carrière d' un autre mortel ; le lieu de la scène, le temps, la disposition des âmes, le caractère de la cérémonie, tout réalisait ce qu' il aurait pu rêver ; il semblait encore avoir composé ce spectacle avec son génie de poète. Je vous enverrai demain mon discours, ainsi qu' à M Villemain ; on le copie en ce moment pour les journaux de Saint-Malo. Il a eu un succès d' émotion. Je suis trop heureux de ce succès, qui était un hommage de nous à lui, pour vous le taire. Les jeunes gens, les collégiens ont versé des larmes ; les vieux malouins ont été attendris ; on m' a dit que le clergé était content. à demain les détails et le discours ; aujourd' hui je me borne à vous apprendre le résultat, et à vous associer le plus tôt possible à la sensation profonde de toute cette journée. " j' irai à Plancoët après-demain et à Combourg, puis je pars pour Paris, où j' ai besoin d' être

auprès de vous, -plus besoin que jamais. Adieu,
adieu.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame Récamier. Saint-Malo,
le 20 juillet 1848.*

" je vais quitter Saint-Malo ; mais je ne
m' éloigne pas encore tout à fait de celui que j' y
laisse, car j' irai à
Plancoët et à Combourg avec M De Clezieux et
un poète qui s' appelle M Morvouet. Avant de
partir, je dois vous raconter la journée d' hier,
journée bien triste, mais dont la tristesse était
comme voilée sous la magnificence de ce
deuil extraordinaire et l' incroyable poésie du
spectacle. Après la grand' messe, nous avons traversé
une partie de la ville au milieu du même
recueillement que la veille ; je portais un des
cordons du char funèbre ; j' étais tout près
de François, la figure qui m' était la plus
sympathique dans le cortège. Nous sommes arrivés à la
plage, que la mer laisse libre quand la marée est
basse ; nous nous sommes donc avancés sur cette
plage ; un clergé très-considérable marchait
processionnellement en serpentant sur la grève. à
côté des surplis qui flottaient au vent
resplendissaient les casques et les fusils, et
ondulaient les drapeaux ; tout le cortège guerrier
et religieux s' avançait au son de la musique, entre
les remparts et la pleine mer ; les remparts et les
récifs étaient couverts de spectateurs. On a gravi
le rocher par une espèce de tempête. Arrivé à la
pointe de l' îlot, où est le tombeau, un grand
calme est revenu ; alors la cérémonie religieuse
s' est accomplie, et les discours ont été prononcés.
Le mien a été accueilli, à plusieurs reprises, par
des murmures sympathiques, et a causé, il m' a
semblé, assez d' émotion. Rien de plus simple, car je
parlais d' après nature. Mon but a été de montrer
M De Châteaubriand tel que je l' ai vu et aimé,
tel qu' il aurait aimé à être présenté à
ses compatriotes, et tel que vous auriez désiré
qu' il le fût. Je ne sais si vous trouverez que j' ai
réussi ; vous verrez que je me suis mis sous vos
ailes. J' avais bien envie de pleurer, en parlant de

vous. J' étais entouré de la famille ; j' ai cherché à être convenable pour elle. Victor Hugo n' est pas venu ; je regrette l' éclat que son nom eût ajouté à la cérémonie. Il avait là un beau souvenir à mettre dans sa vie ; -pour moi, il était mêlé de tristesse ; mais cette tristesse était plutôt avant et après : pendant, j' étais pénétré d' un sentiment d' hommage public, de gloire, d' immortalité d' apothéose ! Aujourd' hui je suis retombé dans le sentiment douloureux en pensant à vous. Enfin, tous ces cruels moments sont passés ; dans peu de jours je serai à Paris ; nous parlerons de lui.

" j' avais le projet de voir un peu la Bretagne de Velléda, mais je n' aurai pas le temps. J' ai oublié, je crois, un détail bien touchant : à

l' élévation, la musique a fait entendre l' air

" combien j' ai douce souvenance " ; dans la circonstance, cet air, recueilli sur place, dans la tradition avait un grand charme pour moi, il prouve encore la véracité des mémoires.

" j' ai visité Mlle De Bede, petite vieille de quatre-vingt-sept ans, pleine de feu, qui se rappelle parfaitement l' enfance de son cousin et de mille choses curieuses. On m' a montré Mon-Choix, où l' on s' amusait tant chez l' oncle de Bede, et la chambre du jeune Châteaubriand, d' où la vue est admirable ; rien ne pouvait émouvoir davantage.

" adieu, madame, à bientôt ; je vous écrirai demain de Combourg une dernière fois.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame Récamier. Paris, jeudi 1848.

" nous avons été consternés en apprenant que vous ne reveniez pas aujourd' hui. Mlle Thérèse dit bien que vous n' êtes pas plus souffrante ; cependant je serai inquiet et bien agité jusqu' à ce que je sache vos projets. Il m' est arrivé hier un peu de mieux, dont je remerciais le ciel, espérant en profiter pour ma première sortie depuis votre départ, et vous ne

revenez pas ! Est-ce l' oculiste, quelque tentative, quelque espoir qui vous retient ?

" un codicille de M De Châteaubriand me nomme l' un de ses exécuteurs testamentaires ; j' en ai été ému. Hélas ! Seul je ne pourrai pas grand' chose ; au moins les épreuves passeront par nos mains.

" adieu, madame, j' attends avec une impatience qui ressemble à de l' anxiété les nouvelles de demain.

Adieu, adieu.

J-J Ampère.

1849

*de J-J Ampère à Madame De Tocqueville.
Glasgow, 9 septembre 1849.*

" quand je vous ai écrit d' Espagne, j' étais loin de me douter, madame, que je viendrais ici. Je n' avais qu' une volonté, qu' un besoin, celui d' aller devant moi, quitter un lieu où chaque moment de la journée me rappelait ce que j' avais perdu.

" j' ai trouvé un compagnon de voyage, un ami dont la tristesse allait à la mienne, et je suis parti pour l' Espagne.

" arrivé à Cadix et ne pouvant encore supporter la pensée du retour, j' ai pris le bateau à vapeur qui m' a conduit en Angleterre ; d' Angleterre je suis allé en écosse. Je viens de faire une course dans les montagnes, ce qui vous explique pourquoi je n' ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous avez eu la bonté de m' écrire. J' ai été très-touché de ce souvenir. Bien qu' atteint au plus profond de mon coeur et de ma vie, je sens encore tout ce qu' il y a de consolant à inspirer un peu d' affection, et surtout à en ressentir. Au milieu de mon chagrin j' ai joui de loin des succès d' un ami dont je suis fier, succès sérieux qui se sont produits dans des circonstances difficiles et périlleuses, et qui lui ont permis de montrer à la fois les qualités de l' intelligence et celles de l' âme. Vous avez eu aussi les vôtres, madame, et au fond de l' écosse les journaux anglais m' ont appris que Mme De Tocqueville avait fait à merveille les honneurs du salon des affaires étrangères, dans la grande réunion du peace congress. cela m' a été fort doux, et il y a bien peu de choses qui me soient douces.

" l' espérance de retrouver M De Tocqueville et vous m' aide à supporter la pensée d' un retour dont je suis effrayé.

J-J Ampère.

1850

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville. Rome,
27 novembre 1850.*

" je suis resté en route plus longtemps que je ne pensais, mon très-cher ami, retardé d'abord par ce coup de vent qui vous a été si contraire, et par la rencontre dans cette ville de Livourne si dénuée de toutes ressources intellectuelles, d'une collection qui m'a retenu six jours, couché sur la poussière et les araignées, à transcrire des hiéroglyphes. Ce ne sont pas seulement des notes que je prends, mais des textes. J'en suis où on en était avant l'imprimerie, obligé de copier les manuscrits. Comme il s'agit ici de manuscrits de pierre, la chose est encore plus nécessaire, car il n'y a aucun moyen de les emporter. Enfin j'approche du but. Après Rome et Naples, j'aurai tous les matériaux déjà en grande partie déchiffrés et classés dans ma tête, pour commencer mon travail, dont les conclusions naîtront naturellement des monuments.

" c'est là ce que je ferai près de vous. Sera-ce à Naples ou à Palerme ? Naples est bien tentant, il n'y a pas de mer à traverser, cette mer qui vous a tant fatigués tous deux ; mais on me dit que le climat de Palerme est infiniment meilleur. Avertissez-moi ici de ce que vous aurez décidé, car les recherches ne vont pas vite à Rome, et j'en suis toujours aux négociations pour arriver au Vatican. J'espère qu'elles ne tarderont pas à réussir, et aussitôt je me mettrai à la besogne avec cette ardeur qui m'est naturelle et que double l'envie d'être plus tôt près de vous. Je ne vois qu'un enchantement dans ce bon temps passé ensemble, travaillant, causant, faisant quelques promenades au soleil, sur des chemins bordés d'aloès, jouissant le premier de quelques pages précieuses, écloses sous ce beau soleil, près de cette mer

étincelante, voyant votre santé et celle de Mme De Tocqueville raffermies.

" je m'arrête sur une si douce perspective, et sors en finissant pour aller hâter le moment où cette perspective se rapprochera, et où je me trouverai moi-même dans le tableau.

" bien à vous de coeur.

J-J Ampère.

1851

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

New-York, 7 novembre 1851.

" mon cher ami,

" je suis revenu ici il y a quelques jours, après une excursion d' environ mille lieues, qui de Québec m' a mené dans l' Illinois et à Cincinnati. Je suis arrivé extrêmement intéressé, mais passablement fatigué de mon voyage, souffrant à la fois de tous mes maux : de la gorge et des entrailles. Je n' ai donc pas hésité à me reposer cet hiver, d' autant plus que quelques jours de froid anticipé m' ont prouvé combien cette température m' était contraire.

" j' ai eu ici quelques moments fort tristes : je n' avais pas retrouvé M Sedgwick, que je croyais à la campagne, et dans ce moment m' est arrivé une nouvelle qui m' a causé un profond et sérieux chagrin : la mort de la vicomtesse De Noailles, pour laquelle j' avais un véritable attachement.

" j' ai fait ici plusieurs connaissances et rencontres intéressantes. Je suis allé à Albany porter votre lettre à M Spencer ; il a été sensible à ce souvenir, et m' a comblé des marques d' un empressement tout à votre intention. J' ai eu très-beau temps sur l' Hudson, et suis satisfait de cette excursion, comme de toutes les parties de mon voyage. Je venais chercher ici des idées et des notions nouvelles : j' en ai trouvé plus encore que je ne m' y attendais. La curiosité de mon esprit, tournée vers un ordre de faits nouveaux, s' en rassasie avec délices.

" je n' ose vous demander de m' écrire, je sens combien vous devez être absorbé par les circonstances actuelles.

" cependant un mot me serait bien doux.

" adieu, mon cher ami, je vais me diriger par Philadelphie et Washington vers le sud. Partout et toujours, à vous de coeur.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
New-York, 12 novembre 1851.*

" à peine ma lettre était-elle partie, mon cher ami, que la vôtre m' est arrivée. Je vous en remercie extrêmement, sachant combien vous devez être assombri et préoccupé.

" depuis que vous m' avez écrit il s' est passé un événement qui change peut-être quelque chose à la certitude déplorable dont vous me parlez. Mais je suis très-peu au fait de la situation, étant si loin et ne lisant point de journaux français : ils sont très-rares ici. à la Reading-room, qui est un cercle très-bien monté en revues anglaises et journaux américains, on ne reçoit que la presse, et une fois par mois !

" en revanche, je cause avec des hommes distingués, ou bien informés du moins, dans tous les genres ; chaque jour j' apprend beaucoup. Et moi aussi j' aurais bien du plaisir à m' entretenir de tout cela avec vous, à parler de ce qui a changé. Rien au fond, je crois : empire de la majorité, énergie des efforts individuels, puissance de l' association pour faire ce qui, ailleurs, se fait par le gouvernement, tout cela subsiste sur les points essentiels. Chaque objet que je vois, chaque incident de mes journées est un commentaire et une démonstration de votre ouvrage. Les changements sérieux survenus depuis vous tiennent surtout aux chemins de fers, qui s' étendent chaque jour et qui ont déjà tant influé sur le développement de l' est, de l' ouest, et dans la partie septentrionale de l' union. Ce qui me paraît un changement plus profond, qui tend à transformer la politique fondamentale des états-Unis, c' est une disposition à se mêler des affaires de l' Europe qui commence à prévaloir. L' enthousiasme pour M Kossuth a de l' importance comme démonstration de cette nouvelle tendance, si contraire à la direction ancienne. Il y a à ce sujet beaucoup d' exagération dans les journaux qui rêvent une croisade antiabsolutiste et parlent de bombarder Saint-Pétersbourg ; mais il y a aussi quelque chose de réel, et M Sedgwick pense que ce nouveau

principe dans la politique du pays ne saurait être non avenu. C' est une suite de la disposition qui a commencé avec la guerre du Mexique, mais cela augmente chaque jour et prend un caractère tout particulier.

" j' incline à ne pas être de votre avis sur l' avenir religieux des états-Unis. Je ne vois pas jusqu' ici cette propension à la philosophie et au catholicisme, mais c' est une question que j' ai encore besoin d' étudier beaucoup.

" adieu, mon cher ami ; mille hommages, je vous prie, à Mme De Tocqueville.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame De Tocqueville.

Washington, 29 décembre 1851.

" c' est à vous que j' écris, madame, vous pensez avec quelle inquiétude. Je suis tourmenté par les nouvelles qui nous arrivent, et dont les détails sont souvent contradictoires. Quand cette bombe a éclaté, vous imaginez bien que ma première pensée a été pour M De Tocqueville. Je savais que nul ne serait plus ferme que lui et, par conséquent, plus exposé. J' ai vu qu' il avait été arrêté, puis, selon un journal, mis en liberté ; mais je ne sais si cette seconde nouvelle est exacte. Je souffre de sa douleur et songe à son indignation, à sa santé, que tout cela a pu exposer gravement, et je n' ai pas un moment de tranquillité.

" le courrier pour la France venait de partir quand nous avons reçu nos lettres, de sorte que c' est aujourd' hui seulement que je puis vous adresser celle-ci. Je n' aurai de réponse que dans plusieurs semaines ; soyez du moins assez bonne, je vous en supplie, pour m' expédier quelques lignes à Charleston (Caroline du sud) ; je ne respirerai pas jusque-là.

" je suis resté ici bloqué par les rivières qui sont gelées.

" il est bien cruel, dans ces moments-là, d' être loin les uns des autres. En m' en allant j' espérais qu' il n' y aurait rien jusqu' à mon retour. à l' époque de la réélection, il y a dix jours, je le croyais encore.

Je ne me suis pas trompé seul. Je ne vous enverrai pas de Washington des réflexions sur les événements de Paris, qui auront peut-être changé à l' heure où ma lettre arrivera.

" adieu, madame ; une ligne, au nom du ciel, à Charleston. Bien à vous et à lui, de coeur, et avec un coeur bien inquiet et bien oppressé.

J-J Ampère.

1852

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
Nouvelle-Orléans, 23 janvier 1852.*

" je vous remercie tendrement, mon cher ami, de m' avoir écrit. Après ce qui vient de se passer, j' avais grand besoin d' être rassuré par vous-même, car un journal annonçait votre arrestation.

" maintenant, je songe aux souffrances morales que vous éprouvez en voyant les idées de liberté vraie si étrangères à la France, aux partis qui la divisent, et la force brutale triomphant en décembre comme en février. Je crois, en effet, que sous le régime qui commence il n' y aura plus de place dans ce qui s' appellera une assemblée pour un ami sincère de la liberté ; mais il y a pour vous mieux à faire que d' y figurer. Je me réjouis d' avance de vous regarder travailler, et de travailler près de vous à Tocqueville. Mon impression est que si quelque chose peut, dans l' avenir, rendre des chances à la monarchie constitutionnelle, c' est ce qui arrive aujourd' hui ; car cette monarchie se présentera comme un retour au bien. En présence d' un danger réel pour la société, la France peut se livrer à un maître qui la défend ; mais la lassitude vient tôt ou tard. Quoiqu' il en soit, heureux ceux qui, comme vous, peuvent attendre, en écrivant l' histoire, l' heure de la faire ! Ici le public ne comprend pas, et s' en tire en assurant que les français ne sont point mûrs pour un meilleur gouvernement. Les hommes politiques que j' ai vus à Washington, disent qu' il était peut-être nécessaire que les passions anarchiques fussent contenues par une dictature. Je ne suis vraiment pas fâché, dans un pareil moment, de sortir des états-Unis. Je crois y avoir appris quelque chose. J' ai été au nord, à l' ouest, et je suis au sud ; j' ai vécu partout avec les personnes les plus distinguées, énormément causé, interrogé et reçu quantité d' informations. Je n' ai de malheur que pour la température.

" j' espère trouver la chaleur à la Havane, me

lettere di Ampère anno 1852

chauffer au soleil et me reposer. Peut-être irai-je aussi à la Jamaïque avant de revenir faire mon cours au mois de mai. Mille affectueux hommages à Mme De Tocqueville.

Je vous embrasse de tout coeur.

J-J Ampère.

1853

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Paris, 16 juin 1853.

" mon cher ami,

" j' ai bien besoin de respirer, et de respirer avec vous, l' air des champs.

" je viens de donner de suite deux articles, dont l' un était en grande partie à faire, et l' autre à compléter par beaucoup d' étude (la partie scientifique de Washington). En même temps, les sujets que je traite à mon cours m' obligent à un grand travail. Je dors très-peu et tombe de fatigue ; je crains de ne pas voir lever le soleil aux Trétorières. J' y ai cependant aussi de grands projets ; j' y finirai mon livre avec mes notes, et j' y écrirai le Mexique, pour obéir à Mme De Tocqueville. Mais ici, j' ai à lire au comité historique, le 1er juillet, ce rapport sur un recueil de poésies populaires françaises, qui a pris la tournure d' un ouvrage, et m' a beaucoup occupé. Je ne regrette pas de m' en être chargé, car, sans cela, ce qui peut être, je crois, un monument de l' esprit national, et une collection à opposer à celles des anglais et des allemands en ce genre, serait devenu en d' autres mains un moyen de publication industrielle ou, qui pis est, une collection de chansons à la gloire de l' empire. Cela et l' article sur Cuba me retiendra jusqu' au 15 juillet loin

de vous. Alors, par exemple, rien ne pourra m' arrêter.

" j' ai dîné hier avec l' ambassadeur de Turquie, qui est fort belliqueux. -mais on croit maintenant que l' empereur de Russie entrera dans les principautés, et qu' alors on traitera. Ce qui ne me paraît pas triomphant.

" amitiés de coeur, mon cher ami, et mille hommages affectueux à Mme De Tocqueville.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Paris, 15 juillet 1853.

" cher ami,

" la Havane a paru ce matin, je vous porterai cela avec la Nouvelle-Orléans.

" j' espère vous trouver en plein travail, et entendre quelques bonnes lectures. Je me fais une grande joie de retrouver cette vie de Tocqueville transportée aux bords de la Loire. Nous n' aurons ni la mer ni le Capelier ; mais j' aurai de bonnes promenades, de bonnes soirées avec vous et Mme De Tocqueville, et Black lui-même sera là pour compléter l' illusion.

" je ne sais plus rien de la politique, parce que tout le monde est absent ; mais il me semble que l' affaire s' engage plus directement entre la Russie et les puissances alliées.

" je viens d' éprouver encore un grand chagrin : j' ai perdu Adrien De Jussieu, un ami d' enfance ; je vois chaque jour une famille désolée. Nous parlerons de lui ensemble.

" adieu, et à bientôt.

J-J Ampère

1854

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville. Rome,
19 mars 1854,*

" je serai bien heureux de vous retrouver en Allemagne. Ce voyage aura un intérêt fort actuel, car ce pays me paraît destiné à jouer un rôle important dans les événements qui se préparent et dont l' attitude que prendra surtout l' Autriche déterminera, je crois, en grande partie le caractère. Les symptômes des terreurs parisiennes que vous me signalez m' arrivent ici de tous côtés, et, comme vous, je les trouve une bien juste expiation pour ceux qui ont voulu le repos à tout prix et qui sont fort étonnés des chances d' agitation qu' ils se sont données. Les français passent pour le peuple le plus brave de la terre ; mais c' est aussi le plus capable de faire, par excès de peur, d' énormes sottises. Dieu veuille qu' il retrouve un jour ses qualités naturelles ! Cette alliance anglo-française est une chose bien étrange : d' un côté on semble oublier complètement le passé, et de l' autre glisser bien légèrement sur le présent. Tout cela est-il sincère ? Peut-il être durable ? Ou, si c' est un jeu joué, qui est-ce qui se moque ici de l' autre, comme dit Figaro ? En attendant, le présent étant, je cherche dans le passé le sentiment du beau, dont je veux essayer d' écrire l' histoire. Ces jours-ci j' ai fait une excursion qui m' a reporté au milieu des monuments les plus anciens qui soient probablement en Europe, aux murs appelés cyclopéens, d' une ancienne cité pélasgique. Ceux d' Allatri sont au nombre des débris les plus imposants que j' ai eu l' occasion de contempler. Des restes semblables se trouvent en Grèce et en Asie Mineure ; on ne peut les attribuer qu' à ce peuple de Pélasges, déjà disparu quand commence l' histoire grecque, et dont on ne connaît ni la langue, ni la religion, ni les lois. Quelle chose singulière qu' un peuple capable de bâtir de telles

fortifications pour défendre des villes considérables, n' ait laissé que cette trace solitaire, mais gigantesque ! Cette course dans les montagnes du pays des volsques et des herniques, habitées par des populations que le contact des étrangers n' a pas modifiées, m' a extrêmement intéressé.

" toute la terre semble s' être donné rendez-vous à Rome cette année ; ce n' a été que bals, concerts, routs, l' un entraînant l' autre, et les invitations amenant les invitations. Je respire un peu depuis le carême et me hâte d' oublier tout cela : car une voiture vous mène en une heure au désert, dans cette campagne de Rome qu' on préfère presque à Rome même ; j' y passe la moitié de mes journées, ce qui fait un peu de tort aux bibliothèques.

" adieu ; nous avons devant nous l' Allemagne et un hiver de Paris ensemble, avec nos bons amis : Beaumont et Corcelles. Celui-ci est bien heureux de n' être pas au Vatican : car il serait exposé à rencontrer chez sa sainteté M De Saint-Arnaud, qu' on attend pour demain, venant prendre la bénédiction du pape avant sa croisade pour les turcs. Tout ce qui se passe est si plein de bizarrerie ! Heureusement la place me manque ; ainsi point de commentaires.

" je veux seulement, madame, mettre sous votre

p236

protection (car je n' ose solliciter directement l' académicien) Lavergne, qui se présente à l' Académie des sciences morales et politiques, et qu' en bonne conscience je crois un esprit supérieur à ses concurrents. Cela dit, j' y joins de bien sincères amitiés pour vous, madame, et pour Alexis l' expression de ma vive et tendre affection.

J.-J. AMPÈRE.

*de J-J Ampère à Madame C. Rome,
18 mars 1854.*

" merci mille fois, madame, d' avoir rempli votre promesse.

" franchement, malgré les charmes de Venise, j' apprend sans regret que vous allez directement à Côme, la ligne droite étant la meilleure quand il faut avant tout ménager une santé délicate.

" à mon tour, je vous donnerai des nouvelles de M C, avec qui, grâce à l' aimable idée de nos jeunes amis, Gumery, Baudry, etc, nous avons passé une dernière journée à la villa Pamphili. Après déjeuner, il a été fort question des absentes.

Depuis ce moment, qui continuait encore un peu les bonnes habitudes de la rue Babouino, nous sommes, Hébert et moi, comme des corps sans âme ; nous faisons peine à voir dans son atelier, tandis que la charmante petite figure de Crescenza semble toute triste aussi d' être loin de vous.

" aujourd' hui, il y a eu béatification d' une française ; en bon compatriote, j' ai assisté à cette cérémonie, qui avait un peu, comme toujours, l' inconvénient de rappeler certaines solennités plus profanes. Cependant, le fond de l' église saint-Pierre illuminé, le moment où le portrait de la sainte s' est dévoilé, où l' on s' est mis à genoux en chantant le te deum, et où le canon de saint-Ange a retenti, ce moment a produit un grand effet.

" votre humeur contre les étrusques ne m' a point indigné, et je l' ai trouvée très-piquante et très-gaie. S' il s' était agi d' antiquités égyptiennes, je n' aurais pas pris la chose si philosophiquement.

" j' ai ravi l' académie en faisant part à ceux qui composaient la partie de Frascati des gracieux souvenirs que vous avez bien voulu conserver de cette charmante promenade. J' ai donné, comme vous le faites, une place à part à Hébert dans ces souvenirs ; il en est digne.

" notre course à Véies a été retardée jusqu' ici par la santé de l' abbé Héry, mais nous partons sans faute demain matin. Je dirai à cet aimable abbé que vous parlez de lui, et cela lui sera fort agréable.

" je ne sais point de nouvelles que vous n' ayez apprises par les journaux. L' académie française va nommer ou a déjà nommé mgr Dupanloup et M De

Sacy, un évêque et un journaliste. Ce sera, je crois, deux beaux choix. L'alto personaggio qui figure dans un certain dossier vient d'échouer à l'académie des sciences.

" le cardinal Lambruschini est mort, et, le cardinal Antonelli, qui n'est que diacre, va se faire prêtre pour hériter de quelques postes dont le défunt était investi.

" j'espère que vous avez été contente de Pérouse et d'Assise et que Mlle Madeleine a été le modèle de la voyageuse, recueillie et silencieuse ; qu'elle n'aura pas laissé trop bruyamment se trahir ses impressions.

" je regrette bien de n'avoir pas été enlevé. peut-être le tête-à-tête prolongé de la route m'aurait-il fait faire quelques progrès dans les bonnes grâces de cette mademoiselle, en attendant qu'elle puisse apprécier les vieux académiciens comme ils le méritent.

" présentez, je vous prie, à Mme L nos affectueux hommages, et recevez l'expression particulière du sentiment d'attachement bien vrai que j'ai pour les trois générations de la rue Babouino.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
Vienne, 1er septembre 1854.*

" n'était le bras de Mme De Tocqueville, mon cher ami, et les contrariétés que ce malheureux et douloureux rhumatisme a apportées à votre voyage, je serais au comble de la joie. La course ensemble dont vous me parlez, la visite à Heidelberg et à M Bunsen, est ce que j'aurais pu rêver. Ne vous tourmentez point à mon sujet. Je suis parti de Rome le jour où j'ai eu terminé mon travail, mais pas un jour avant. M'arrêter un instant dans une université allemande pour me mettre au courant des travaux récents de ce pays, des publications qui se rapportent à mon sujet, me sera très-utile, et nulle part je ne puis le faire plus vite qu'à Heidelberg, où M Bunsen

sera un centre qui abrégera la besogne, et me mettra de suite en contact avec tout le monde. Il est vrai que ma passion pour Rome m' y aurait peut-être fait rester encore sans motif sérieux, ce qui aurait été une sottise, cet été (choléra à part) étant un des plus malsains qu' on y ait vus depuis longtemps. J' y devenais un phénomène : non-seulement il n' y avait plus d' étrangers, mais parmi les romains tout ce qui pouvait fuir avait décampé.

" j' ai vu Ancône, Trieste, que je ne connaissais pas. Le chemin de fer qui traverse la Styrie est une ravissante promenade, et le passage du Semmerin une merveille, où l' industrie et le pittoresque se rencontrent comme peut-être cela ne leur est arrivé nulle part. De plus, je viens d' aller à Pesth voir les madgyars. J' ai trouvé là dans le musée, en bijoux, parures, armures, etc, toute l' expression artistique de cette curieuse renaissance transportée d' Italie en Hongrie au XV^e siècle par le roi Mathias Corvin, ce qui est un des épisodes les plus curieux de mon sujet. Vienne même a des collections qu' il était bon pour moi de revoir en ce moment ; je ne regrette donc pas la route la plus longue. probablement ce qui augmente un peu l' enchantement de tout cela, c' est la perspective de vous embrasser dans quelques jours.

" voici mon itinéraire. Je pars demain dimanche à sept heures du matin par le bateau du Danube. Je serai mardi soir à Ratisbonne. De là, à Nuremberg, une des villes d' Allemagne qui a reçu les influences de l' Italie. Ainsi je pourrai être d' aujourd' hui en huit à Francfort. Ne vous pressez pas si vous, ou Mme De Tocqueville, étiez malade.

" je suis accoutumé à m' établir et à travailler partout. Si par impossible vous étiez encore arrêtés en route, j' aurais un grand regret, vous aussi un peu, j' espère, mais vous ne pourrez avoir aucun remords. Mille bien tendres amitiés au ménage.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
mardi matin 1854.*

" cher ami, l' ouverture de mon cours a été fixée au 6 décembre ; très-heureusement, car mon travail avec Mme Ozanam avance lentement. Ce travail minutieux est fort difficile, précisément par la conscience qu' on apporte à n' y rien mettre du sien. Il serait beaucoup plus aisé et plus rapide si l' on se donnait un peu de liberté.

Du reste, il me fournit à tout moment l' occasion d' admirer, dans l' auteur de ces leçons, une vigueur extrême d' expression et un mouvement de pensées que nous tenons à conserver, en le dégageant de quelques négligences.

" tout en faisant ce travail, je classe pour mon cours l' effroyable masse de petits papiers qui s' y rapportent.

" j' écrirai à Compiègne une petite introduction pour le premier volume de l' oeuvre d' Ozanam, et je causerai avec vous de mon cours ; j' espère vous trouver en pleine composition.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
dimanche, 17 décembre 1854.*

" cher ami, le grand événement a eu lieu, et, malgré la concurrence que me faisait une séance de l' académie où parlaient Mignet et M Guizot, la salle était plus que pleine. Les dames n' ont pu tenir toutes dans l' enceinte qui leur était destinée ; quelques-unes se sont réfugiées chez les gentlemen.

" je me suis lancé assez résolûment dans mon nouveau système. J' ai parlé à l' auditoire ; j' ai tâché de causer avec lui. Il m' est revenu qu' on avait remarqué ce changement. M Hochet, un des adversaires de ma première manière, m' a dit que c' était ma meilleure leçon. Voilà ce que c' est que de passer, auprès de chers amis, quelques jours à la campagne, d' avoir de bonnes conversations et d' écouter de belles lectures. Cela électrise et l' on se tire d' affaire

devant le public. Je pense déjà au jour où je retrouverai tout cela, et surtout la suite des chapitres. Je souhaite que tout le reste vaille ce que j' ai entendu. Ce sera un fameux livre, allez ! C' est du moins ma conviction, très-arrêtée, et on ne m' ôtera pas de l' idée que je m' y connais un peu.

" adieu ; je demande des nouvelles du bras de Mme De Tocqueville. Mille amitiés.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

vendredi matin 1854.

" je vous écris deux mots, mon cher ami, tout en préparant mon cours, qui réussit mieux que jamais, grâce au parti que vous m' avez fait prendre.

" confiteor quia peccavi : j' ai égaré, hélas !

Que d' égarements dans ma coupable vie ! La note des livres que

vous voulez que je demande aux bibliothèques, renvoyez-la-moi le plus tôt possible. En même temps, donnez-moi des nouvelles de vos travaux et des rhumatismes de Mme De Tocqueville.

" j' ai vu hier Mme Fillimore, qui dit avoir une cassette précieuse où elle met vos lettres.

" voilà Baour-Lormian mort. Il me semble que si l' on nomme, avant et après M De Broglie, les deux candidats littéraires qui se partageront à peu près également les voix cette fois-ci, on fera sagement ; mais, il faut que le duc De Broglie se présente, et, quoi qu' en disent Cousin et M Pasquier, je n' en suis pas absolument sûr.

Rencontrant l' autre jour un ami de M Falloux, j' ai dit que celui-ci ferait bien de ne pas mettre dans l' embarras M De B en faisant une démarche aujourd' hui à l' académie. J' espère qu' on le lui aura redit ; du reste, point de nouvelles.

" à bientôt ; mille bonnes amitiés.

J-J Ampère.

1855

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
mardi matin 1855.*

" voilà enfin le temps qui semble s' amollir ; je voudrais bien, cher ami, qu' il s' adoucît tout à fait, un peu pour moi, beaucoup pour vous.

" j' ai repris ma vie de coureur, mais toujours craignant le mal de gorge ; bien décidé cependant, s' il est possible, à faire mon cours deux fois par semaine, pour ne pas provoquer la clameur du pouvoir.

" nous avons fait notre triste élection à douze voix seulement de minorité. J' ai entendu le discours, étant du bureau ; on peut être indiscret sous le sceau de l' amitié et à distance. Le discours de Berryer m' a paru plus sage que brillant : l' éloge de la légitimité y est très-explicite, mais amené naturellement par l' histoire de la royauté de Saint-Priest. S' il le dit comme il peut dire, le discours pourra faire de l' effet, mais il en a besoin. Pour Salvandy, il a comme toujours des traits heureux, des développements un peu longs, des choses risquées. Son ardeur de néophyte l' avait entraîné si loin que, dans un passage, M Guizot a réclamé pour 1830, et dans un autre, nous tous, contre une espèce de justification des ordonnances.

" M Thiers, que le sort, dans sa malice, avait aussi nommé de la commission, s' est excusé ; la complication eût été trop complète ! Pendant ce temps-là, Pongerville admirait, et, le lendemain de son élection, il était à l' académie des inscriptions, à côté de M Guizot, pour porter au ministre l' annonce de son élection.

M De Salvandy a, du reste, promis des suppressions. Scribe lui disait : " votre discours est une ville où il y a de

" beaux palais, mais ils sont trop cachés par les
" maisons. "

" rien de nouveau ici que les bruits de départ pour la Crimée qui commencent à reprendre consistance.

" adieu, mon cher ami ; mille amitiés de coeur.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Paris, 9 juillet 1855.

" cher ami,

" je vous remercie tendrement de vos bons soins d'amitié, qui vous font exiler, à mon intention, ces voisins ailés qui avaient pris possession de mon empire.

" je n' ai pas encore pu joindre Lavergne ; M Guizot m' a dit qu' il n' avait pas eu une voix parmi les nouveaux membres. Je ne comprends pas comment il a pu être nommé ; ce qu' il y a de sûr, c' est qu' il l' a été. Pour la réception de Sacy, le public y était renforcé de soixante-dix invités, grâce à M Fortoul qui a tout simplement exigé de Pingard un égal nombre de billets. On a lu dans les académies, avant moi, un rapport à l' empereur dans lequel il abandonne, mais ce me semble en fait seulement, toutes les innovations non encore mises à exécution, sauf pour la commission du prix Montyon ; on a l' air de trouver cela un succès : le temps où nous vivons étant donné, c' est possible, et je ne demande pas mieux que de triompher.

" j' espère qu' après les premiers jours d' installation, vous allez vous remettre au travail, et que je vous trouverai tout entier dans votre oeuvre. En attendant la grande lecture, adieu, mon cher ami, mille amitiés à vous, et des hommages affectueux à Mme De Tocqueville.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
20 juillet 1855.

" cher ami,
" j' ai fini l' impression du livre de l' Amérique ; je
me suis permis de vous le dédier et de citer un
fragment de l' épître que je vous ai adressée
autrefois. J' espère que cela ne vous déplaira pas.
" je vais passer à Tocqueville un temps meilleur
que jamais, car c' est une progression ; chaque fois
que je vous retrouve je vous aime davantage.
" à vous de tout coeur.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
samedi, 21 juillet 1855.

" mon très-cher ami,
" vous recevrez une caisse de livres peut-être avant
moi, et, ce qui est beaucoup plus important, un
paquet contenant les manuscrits philosophiques de
mon père, dont je veux m' occuper à Tocqueville.
" j' arriverai le plus tôt possible, comme une
pilule contre le spleen, mais je ne me flatte pas de
valoir celle du docteur Bretonneau contre les
maux d' estomac. Ce cher docteur, j' ai appris une
curieuse histoire de ses dernières amours. Je vous
conterai tout cela.
" mille hommages d' amitié, je vous prie, à Mme De
Tocqueville. vale et me ama.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame C. Tocqueville,
par Saint-Pierre-église, 1855.

" madame,
" j' espère être à Rome avant le milieu du mois
prochain, et la perspective d' y rencontrer la rue
Babouino et la place saint-Georges augmente pour
moi beaucoup le charme de ce voyage, ce que je
n' aurais pas cru possible. J' espère qu' Hébert y
sera et que nous retrouverons les belles
promenades, les soirées intimes, et,
par-dessus tout, le raffermissement de la santé de

madame votre fille. Comment a-t-elle supporté ce qu' elle a fait déjà de pérégrinations ?

" nous avons eu ici et nous avons encore, après quelques jours de bourrasque, un temps admirable. Je suis avec des amis que j' aime tendrement, et vous savez que cette vie-là est fort de mon goût. Entre la république romaine et l' empire, que je ne veux reprendre qu' à Rome, j' ai placé quelques intermèdes de travail. D' abord des madrigaux sur la situation, qui vous scandaliseront peut-être par leur fadeur, et que je vous confierai dans la campagne romaine, un jour où vous n' aurez pas invité M Mangin à venir avec nous. Et puis, ce que je ne vous lirai pas, de peur de vous ennuyer, mais ce à quoi j' attache un grand prix : mon exposition des idées de mon père sur la philosophie, que je veux placer en tête des fragments qu' il a laissés sur la métaphysique. c' est un devoir pour moi de les publier, et de tâcher de mettre le lecteur en état de les comprendre. Je terminerai cette besogne ici et la publierai à mon retour. Puis, si mon ami de Loménie, qui va épouser Mlle Lenormant, veut bien se dépêcher de se marier, je serai son témoin, et, après avoir donné ma bénédiction à lui et à sa charmante femme, je m' embarquerai pour Civita-Vecchia. Imaginez que cet infortuné, au moment où il va faire un mariage qui le rend parfaitement heureux, est nommé du jury. ô Scribe ! N' y aurait-il pas un vaudeville à faire de cela ? Du reste, il n' est pas étonnant que je pense à votre spirituel ami, car j' ai apporté ici son théâtre pour en orner la bibliothèque de Tocqueville, et le soir nous lisons, ou plutôt je lis, un ou deux de ses vaudevilles ou une de ses comédies. Cela nous ravit comme si nous ne les connaissions point, malgré l' insuffisance de la troupe, que je représente à moi seul et l' absence de sujets chantants.

" cela me fait penser que peut-être j' entendrai quelquefois cet hiver chanter Mme L.

" adieu, madame, mes plus sincères respects, mes plus affectueux hommages. Adieu, madame, à bientôt.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
1855.

" ai-je besoin de vous dire, mon très-cher ami, combien j' étais triste de vous quitter. J' ai éprouvé un pénible sentiment en me voyant isolé sur la grande route, au lieu de me sentir dans cette bonne intimité d' amitié de famille à laquelle vous et Mme De Tocqueville m' aviez accoutumé.

" je suis arrivé à Broglie vendredi, à trois heures après midi, par un reste de beau temps qui m' a permis de juger que le pays est charmant et le parc magnifique.

" on m' a tout de suite parlé de vous, questionné sur votre ouvrage, et, sans entrer dans aucun de ces détails qui déflorent un livre avant son apparition, j' ai pu m' exprimer avec l' accent d' un homme qui en était rempli.

" Corcelles est venu nous joindre samedi ; il est toujours le meilleur et le plus affectueux des hommes. Il repartira trop tôt pour entendre la fin de ma lecture philosophique. Du reste, ce mot philosophie a tout de suite éveillé chez lui l' appétit de tout autre chose que les sensations, le moi et les rapports.

" M De Broglie, son fils, M Doudan, m' ont paru contents de l' exposition et très-frappés du fond des idées. Cette dernière impression, celle naturellement à laquelle je tiens le plus, ne peut qu' aller en augmentant.

" j' ai fait une petite scène en diligence ; j' ai lu ici les madrigaux, qui ont attendri tous les coeurs. Quant aux nouvelles, on n' en sait pas plus que nous n' en savions ; on explique la baisse par la perspective d' une guerre qui commence, au lieu d' être prête à finir. Les paysans sont inquiets sur les subsistances, et disent : " le règne " est dur. "

" jamais je ne m' étais senti mieux emboîté, mieux engrené dans votre vie à tous deux. Il en résulte que jamais je ne me suis senti plus disloqué après la séparation.

" adieu ; mille amitiés bien intimes.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Marseille, 1er octobre 1855.

" je ne veux pas quitter la France sans vous envoyer, mon très-cher ami, mes plus tendres adieux. Il n' y a certainement pas dans cette France un coin qui me soit aussi cher que celui que vous habitez, vers lequel se tournent plus souvent mes regrets et mes projets. Je revois votre cabinet si recueilli, le salon si lumineux et si gai ; la tour, ma chère tour ; et même le billard de Tocqueville ; je revois tous ces environs charmants, que j' aimais tant à parcourir, en fumant mon cigare, et en causant avec vous, quand l' amour de Mlle Willy pour les lapins ne venait pas attirer votre attention et la détourner un moment des plus graves discussions de la métaphysique, ou des plus profonds aperçus politiques. Je pense à ce que vous m' avez lu, et la distance est un peu comme le temps, elle met les choses en perspective. Je puis vous assurer, en toute sincérité, que la perspective est aussi favorable à votre oeuvre que la vue rapprochée.

" j' ai passé à Paris les jours les plus occupés et les plus agités : préparatifs de voyage et de mariage, un article pour les débats à imprimer, etc. J' ai même trouvé le moyen d' aller, à dix lieues de Paris, entendre la lecture du discours de réception de Legouvé, et lui lire près de quatre actes. Il tenait beaucoup à sa lecture et moi à la mienne : moi, étant pour lui un vieil académicien ; lui, un auteur dramatique expérimenté à consulter. Son discours est spirituel, honnête et brillant ; il aura, je crois, un grand succès. Il m' a donné quelques bons conseils, je les suivrai. J' avais lu les trois premiers actes de cette pièce à M Albert De Broglie et à sa femme, dans un compartiment de chemin de fer, où nous étions seuls ;

ils ont ri, surtout lui, ma foi ! De très-bon
coeur.

" je suis resté hier une bonne journée à Lyon avec
ma famille et les amis d' Ozanam ; ici, je n' ai
trouvé personne de connaissance, et n' ai fait
qu' une visite au tombeau de mon père, qui compte
dans mon besoin de prendre de temps en temps la
route d' Italie. Arrivé ce matin, je repars cette
nuit ; vingt-sept heures après, lundi de
très-bonne heure, je serai à Civita-Vecchia.

J' espère que cette rapidité tentera un jour
Mme De Tocqueville. En attendant, écrivez-moi
à Rome. Tout à vous.

J-J Ampère.

1856

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville. Rome,
30 avril 1856.*

" mon bien cher ami, j' espère que vous étiez sûr, que, malgré mon vif désir de parler de votre livre, je vous conseillerais de profiter de la bonne volonté de M Villemain. Son talent a un éclat et son nom une importance dont il serait déraisonnable de ne pas profiter, pourvu qu' on soit absolument sûr que la malice qui fait partie de cet esprit charmant ne sera pas ce jour-là de la partie. Mais il me paraît avoir pour vous un attachement et une admiration sincères. J' espère donc, dans l' intérêt du livre, que la chose est arrangée maintenant.

" si vous trouvez un journal où je puisse parler à mon tour, dites-le-moi, et l' article sera fait immédiatement. Dans tous les cas, envoyez ici les feuilles ; je pourrai en rendre compte dans la presse piémontaise : cela aidera à faire connaître l' ouvrage en Italie, où il est bien nécessaire de répandre des idées de vraie liberté. En un mot, faisons tout ce qui peut être utile à notre publication, car j' y prends autant d' intérêt que vous.

" je vous embrasse et attends vos instructions. Mille amitiés de coeur.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à A De Tocqueville.

" je comprends combien la nécessité de faire paraître votre livre vous est pénible en ce moment, mais vous n' y pouvez rien. Il faut donc se résigner et ne penser qu' au bien qu' il produira et à l' honneur qu' il ne peut manquer de faire à vous et à votre pays. Ce

sera une protestation éloquente et opportune de la raison et de la liberté contre la niaiserie et le servilisme qui courent.

" vous devinez que je suis pressé de vous revoir. Je comptais attendre la saint-Pierre et passer ici le commencement du mois de juillet, mais comme il faut m'arrêter un peu à Florence, où j' ai promis solennellement à Capponi d' aller concerter avec lui un article sur une publication historique, je me suis décidé, en recevant votre lettre, à partir de suite.

" adieu, mille amitiés plus tendres que jamais.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Madame L. Sienne, 30
juin 1856.*

" je comptais, madame, ne répondre que de Florence à la gracieuse lettre que j' ai reçue à Rome, pour vous donner des nouvelles de l' abbé P ; mais restant trois ou quatre jours à Sienne, je ne veux pas les passer sans vous écrire.

" j' ai trouvé ici le père Pendola, que je voulais voir seulement pour lui parler d' Ozanam. Mais ce père Pendola, qui est un homme d' un grand mérite, et en même temps un aimable et excellent homme, m' a persuadé de rester ici, pour assister aux fêtes populaires de Sienne qui ont lieu à l' époque de la saint-Pierre, et il m' a logé dans son collège, où j' ai une vue magnifique et une grande tranquillité.

" j' ai employé ce premier jour à célébrer, moi aussi, celui qui est l' objet de l' admiration universelle ; je vais passer les autres à écrire sur le beau livre de Tocqueville et à voir les courses. Ces courses sont remarquables par le lieu où elles se font, à la place de Sienne, une de celles qui ont le plus gardé la physionomie du moyen âge.

" l' esprit du moyen-âge est singulièrement vivant dans ces divertissements. Chaque quartier de la ville a son cheval ; l' ardeur que chacun apporte à le voir triompher est vraiment incroyable. Ce sont des trépignements frénétiques, des prières délirantes

adressées au cheval de sa contrée ou au saint dont on implore la protection. Les parents qui ne sont pas de la même contrada se querellent et quelquefois se battent. On a vu des époux se séparer pendant les fêtes, parce que, n' étant pas de la même contrada, ils ne pouvaient plus se supporter. Tout cela vaut donc la peine d' être regardé, quand ce ne serait pas un commentaire frappant de la passion pour les différentes factions et les diverses couleurs du cirque dans l' histoire romaine.

" j' ai vraiment respiré en vous sachant à Paris, quoi-que le rhume m' ait contrarié ; je serai bien heureux d' apprendre qu' il a disparu.

" je n' ai pas d' inquiétude sur César, mais un petit mot sur son sort me serait agréable.

" je me fais une grande joie, madame, de cette visite aux Pyrénées. Soyez assez bonne pour ne pas oublier tout à fait Rome, et veuillez me garder un petit coin dans ce souvenir comme dans l' aquarelle de M C, pour laquelle, par parenthèse, j' ai posé écrivant des petits papiers.

" adieu, madame, de bien tendres hommages et mille amitiés autour de vous.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Paris, mercredi, 8 août 1856.

" vous aurez peut-être vu dans les journaux ce qui me consterne : je suis du jury pour la session qui commence le 16. J' ai appris cela, cher ami, hier à l' institut, où le brigadier qui me cherchait depuis quatre jours m' a apporté ce triste papier. Tout le monde me dit qu' on ne peut se faire changer de session, cela m' a désolé. Je venais de recevoir votre chère lettre si pleine de joie ; j' ai eu peu de surprises aussi désagréables dans ma vie. Enfin rien ne m' empêchera de partir au commencement de septembre, et j' espère que, cette fois, il ne me tombera pas une nouvelle tuile sur la tête. Je

n' avais pas besoin de celle-là pour me faire prendre Paris en grippe, et un pays où l' on est obligé de remplir des devoirs que se sont imposés des peuples qui avaient des droits.

" je viens de vous envoyer mon article ; il eût été plus long, mais quand je l' ai conçu et commencé, je le croyais destiné à un journal quotidien. Il me semble cependant que le sujet et le caractère du livre y sont nettement indiqués.

" si je n' avais pas été aussi contrarié hier, j' aurais encore mieux joui du plaisir que m' a fait une décision de l' académie qui a spontanément décerné à l' unanimité, au livre posthume d' Ozanam, un prix de 3, 000 francs, fondé par M Bordin pour un ouvrage de haute littérature.

" Cousin est aux Pyrénées. Mignet, que j' ai vu hier, a beaucoup insisté pour que je vous parle de lui.

" si vous pouvez vous procurer la revue du 15, vous y trouverez un article de moi sur l' histoire d' Italie, qui peut-être vous intéressera.

" mais je ne puis, en vous écrivant, penser à autre chose qu' à cet affligeant retard ; je me voyais déjà à Tocqueville, si bien toujours, encore mieux cette fois, grâce aux soins d' une bonté et d' une amitié charmantes ; vous lisant ceci et cela.

Voici tout renvoyé au mois prochain !

" adieu, très-cher ami.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame la duchesse De Mouchy. Samedi, 30 août 1856.

" que vous êtes toujours bonne et gracieuse pour moi, madame ! Je ne saurais vous dire combien je suis touché,

je dirais presque attendri, de cette proposition de m' accueillir sous votre toit, dans cette maison de la rue d' Astorg qui, elle aussi, a pour moi bien des souvenirs. Ne m' en voulez pas si je ne puis en

profiter ; à part mon vilain caractère qui m'empêche de jeter l'ancre nulle part, ma nature de chat sauvage fait que je ne suis bien que dans la région des toits et des gouttières, n'ayant aucun domicile fixe, vaguant toujours. Par parenthèse, notez que j'ai condamné l'autre jour un voleur qui avait été accusé de vagabondage ; c'est une grande lâcheté à moi de n'avoir pas demandé pour ce fait les circonstances atténuantes. Je suis donc un chat sauvage ; on ne peut rien faire pour ces méchantes bêtes-là. De plus, la rue d'Astorg est trop loin de mon centre de travail, l'institut et la bibliothèque de l'institut. Je me suis logé en face de l'autre bibliothèque, à côté de la chambre où sont mes livres et mes manuscrits ; je ne puis m'éloigner de là. J'espérais ainsi m'être rapproché de vous, et voilà que cet hiver vous serez à Versailles ; c'est vous qui vous éloignez. Mais les voyages ne m'effrayent pas, et j'en ferais volontiers de bien plus grands si vous étiez au bout de la route. " je vais encore siéger dans ce vilain jury ; vous ne sauriez croire l'expérience que j'ai acquise depuis huit jours en matière de forfaits. Il y a une classe de la société qui a singulièrement baissé dans mon estime, ce sont les témoins. mais je ne puis pas dire que la moyenne des jurés se soit beaucoup élevée à mes yeux. " avant-hier, après avoir puni le crime au palais, j'ai été récompenser la vertu à l'académie française. Il y a quelque temps, j'avais été abordé par une solliciteuse qui aspirait à ce prix, mais ne paraissait pas connaître à fond la matière. " adieu, madame la duchesse ; je voudrais vous faire sourire, vous désennuyer au moins, pour prix, bien insignifiant sans doute, de cette bienveillance si pleine de charmes dont vous me donnez encore une preuve que je n'oublierai pas.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
hôtel de Valois, jeudi matin.*

" je suis arrivé avant-hier soir de Gurcy, mon cher ami, où l' on m' avait envoyé votre lettre. J' y ai entièrement refondu, augmenté, adouci un peu, et je crois fortifié mon article sur Auguste. Je l' ai remis à Buloz ; j' attends aujourd' hui qu' il l' ait lu pour savoir ce qu' il en pense à un certain point de vue. Je serai tout entier, jusqu' à mon départ pour l' Italie, dans mes empereurs. Sitôt Auguste paru, je ferai imprimer Tibère ; après quoi je commencerai mes petites pérégrinations normandes qui aboutiront chez vous.

" je vous avais bien dit que je n' espérais pas vous revenir avant le commencement de novembre. M De Broglie ne sera à Broglie que le 20 ; si j' y fais des lectures et que je m' arrête quelques jours chez Beaumont et Corcelles, cela m' entraînera au moins jusqu' à la fin d' octobre.

" j' ai vu à Gurcy deux personnes qui m' ont chargé de vous dire toute leur admiration : c' est Jules De Lasteyrie et M Doudan, homme d' esprit et de goût s' il en fut.

" je vais toujours me pavanant du succès de mon ami. Dites-moi, je vous prie, si vous voulez tout Buchez et Roux, ou une partie.

" mille et mille tendres amitiés.

J-J Ampère.

1857

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
samedi, 10 février 1857.*

" cher ami, l' excellente vie que j' ai menée à Tocqueville se continue par le regret. Je refais en esprit ces journées, ou plutôt cette journée, dont chaque moment était un vif plaisir, dans l' habitude, ce qui n' appartient qu' à la parfaite amitié. à dix heures et demie, je songe au déjeuner qui nous réunissait : puis, je passe avec vous deux dans le salon ; nous parcourons les lettres et les journaux ; je joue la partie de billard avec Mme De Tocqueville ; vient ensuite la promenade de propriétaire, en compagnie des petits chiens ; on va travailler ; on se retrouve à dîner ; on lit l' abbé Huc, ou bien la troupe ordinaire paraît sur le théâtre du vaudeville. Quelquefois nous poussons une petite pointe à Rome, pour aller méditer sur les avantages de l' empire romain, et je vais finir cette bonne journée dans ma tour. Hélas ! Tout cela est bien loin ! Et mes heures bourrées et oisives de Paris ne ressemblent guère à celles-là. Cependant j' ai eu du plaisir à être si bien reçu ; M Guizot m' a emmené dîner chez lui ; le premier jour, j' y ai trouvé M et Mme Reeve.

" M Hippolyte, avec qui j' ai fait bien bonne route, vous aura dit mes énormes étourderies : lunettes perdues, billet de bagages perdu, et de plus (c' est la confession de Scapin), j' ai emporté le troisième volume de Perthès. Je le remettrai à qui vous m' indiquerez. Il n' est pas très-intéressant.

" adieu, bien cher ami, je partirai le plus tôt possible. Mille amitiés, et des meilleures.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Rome, 8 octobre 1857.

" que le lieu d' où je vous écris, mon très cher ami, ne vous effraye pas trop ; Rome, grâce aux bateaux à vapeur, est, comme le lac de Côme, à trois jours de Paris et à quatre de Tocqueville. Croyez bien, cette fois, que ce n' est pas ma passion pour cette ville qui m' y a ramené. Je suis venu à Rome comme j' aurais été à Quimper-Corentin. La santé dont je vous ai parlé, sans donner trop d' inquiétudes immédiates est, pour le présent, dans un état fort triste, et le voyage de Milan ici était une assez grande difficulté. Je n' ai pu me résoudre à abandonner une famille désolée. Je n' avais pas besoin de la lettre si véritablement amie que j' ai reçue à Florence pour savoir tout ce que je perdais en manquant à la réunion de Tocqueville. Mais cette lettre, où l' affection se sent à chaque ligne, et d' autant plus véritable qu' elle est plus indulgente pour un retard que je n' ai pu empêcher, cette lettre m' aurait donné par cela même encore plus d' envie d' aller vous trouver sur-le-champ si cela eût été possible. Mon plus vif désir est de vous revoir, et j' espère encore que ce très-grand bonheur n' est pas fort éloigné ; pour le moment, jusqu' à ce qu' un mieux survienne, comme il y a lieu de l' espérer, je ne puis rien arrêter. Je ne puis qu' attendre, en tâchant de conserver tout ce que je possède d' énergie pour soutenir une mère, un père auxquels je suis heureux que mon amitié puisse apporter quelque douceur. " je n' ai pas cessé entièrement de travailler ; je commence à préparer l' histoire de Rome moderne ; ce genre d' occupation m' est plus facile que la rédaction.

" adieu, mon cher et très-cher ami, aimez-moi . toujours comme je vous aime malgré l' absence.

J-J Ampère

1858

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Rome, 14 décembre 1858.

" votre chère lettre, mon ami, que je vous remercie tendrement d' avoir écrite, avait été précédée d' un mot de Loménie qui démentait ces absurdes nouvelles des journaux, insérées avec une si odieuse légèreté. Grâce au ciel ! Je n' ai pas reçu le coup auquel je ne puis encore penser sans effroi. Après le sentiment de bonheur que m' a fait éprouver la satisfaction d' avoir échappé à une terrible émotion, j' ai goûté aussi quelque douceur en apprenant que le climat et le genre de vie que vous menez vous ont déjà fait du bien. Mais j' ai été profondément attristé de cette absence de distractions qu' à part tout égoïsme, dans mon désir de vous voir à Rome, je craignais pour vous. Je n' ai pas besoin de vous dire que ce n' est ni Rome, ni mon histoire romaine, qui me retiennent ; mais l' impossibilité de m' éloigner en ce moment de mes amis.

" voilà ma situation ; ce qui domine tout, c' est l' inquiétude. Je fais bien des efforts pour ne pas m' exagérer le danger qui menace un être tant aimé et si digne de l' être, danger que les indifférents, je le vois par les cruelles questions qu' on m' adresse, regardent comme très-imminent. J' espère encore fermement qu' ils se trompent, et que rien n' est désespéré, mais tout est bien grave. Voilà la vérité, vérité que je renferme en moi, car elle tuerait ce qui m' entoure ; qu' habituellement j' évite de me dire à moi-même, et que mon amitié pour vous a pu seule me faire articuler. Mais ne deviez-vous pas l' entendre, pour comprendre comment je ne suis pas arrivé à Cannes aussitôt que vous. Ah ! Que j' ai besoin d' espérer que nous marchons vers le moment où je pourrai, sans trop de trouble ni d' agitation, voyager passagèrement. Je sais alors

où j' irai. Jusque-là, ma vie sera, je vous le dis, un déchirement continuel ; ma seule consolation sera de savoir que vous continuez à aller de mieux en mieux ; que votre faiblesse diminue ; que vos promenades sont plus longues ; que vous pouvez vous occuper ; et, surtout, que vous croyez à toute mon amitié et me conservez toute la vôtre, cette amitié à laquelle je tiens comme à mon existence.

J-J Ampère.

1859

*de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.
Rome, 26 mars 1859.*

" jamais lettre, cher ami, ne fut reçue avec plus de plaisir et ne m' a été plus au coeur. Une longue lettre de vous, écrite avec toute la liberté de votre esprit et toute la délicatesse de votre âme, contenant des nouvelles aussi décisives de votre santé, m' a causé un réel bonheur, mot que je n' ai pas prononcé depuis longtemps, et que je m' étonne de prononcer au milieu de la tristesse qui m' entoure. Cependant nous avons repris à l' espérance ; mais, les moments de grande inquiétude passés, l' avenir est bien incertain.

" ce serait mal répondre à votre amitié que de vous parler encore sur un sujet qu' elle m' interdit d' une manière qui me touche. Permettez-moi de vous dire, cependant, tout en reconnaissant que vous jugez très-bien la situation d' âme et le caractère de votre ami, que je ne puis renoncer à la confiance qu' un moment viendra où je pourrai vous porter autre chose que cette agitation intérieure. Si je vous arrive alors, il faudra me recevoir, car ce sera la preuve d' un état meilleur.

Ne point aller près de vous en pareille circonstances deviendrait un grand chagrin pour moi, et vous ne voudriez pas me l' imposer.

" puisque vous vous occupez de César, je vous dirai que Paradol a fait un article qui indique bien la marche du livre.

" j' ai à peu près achevé mon premier volume sur les origines de Rome à l' époque des rois. Le reste n' est qu' à compléter, et me prendra moins de temps que ce commencement, qui était entièrement à refaire, ou plutôt à faire.

" là est mon vrai titre, si j' en ai un, à être accepté comme ayant écrit une histoire romaine

renouvelée, éclairée et animée par le spectacle et l'inspiration des lieux.

" Madame De Tocqueville a toujours été de moitié dans ma tendre et douloureuse occupation de vous, dites-le-lui, je vous en prie, et rappelez-moi au souvenir de M Bunsen, qu' une bonne providence vous a envoyé. On est décidément à la paix... pour le moment.

" adieu, mon cher et très-cher ami. Je vous embrasse de tout mon coeur.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Rome, 30 mars 1859.

" j' éprouve en vous écrivant aujourd' hui, cher ami, un embarras singulier et que dans d' autres circonstances j' appellerais comique. Je désire aller vous embrasser, vous ne serez pas fâché de me voir, et je ne sais comment vous annoncer que j' espère le faire bientôt. J' ai presque la crainte de vous fâcher. Voyons, soyez raisonnable, et lisez ce que je vous écris très- raisonnablement.

" il m' est impossible, après avoir été si longtemps séparé de vous et quand vous avez été malade, de vous laisser partir de Cannes sans aller vous serrer la main, et mon impatience de le faire est devenue si vive que ce serait me condamner à cette agitation douloureuse dont vous parlez, que de m' en priver. Vous ne voudriez pas mettre dans ma vie un regret qui me serait trop amer. Il est très-vrai que nul autre motif ne pourrait m' engager à quitter Rome ; mais pour celui-ci je puis tout, même cela. Si je n' allais à Cannes, j' irais à Paris ; et j' aime mieux aller à Cannes.

" le moment est, du reste, très-opportun. Votre lettre m' a comblé de joie en m' apprenant qu' une amélioration décisive s' est opérée dans votre santé, et que le temps est venu où ma présence pourra vous aider à supporter les ennuis de la convalescence. Je sais

que vous avez reçu M Bunsen, j' en conclus que vous pouvez jouir des entretiens. Nous ménagerons votre poitrine ; Mme De Tocqueville et moi causerons devant vous, et vous nous écouterez. J' ai de quoi vous lire tous les soirs de la prose et des vers de ma façon, pendant un assez grand nombre de jours.

" la santé de Mme L est loin d' être remise, et son chagrin maternel est loin de s' affaiblir ; mais, en ce moment, elle a près d' elle une femme qu' elle aime beaucoup, et sa santé s' en est réellement un peu améliorée. Je crois donc que l' instant est venu d' accomplir ce à quoi personne, ni vous-même, ne me ferait jamais renoncer. Envoyez-moi vite une permission, sur laquelle je compte comme si je l' avais déjà.

" si je trouve encore Beaumont près de vous, j' en serai charmé ; sinon, je m' en consolerais en pensant que nous nous serons succédé, et que vous aurez toujours eu près de vous un de vos meilleurs amis. Répondez-moi bien vite. Je vous embrasse de tout mon coeur.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Alexis De Tocqueville.

Rome, 14 avril 1859.

" mon cher ami, je vous ai écrit, il y a plus de quinze jours, une lettre où je vous annonçais ma prochaine arrivée à Cannes. Je n' ai point reçu de réponse. Je pars demain, et vous donnerai moi-même toutes les raisons que j' ai de vous désobéir en ce moment. Prenez donc votre parti de ma visite, et croyez bien qu' en vous revoyant, après une si longue absence si tristement remplie, je n' aurai d' autre pensée que le bonheur de vous embrasser.

" j' espère que ce sera là aussi votre sentiment et celui de Mme De Tocqueville.

" tout à vous bien du fond du coeur, à bientôt.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame De Tocqueville.
Rome, 22 mai 1859.

" bien chère madame,
" dans la tristesse inconsolable où vous êtes
plongée, l' amitié ne peut rien que vous envoyer
l' expression d' une sympathie bien vraie. Je veux que
quelques lignes, écrites par un de ceux qui ont le
mieux connu notre cher Alexis, c' est-à-dire qui
l' ont le plus admiré et le plus
aimé, aillent vous trouver dans ce pauvre
Tocqueville, où nous avons été si heureux, et vous
disent qu' il y a au loin un ami qui s' unit
constamment à votre peine. Ce sentiment est
très-compris autour de moi ; j' avais
tant parlé de lui et de vous que son irréparable
perte et votre profonde affliction reviennent sans
cesse dans cet intérieur, lui-même bien éprouvé. On
y a beaucoup goûté la notice de Loménie dans la
revue des deux-mondes, et je la trouve
moi-même très-bien. Il me semble que cet hommage ne
vous déplaira pas ; on y sent l' âme de l' auteur, et
je me dis que celui que nous pleurons aurait aimé à
être dépeint ainsi. Je me demande, et nous nous
demandons à chaque instant : " que fait
" Madame De Tocqueville ? Comment se
trouve-t-elle dans
" sa solitude, en présence de
tant d' objets et de souvenirs
" chers et douloureux ? Comment
remplit-elle ses heures ?
" en quel état de santé se trouve-t-elle ? " vous ne
devez pas écrire, bien entendu ; mais si vous
aviez quelqu' un qui pût répondre à la dernière
question, j' aurais vraiment un poids de moins sur le
coeur.
" mon voyage n' a pas rencontré de difficulté, on
est tranquille ici. Nous allons aller à Frascati,
près de Rome. J' ai écrit à M Hippolyte pour
m' excuser de ne l' avoir pas revu et d' être parti
si brusquement ; mais Corcelles et moi avons

cédé à un mouvement irrésistible. La force nous a manqué pour rentrer à Tocqueville dans ce moment-là. j' y retournerai pour nous occuper ensemble de son souvenir. Vous y verrez venir ses vrais amis qui seront toujours les vôtres.

" adieu, chère madame, je vous serre la main de tout mon coeur.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame De Tocqueville.

Frascati, 19 août 1859.

" chère Madame De Tocqueville,

" je ne saurais vous dire combien votre lettre m' a touché. La mienne l' aurait devancée si depuis quelque temps notre malade n' était plus souffrante que jamais. Dans ce fatal été, le soleil ne cesse pas un instant de nous brûler ; cette saison sans fraîcheur, sans pluie salubre, accroît encore sa faiblesse ; ses malheureux parents sont dans une affliction que je partage.

" l' impression de M Hippolyte, après ce que vous m' avez dit vous-même sur l' hommage que j' ai rendu à celui qui méritait tant d' affection et d' admiration, était ce qui pouvait m' être le plus doux. Je suis heureux de penser qu' il eût approuvé ce que j' ai écrit sur lui. Le regret que sa perte inspire en Angleterre est celui de toutes les personnes distinguées que je rencontre ici. Des hommes comme Alexis sont un trésor pour leurs amis, un honneur pour leur pays, et l' objet du respect de tous les peuples. Hélas ! Pourquoi nous a-t-il quittés ? Au milieu des grands soucis qui me dominent, je vous suis en esprit dans ce cher et triste Tocqueville où nous nous promènerons un jour ensemble. Ménagez vos yeux, et pourtant cherchez toutes les distractions de l' intelligence ; pour moi, je ne me soutiens qu' en travaillant, quand je puis travailler.

" je suis bien aise que mon article sur l' ouvrage d' Albert De Broglie vous ait plu. Vous devez

avoir le goût de la tolérance et de l'indépendance en religion, car ces sentiments étaient ceux d'un homme dont vous partagiez tous les sentiments.

" en Italie, on est tranquille, mais rien n'est fini ; la situation deviendra difficile pour celui qui l'a faite. L'Italie se croit jouée et l'Europe menacée ; je ne sais ce que pense la France ! ... mais la France pense-t-elle quelque chose ?

" adieu, chère Madame De Tocqueville, je vous serre bien cordialement la main.

J-J Ampère.

*de J-J Ampère à l'abbé Perreyve. Florence,
3 octobre 1859.*

" monsieur,

" Madame L n'existe plus. Son père et sa mère sont partis, accompagnés du frère et de la soeur de Mme C. Ils vont à Versailles, chercher une solitude dont leur désolation a besoin, en étant à portée de leur famille et de quelques-uns de leurs amis véritables, les seuls qu'on puisse voir en de tels moments. Le même sentiment m'a fait venir ici, où je suis sûr d'en trouver un, M Capponi. Je ne me sens pas encore la force de rentrer à Paris. Dans quelque temps j'aurai ce courage ; j'irai rejoindre M et Mme C. Vous avez assez vu de la belle âme qui vient de retourner à Dieu pour comprendre le deuil irréparable des parents qui l'ont perdue. Au nom de l'impression qui lui était restée de ses entretiens avec vous, je vous demande d'aller tout de suite auprès de sa mère : pour cette douleur, il n'y a de remède que dans les pensées religieuses. Votre cœur, aussi délicat que pieux, comme l'était celui de sa fille, saura lui faire accepter un genre de consolation vers lequel elle se tourne avidement, mais qui a besoin de lui être présenté par une main amie.

" croyez à mon affection dévouée.

1861

*de J-J Ampère à Madame De Tocqueville.
mardi, 29 janvier 1861.*

" chère Madame De Tocqueville,
" je suis venu assister à cette séance de
l' académie, quoiqu' elle eût pour moi un côté bien
triste. Cette idée d' un successeur réveillait
cruellement le sentiment de notre malheur. Voir un
autre à la place où je l' avais vu m' était
très-douloureux ; cependant je voulais y être.
J' y suis venu avec quelque inquiétude, je craignais
des froissements. En somme, j' ai respiré quand
cela a été fini.

" je ne trouve pas que Tocqueville ait été
caractérisé ainsi qu' il aurait pu l' être, soit
comme génie original, en politique, soit comme homme
rare, unique par la perfection morale ; mais
l' hommage a été sans réserve et le public s' y est
associé. Il y a eu de l' émotion qui m' a
gagné à double titre quand on a parlé de son
bonheur intérieur. Je connais votre susceptibilité
délicate, sur ce point encore plus que sur tous les
autres ; mais il me semble que le père Lacordaire
l' a bien touché.

" je ne suis à Paris que pour quelques jours, et
vais à Rome finir un travail qui doit paraître
au printemps. Je pense revenir au commencement de
mai. Cette fois vous ne m' empêcherez pas d' aller
vous rejoindre à Tocqueville.

" j' ai vu à Paris ce brave Beaumont, qui a mis
tant de coeur et d' intelligence dans cette
publication, dont l' effet est universel et le
succès très-grand. Pour moi, je ne saurais dire
tout ce que ces lettres m' ont fait ressentir :
je l' entendais, je le voyais, j' étais avec lui.
Hélas ! J' y serai toujours par le coeur, mais nous
ne le verrons plus sur la terre !

" quelle belle, noble et pure mémoire il a
laissée ! Son nom sera certainement un des plus

honorés parmi ceux qui ne sortiront pas du souvenir des hommes.

" adieu, chère Madame De Tocqueville, je n' ai pas besoin de vous parler de sentiments que vous connaissez.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à M C. Rome, février 1861.

" le temps me paraît marcher lentement, quoique fort intéressé par Rome, que mes dernières études me présentent sous un jour tout nouveau. -j' ai trouvé dans Mojon un auxiliaire habile et très-obligé pour mes plans ; la topographie a été son métier, il sait parfaitement tout ce qui s' y rapporte.

" je suis logé sur la roche Tarpéienne, dans la maison

des allemands. J' ai certainement la plus belle vue de Rome, les montagnes en perspective, le forum à mes pieds, le Palatin, l' Aventin, le Tibre. Je vois par ma fenêtre le palmier de Saint-Pierre-In-Vincoli. Je suis porte à porte avec Henzen ; j' ai tous les livres que je puis désirer. Hélas ! Que tout cela serait encore plus beau et encore autrement éclairé, si mes amis étaient dans cette Rome où ils ne sont plus ! ...

" Rome est très-sage. La prise de Gaëte et l' arrivée du roi de Naples ont bien causé une certaine sensation ; il y a eu dans le corso une démonstration, mais qui n' a duré qu' un quart d' heure.

" quoi qu' il advienne, il n' y aura pas de troubles ici. Le comité qui dirige tout est cavournien et non mazzinien, et ni lui, ni sa majesté, ni le roi de Piémont, n' ont intérêt à ce que les choses se passent d' une manière violente. La reine de Naples a fait une bonne impression sur le difficile et très-italien Benito. D' abord, elle est fort jolie, très-simple, et même un peu timide, ce qui est un charme de plus chez une personne qui a été tout bonnement héroïque. Elle a passé son temps dans une ville où les poudrières sautaient et tuaient les femmes et les enfants dans les casernes, vivant dans les hôpitaux où le typhus enlevait trois aides de camp du roi sur quatre. Elle parle de la portée du canon, de la

pénétration des projectiles, avec une parfaite tranquillité et comme un vieux soldat.

" le roi dit qu' il n' a jamais eu l' espoir de reconquérir son royaume, mais qu' étant napolitain, il a voulu seulement tâcher de relever un peu l' honneur très-entamé du nom napolitain. il semble mériter la sympathie, et c' est un sentiment que je me garde de lui refuser, ainsi qu' à sa charmante et vaillante compagne.

" j' ai hâte d' avancer ma besogne, mais je me couche à des heures raisonnables et travaille le matin, étant peu exposé à être dérangé sur mon rocher.

" adieu, chers bons amis, je serre vos deux mains dans les miennes.

J-J Ampère.

05

de J-J Ampère à M C. Rome, ce mardi 1861.

" cher et excellent ami,

" mes travaux avancent, je vais bientôt envoyer ma seconde carte. J' écris ma préface, et j' attends les derniers placards. Voilà les deux volumes presque terminés.

Mais, pour continuer les autres à Stors, il faut faire ici une revue définitive des monuments de la fin de la république et de l' empire ; revoir, étudier, décrire sur place, de visu, les portraits. De plus, mon chapitre sur l' art grec et romain doit être entièrement rédigé avant de partir.

Je vais aller lundi avec Rosa à Longhezza.

" les Corcelles ont reçu des lettres de Paris répétant que le succès de la publication Beaumont est complet. Les idées de celui qu' on admire tant n' en sont pas plus répandues. Entre les libéraux de France, défenseurs de l' ancien régime en Italie, et les italiens qui veulent le nouveau (avec raison, ce me semble), mais qui ne sont pas libéraux du tout en ce qui concerne la France, je ne peux m' entendre ; et je constate de jour en jour qu' ici, une grande portion du parti italien est

disposée à faire bon marché de la liberté. Cela m' avait déjà frappé à Florence, mais me frappe beaucoup plus à Rome. Leur idéal, c' est le discours du prince Napoléon. Cela ne me fait pas trouver leur cause mauvaise, mais diminue mon intérêt pour eux. D' autre part, on vient d' exiler Pantaleoni, ce qui produit un mauvais effet, car il avait plutôt une action modératrice...

" comment puis je me laisser entraîner par la politique, au lieu de vous prier de remercier tout d' abord l' aimable tante W de m' avoir écrit. Ma tendre et respectueuse affection pour elle est un fait ; son âge, dont on ne se souvient plus quand on voit sa jeunesse d' esprit et de coeur, m' a permis de lui adresser des déclarations que je ne rétracte point, et que la distance m' enhardit à renouveler. J' ai deux autres passions à Pau, pour lesquelles j' abandonne aussi de loin toute réserve : c' est la gentille Marguerite et sa fidèle miss Job. Voilà bien des déclarations, mais nous autres jeunes gens, nous sommes comme ça.

" c' est avec un certain plaisir que j' ai revu ces jours-ci les fils de la duchesse De Mouchy ; ils ont été pleins de grâces aimables pour le vieil ami de leurs parents.

" adieu, bien cher ami, n' oubliez personne autour de vous, en commençant par le commandant.

J-J Ampère.

1862

de J-J Ampère à M C. Rome, 15 mars 1862.

" cher et trop bon ami,
" mon père semble avoir inventé le télégraphe électrique pour me donner un motif nouveau de tendre attachement pour vous. Mais comment avez-vous pu être inquiet ? Je vous ai écrit quatre lettres en quinze jours, il s' en est donc perdu ? Ma santé est réellement très-bonne ; plus de quintes ; de temps en temps de petites toux, mais très-rarement.

" les journaux n' auront pas contribué à la vente de mon livre. Priez l' aimable M Say de me rappeler à M Paradol, et de tâcher aussi que mon article sur le Merlin De La Villemarqué passe dans les débats. mon ami breton n' attend pas cette apparition avec plus d' impatience que moi. De Rossi est marié et toujours fort exclusivement occupé de De Rossi, qui, du reste, le mérite bien. Nous allons revoir l' article des catacombes, et y joindre un supplément sur le premier volume des inscriptions chrétiennes, enfin terminé...

" j' étais hier chez Sermonetta avec l' illustre adversaire Mommsen, qui n' a pas été trop pointu ; cependant il ne me semble pas assez bon enfant pour faire des disputations sur la roche Tarpéienne où il demeure comme moi. Nous vivrons en amis, mais chacun de notre côté.

" je dois à un hasard singulier d' avoir trouvé à me loger dans l' appartement de l' année dernière. Un espagnol de ma connaissance y était installé depuis quelque temps, lorsque, sans respect pour l' archéologie et le roi de Prusse, cet étranger y a introduit des dames, et a dû en sortir juste le jour où je désirais y entrer. felice culpa !

" j' ai vu Rosa sur son Palatin ; il a déjà fait des fouilles intéressantes, dont l' issue confirme une de mes opinions. Nous sommes d' accord sur tout :

il met la Roma quadrata où je la place, et
croit aux murs de Romulus. La demeure de Rosa est
à présent au palais Farnese.

" M d' Haussonville, que j' ai trouvé ici, part
demain. C' est un homme excellent et aimable, qui a
fait un fort bon livre et serait prêt à faire toutes
les bonnes actions. J' ai dîné hier avec lui chez
M Kisselef, Carlo me versait à boire ;
c' était encore un souvenir d' autrefois... il
y avait là M Odo Russell, le chargé d' affaires
d' Angleterre, neveu de lord John Russell. J' ai,
comme à l' ordinaire, beaucoup péroré sur la
politique.

" je n' ai pas un instant d' ennui, et cependant jamais
le temps ne m' a paru passer si lentement. Cela
tient peut-être à ce que je prends de plus en plus
l' habitude de la vie de famille et du charme
quotidien des affections.

Mon coeur bat en songeant qu' un jour, entre vous
deux, je retrouverai cela.

" mille choses à tous.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame C. Rome, mars 1862.

" bien chers amis,

" je travaille de toutes mes forces ; jusqu' ici mon
temps est rempli par une révision générale des
monuments et des statues. Malheureusement je ne
puis pas imiter cette touriste pressée qui disait à
Mme C à Rome : " pour en voir davantage, je suis
décidée à ne

" pas regarder les bas-reliefs. " or, il y a
justement à Rome beaucoup de bas-reliefs, et,
quand il faut les étudier en détail, s' assurer de ce
qui est antique ou restauré, de tels attributs, de
telle coiffure, etc, cela ne laisse pas que d' être
assez long.

" j' ai commencé à remanier ces trop fameux
chapitres, en me servant de la montagne de petits
papiers entassés le mois dernier. J' ai employé trois
jours de pluie à les classer.

" la beauté de Rome ne l' empêche pas pour moi
d' être triste. Je pense avec impatience au moment
où, au lieu du Tibre au pied de l' Aventin, je
verrai l' Oise au bout de votre parc. Là, je
n' aurai aucune envie que le temps passe plus vite,
et je ne compterai plus les jours...

" il faut que je vous fasse sourire tous les deux au récit d' une de mes absurdités, digne de figurer au premier rang dans cette intéressante collection. Hier, vers deux heures du matin, il me prit l' envie, avant d' aller me coucher (car je ne perce plus les nuits), de fumer un cigare sur mon balcon, où donne aussi un appartement voisin du mien. La nuit était sombre, il faisait un grand vent ; j' avais cru donner un tour de clef à ma porte vitrée, pour l' empêcher de battre derrière moi. Après un quart d' heure de promenade, je veux rentrer et je me trouve en face d' une jalousie fermée hermétiquement. Je pousse, je tire, rien ne cède. Me voilà avec la perspective de finir la nuit sur le balcon. Sans hésiter j' enfonce mon poing dans un carreau, j' ouvre la porte fermée en dedans, j' entre, j' allume une petite bougie, et quelle est ma surprise ! Je ne suis pas chez moi, mais dans l' appartement d' un autre... personne dans la chambre, ni dans le lit, heureusement. Imaginez ce qui fût advenu si j' avais rencontré là un monsieur armé ou une dame endormie, ou un monsieur et une dame endormis ou éveillés... le beau, c' est que mon effraction ne servait à rien, qu' il fallait la recommencer. Je m' étais trompé de porte vitrée : où était la mienne ? Toute grande ouverte, à deux pas de moi ! Que dites-vous de celle-là ? Hélas ! Cette petite histoire eût bien amusé votre L...

" je suis allé jeudi faire une séance d' étude à la villa Ludovizi avec Bénouville, dont les observations m' étaient précieuses. Nous nous sommes promenés dans les jardins, et je lui ai montré l' allée où je vous ai vus pour la première fois.

" hier j' ai joint M Mayer ; toujours fidèle à notre souvenir sacré, il m' a dit qu' obligé d' aller voir des français dans cette triste maison Frantz, il ne pouvait y penser qu' à elle. en le quittant je suis allé à la villa Pamphili, pour descendre dans ce petit coin tout en fleurs où nous allions presque chaque jour à une époque déjà bien douloureuse...

" voilà, mes chers amis, comment tout, même un moment de gaieté, ramène à ce qui sera l' éternel regret de nos coeurs.

" à vous.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à Madame C. Rome, juin 1862.

" chère et bonne amie Madame C,
" je ne serais pas resté uniquement pour voir Rome telle qu' elle est en ce moment, mais l' aspect qu' elle présente aujourd' hui me frappe beaucoup. Ce n' est ni la Rome des étrangers, ni la Rome déserte de l' été ; c' est Rome avec sa population cosmopolite, la Rome ecclésiastique, la Rome catholique des temps passés. Ces évêques, ces prêtres de tous les pays qui la remplissent, lui donnent une physionomie fort originale qui lui va très-bien. Je ne peux m' empêcher de m' intéresser à cette protestation de la force morale contre la violence et la perfidie... pour cela mes sentiments n' en restent pas moins très-italiens.

" on prépare saint-Pierre pour la cérémonie, en y ajoutant des colonnes de carton et de tentures jaunes. Je n' aurais jamais cru qu' on pût rendre cette église grotesque ; on y est parvenu...

" M Cochin a été voir le pape à Porto d' Anzio. Il a dit de très-bonnes choses au pape, et le pape lui a répondu de fort bonnes choses. mais pendant ce temps-là Victor-Emmanuel et les vaisseaux français ont été bien accueillis à Naples. On dit que le roi détrôné de Caserte n' oserait pas descendre dans les rues, de peur qu' on ne lui jette des pierres.

" j' ai retrouvé l' abbé Gerbert évêque de Perpignan. C' est toujours l' homme aimable et doux que j' ai connu. Je vois souvent monseigneur Dupanloup, et vous quitte pour aller l' entendre prêcher à l' occasion des chrétiens de Syrie.

" remerciez Loménie de son article. Il a pris le temps de s' occuper de moi, j' en suis très-reconnaissant.

J-J Ampère.

de J-J Ampère à M C. Rome, 8 juin 1862.

" cher et bien bon ami,

" ces trois chapitres sont devenus quatre chapitres et forment un demi-volume. Ils ne seront entièrement mis au net qu' à Stors. En somme, je crois que le livre aura gagné à ce retard.

" c' est demain la grande cérémonie. J' ai un billet d' homme, car cette fois, pour approcher de l' autel et voir quelque chose, on ne peut s' en passer. Ce sera long, depuis six heures du matin.

" j' emporterai un nouveau testament que je lirai d' autant plus attentivement qu' il faut vous révéler un secret, j' ai presque terminé un saint Paul en scènes, comme César et Alexandre.

c' est quatre mille vers que j' ai écrits à mes moments perdus, surtout en marchant, sans jamais toucher à ma journée de travail ; ainsi on ne doit pas en vouloir à saint Paul, il ne m' a pas retardé d' un instant. Cela est intitulé scènes apostoliques. en suivant la tradition, j' ai voulu faire ce que font les peintres quand ils composent un tableau religieux. "

" les évêques vont remettre au saint-père une sorte d' adresse dans laquelle le parti de la modération auquel appartient monseigneur Dupanloup, et qui était combattu par Veillot, l' a emporté. Je ne fermerai pas ma lettre aujourd' hui. "

10 juin. -" la cérémonie d' hier était curieuse par cette quantité innombrable de costumes, de figures, de barbes de tous les pays. Au moment où la canonisation a été proclamée, le te deum a éclaté, accompagné des chants de tous les fidèles, des fanfares et du bruit du canon saint-Ange. Cet instant a été imposant et émouvant. L' illumination de l' intérieur de l' église était de bon goût, quoique mesquine relativement à l' immensité de saint-Pierre. Par une fâcheuse économie de bouts de chandelles, les bougies de mauvaise qualité répandaient une fumée qui donnait à l' atmosphère un air sombre, peu en harmonie avec l' objet de la solennité ; tout d' abord, cette fumée, à l' état de vapeur s' élevant discrètement, avait produit au fond de la coupole un effet assez grandiose.

" le véritable intérêt de la circonstance, ce n' était ni les pauvres martyrs, ni les japonais, mais l' ensemble du tableau. C' était comme une évocation du passé dont je pourrai faire mon profit quand

j' arriverai à une certaine époque de l' histoire.
" enfin, je pars demain de Rome. Il y aura de
l' encombrement sur les bateaux de Civita, mais
j' espère trouver un lit, grâce à la protection de
M Cochin. Je grille de me sentir en route ; ces
dernières difficultés augmentent mon désir. Pourvu
qu' on me laisse monter à bord, je serai content, la
belle étoile ne m' effrayera pas. Je vous serre
les mains à tous deux.

J-J Ampère.

1863

*de J-J Ampère à Madame C. Valognes,
29 octobre 1863.*

" bien chère madame C,

" je serai après-demain à L' Isle-Adam à six heures.

" notre mission est terminée. Sept chapitres sur la révolution et un certain nombre de fragments ont été jugés à l' unanimité, par le conseil composé de Beaumont et de moi, très-dignes de figurer dans les oeuvres complètes qu' on va publier. Notre décision a été ratifiée par l' autorité supérieure, Madame De Tocqueville. jugez de ma joie en partant après un si beau résultat.

" de plus, nous avons trouvé notre amie étonnamment bien, beaucoup mieux qu' elle n' était l' année dernière. Elle persiste dans la pensée d' aller à Pau l' hiver prochain, et rêve, m' a-t-elle dit, de se loger auprès de Mme C. Ces simples paroles prouvent, mieux que tout autre chose, à quel point votre sympathie l' a touchée, et combien elle a su vite apprécier vos coeurs.

" dans un peu plus de quarante-huit heures je serai de retour. Mille amitiés à l' aimable commandant et au cher pavillon. Notre lecture vient à peine de finir et déjà on me demande ma lettre.

" je vous embrasse tendrement tous deux.

J-J Ampère.

1864

ceci est mon testament.

Pau, 21 mars 1864, minuit.

" je déclare mourir dans une humble et entière confiance dans la providence et la miséricorde de Dieu.

" 1 je lègue tout ce que je possède, tous mes ouvrages publiés et tous mes manuscrits à mes deux incomparables amis, les priant d' en faire l' emploi que je vais indiquer.

" 2 publier la fin de l' histoire romaine, l' empire. quatre chapitres sont écrits. Si je n' ai pas le temps de terminer la nouvelle rédaction, on publiera ce qui a paru de l' histoire de l' empire dans la revue des deux-mondes.

3 publier le travail sur la philosophie, de mon père, avec mon exposition de son système métaphysique.

" 4 publier mon roman Cristian, ou l' année romaine, d' après mon manuscrit au crayon.

" 5 publier Alexandre.

" 6 publier saint Paul.

" 7 à part, le voyage en égypte et en Nubie.

" 8 je désire qu' on tire de mes articles du globe, de la revue des deux-mondes, du correspondant, des mélanges littéraires.

" 9 qu' on réunisse sous le titre d' hommages funèbres : Ballanche, un volume ; discours sur M De Châteaubriand, sur Tocqueville, quelques lignes sur Adrien De Jussieu, une notice sur la vicomtesse De Noailles.

" 10 toutes les sténographies et notes de mes cours, je les donne à mon ami M De Loménie, et le prie, ainsi que mon ami M Daremberg, de s' occuper avec M et Mme C de la publication des ouvrages inédits.

" 11 les manuscrits intitulés : lettres à une morte, resteront entre les mains de mes amis. Je désire qu' ils

les laissent à quelqu' un de leur famille, et qu' ils ne soient pas détruits.

" 12 je prie M et Mme C de faire l' emploi charitable qu' ils jugeront à propos de ce qui pourra rester de mes fonds après les publications indiquées.

" je finis en les bénissant tendrement pour leur amitié qui a été le charme et la consolation de ma vie. J' espère fermement que nous nous retrouverons auprès de celle que nous avons tant aimée et qui nous a donnés les uns aux autres. "

Jean-Jacques Ampère.